





Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010018101

TA 430





M<sup>GR</sup> M. BESSON

ÉVÊQUE DE LAUSANNE ET GENÈVE

---

# NOS ORIGINES CHRÉTIENNES

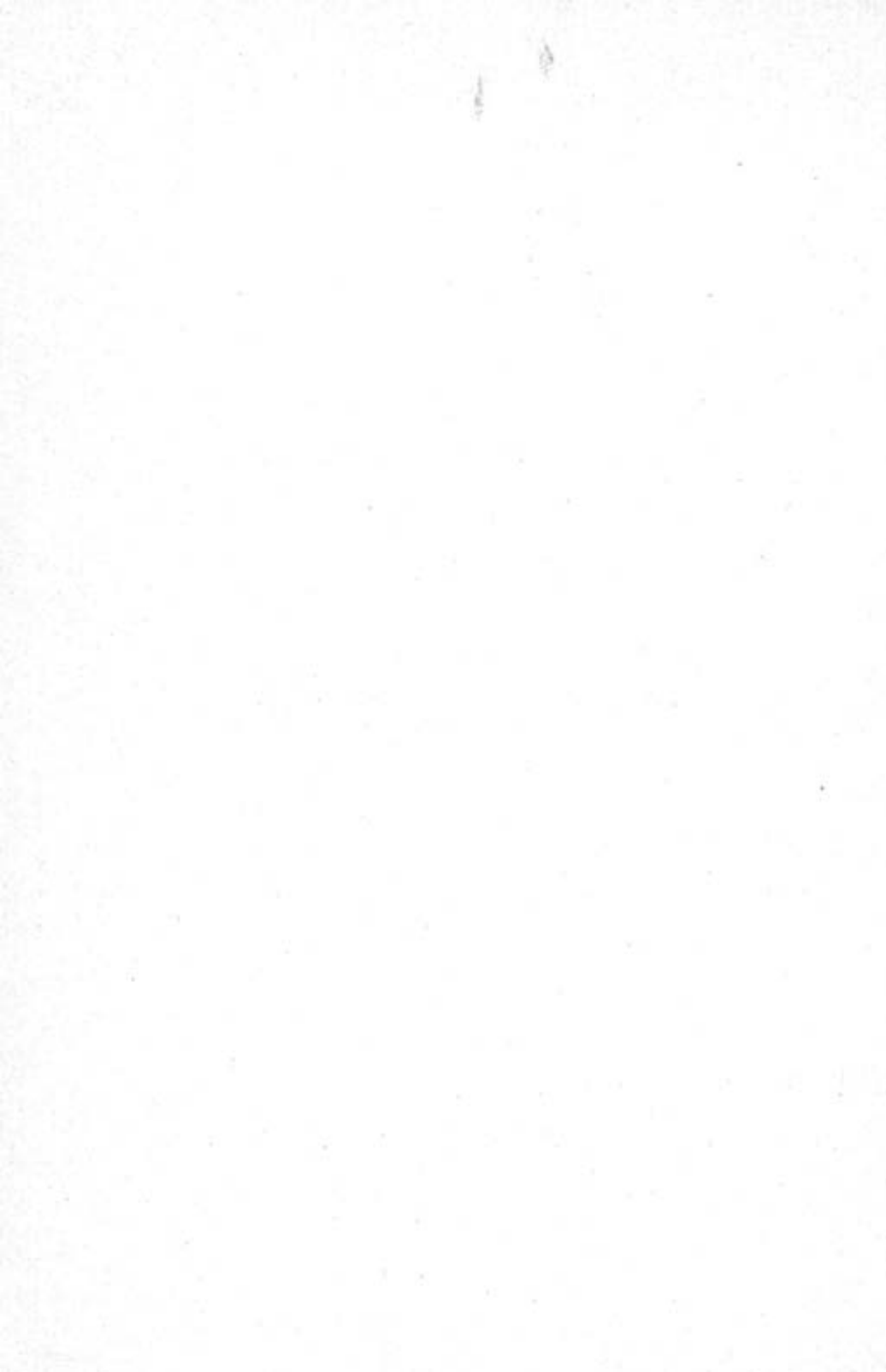
---

ÉTUDE SUR  
LES COMMENCEMENTS DU CHRISTIANISME  
EN SUISSE ROMANDE

---

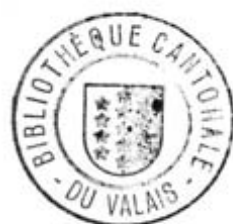
FRIBOURG  
FRAGNIÈRE FRÈRES, ÉDITEURS

1921





# NOS ORIGINES CHRÉTIENNES



1733

M<sup>GR</sup> M. BESSON

ÉVÊQUE DE LAUSANNE ET GENÈVE

---

# NOS ORIGINES CHRÉTIENNES

---

ÉTUDE SUR  
LES COMMENCEMENTS DU CHRISTIANISME  
EN SUISSE ROMANDE



FRIBOURG  
FRAGNIÈRE FRÈRES, ÉDITEURS  
1921

TA 430

---

**Les Planches V, VIII, XV, XVII, XIX, XXI, XXIV, XXXII**  
**sont des bois originaux de M. J.-L. Gampert.**

---

**Tous droits de reproduction et de traduction réservés.**





Vase dit de Saint Martin.  
Trésor de l'abbaye de Saint-  
Maurice. (Notablement réduit.)



## AVANT-PROPOS

---

L'AUTEUR de ce petit livre a voulu simplement y grouper, en les mettant au point, les conclusions de divers travaux précédemment parus sur l'histoire ancienne du christianisme dans la Suisse romande. Il a recueilli ce que nous savons d'essentiel sur nos paroisses, nos évêchés, nos abbayes, depuis leurs origines jusqu'à la fondation du royaume de Bourgogne (888). L'illustration reproduit, avec les principales antiquités chrétiennes du pays, quelques autres objets contemporains qui, sans présenter aucun caractère religieux, offrent un intérêt spécial, et qu'il a paru bon de réunir ici. Fait pour le grand public plus que pour les spécialistes, ce travail ne pouvait être encombré de citations. Ceux qui aiment à contrôler trouveront à la fin du volume les références indispensables.

---



# LES COMMENCEMENTS DU CHRISTIANISME EN SUISSE ROMANDE

---

**L**E terme de Suisse romande est tout jeune. Il désigne même des cantons qui, sauf Fribourg, sont, dans la famille helvétique, au nombre des derniers venus. Mais le pays ainsi nommé correspond à quelque chose de très vieux. Il y a passé mille ans que les populations de Fribourg, de Vaud, de Genève, de Neuchâtel, du Valais et du Jura bernois, polies par une même civilisation romaine, bouleversées puis renouvelées par les mêmes Barbares, gouvernées par les mêmes rois Francs, se trouvaient déjà rapprochées d'une manière naturelle, presque nécessaire.

Il est vrai, la Suisse romande, au premier aspect, constitue une anomalie. N'est-il pas illogique, par exemple, qu'elle soit distincte de cette Savoie dont

les grandes Alpes, sœurs aînées des vignobles de Lavaux, se mirent comme eux dans le Léman ? N'a-t-elle pas le même sang que cette Franche-Comté dont la politique, un jour, l'a séparée, mais à qui tout le reste l'unit ?... Graves questions, qu'il suffit de soulever pour comprendre que l'histoire de la Suisse romande est complexe. On ne peut l'étudier sans franchir les limites des pays voisins.

Cette anomalie est plus apparente qu'effective. La Suisse romande, il faut la prendre pour ce qu'elle est : une portion considérable par son étendue, intéressante par son esprit, de la Confédération helvétique. De tous les pays latins qui furent la Gaule, plus exactement encore, de toutes les terres fécondes qui furent la Bourgogne, aux limites si souvent modifiées, il en est qu'une attirance occasionnelle ou instinctive rapprocha de la plus ancienne des républiques vivantes. Nous tenons aux Confédérés par toutes les fibres de notre patriotisme. Nous ne sommes pas seulement Latins ou Romands, nous sommes Suisses. Voilà ce qui fait de la patrie romande une famille au caractère spécial. Et l'on comprend sans peine que nous, enfants de cette famille, nous trouvions du plaisir à feuilleter les pages de son histoire, même les pages



Fibules diverses trouvées à Saint-Sulpice. Musée de Lausanne.



inhabilement écrites et presque effacées de ses origines.

C'est plus qu'un plaisir. Comme les peupliers et les chênes puisent leur force dans le sol, ainsi l'esprit national a besoin, pour se nourrir, de plonger ses racines dans les profondeurs du passé. Rien mieux que l'histoire n'attache à la patrie. C'est accomplir une œuvre bienfaisante que d'en étudier les débuts.

---







Plaque de ceinture trouvée  
à Yverdon. Musée d'Yverdon.  
(Grandeur réelle.)



## I. LES ORIGINES

---

**L**AISSONS nos ancêtres préhistoriques dormir, avec leurs bracelets de bronze, leurs colliers d'or ou d'ambre et leurs longues épées, au fond de ces tombeaux marqués par de grosses pierres que l'envahissante forêt cache à nos yeux... Franchissons les siècles et donnons la main, sans plus tarder, aux Helvètes libres et remuants, dont la bravoure émerveillait les grands capitaines de la Rome d'autrefois<sup>1</sup>). Partageant le sort du reste de la Gaule, ils passent peu à peu de la condition de sujets de Rome à celle de membres de l'Empire. Ils deviennent de véritables Romains.

Des vingt-neuf provinces que l'on compte en Gaule à la mort d'Auguste, trois nous intéressent particulièrement : la Belgique, la Narbonnaise, la Rhétie. A la dernière appartiennent les quatre

cités du Valais : Nantuates, Seduni, Varagri et Uberi ; à la Narbonnaise, la cité de Vienne dont un *vicus* se nomme Genève ; à la Belgique, l'Helvétie et la colonie équestre de Nyon. Bientôt, la vallée du Rhône, en amont du Lac, constitue une demi-province à part, les Alpes Pennines. Vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle, l'ancienne Gaule est partagée entre deux gouverneurs généraux, dont l'un demeure à Trèves et l'autre à Vienne. Du premier relèvent dix provinces, entre autres la Séquanie, avec les cités de Besançon, Nyon, Avenches, Bâle, etc., et les Alpes Pennines avec la cité d'Octodure (Martigny). Du second dépendent sept provinces, à la tête desquelles nous trouvons la Viennoise, dont la cité de Genève fait partie.

Les Burgondes occupent en 443 la *Sapaudia*, ou Savoie. Ils partagent bientôt les terres de l'Helvétie avec les anciennes populations, suivant les règles que nous étudierons tout à l'heure. La division romaine par cités reste en vigueur : dans la capitale de la cité résideront l'évêque, dépositaire de l'autorité religieuse, et le comte, représentant du pouvoir royal ; normalement, et sauf exception, à chaque cité correspondra un diocèse ecclésiastique et un comté. Moins d'un siècle après l'arrivée des Burgondes,

en 536, l'armée franque fait la conquête de leur royaume. Dès lors, pour de longues années, notre histoire nationale se confond avec celle des Francs.

Après avoir ainsi rappelé, d'un simple trait, les éléments ethniques dont se compose notre peuple, nous devons rechercher comment il prit contact avec le christianisme et comment il fut transformé par lui<sup>2</sup>).

A première vue, les témoignages des anciens sur la diffusion du christianisme ne concordent pas. D'après les uns — saint Irénée, Tertullien, — la foi nouvelle se propagea dès le début dans l'univers entier; plusieurs affirment explicitement l'existence de chrétiens parmi les Germains et les Celtes, au II<sup>e</sup> siècle. D'autres sont plus réservés: Sulpice-Sévère et l'auteur de la Passion de saint Saturnin montrent la religion chrétienne arrivée tardivement en Gaule, s'avançant à pas lents au milieu des difficultés, rencontrant de rares sympathies dans un petit nombre de villes. Au fond, ces témoignages ne se contredisent point. Il y a de bonne heure quelques germes de christianisme dans la plupart des grands centres; mais les communautés

vraiment nombreuses, surtout dans les localités secondaires, ne s'organisent que peu à peu.

En Suisse romande, tout le monde l'admet, le christianisme a, dès le IV<sup>e</sup> siècle, des adeptes assez nombreux, au moins dans nos villes. Mais le terrain se dérobe, quand on veut préciser davantage. Certains ont voulu désaltérer la curiosité populaire par des légendes. Quelques années à peine après la mort du Sauveur, sa parole aurait été portée dans le pays d'Avenches par saint Bêat, dans le Valais par saint Barnabé, à Genève, par un autre disciple de saint Pierre, voire par l'apôtre lui-même. De pareils récits n'ont aucune consistance et c'est leur faire assez d'honneur que de les mentionner.

Nous ne tirons aucun profit, pour la question présente, des agrafes « barbares », ornées d'une croix ou d'un Daniel, et dont nos musées possèdent une si remarquable collection (Pl. XV, XVII, XVIII, XIX) : toutes ces antiquités, évidemment postérieures à l'invasion, appartiennent à une époque où le christianisme est déjà, par ailleurs, clairement attesté chez nous. L'amulette d'Oron (Pl. VIII), avec son Salomon porte-bonheur, doit être du VI<sup>e</sup> ou du VII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>), comme la fibule byzantine d'Attalens (Pl. XII) qui représente



1. 2. Anneaux mérovingiens, avec pierres romaines, trouvés à Saint-Prex. Musée de Lausanne. 3. Boucle d'oreille trouvée à Areuse. 4. Boucle d'oreille trouvée à Loèche. Musée national suisse. (Grandeur réelle.)





l'Epiphanie <sup>4</sup>). Le verre orné de l'acclamation *Vivas in Deo*, trouvé dans un tombeau d'Avenches, ne doit pas être notablement antérieur; il faut sans doute en dire autant des fragments de vases à monogrammes découverts à Yverdon (Pl. VIII). L'objet chrétien le plus ancien du pays de Vaud semble être la cuiller romaine de Vidy : le monogramme dont elle est ornée fait songer à l'époque de Constantin. Quant aux martyrs de Nyon, nous savons bien qu'une petite église leur était dédiée au moyen âge; mais les documents qui les concernent sont trop élastiques, trop hésitants, pour que nous puissions en tirer quelque chose de précis sur nos origines chrétiennes <sup>5</sup>).

A Genève, outre deux débris de marbre, dont l'un représente une colombe et l'autre contient quelques lettres du V<sup>e</sup> ou du VI<sup>e</sup> siècle, nous possédons quatre épitaphes, avec la formule : *Hic requiescit in pace bonae memoriae*. Leur date peut varier entre la fin du IV<sup>e</sup> siècle et le début du VI<sup>e</sup>. Il en est de même du beau fragment monogrammé, découvert en 1840, lors de la démolition des murs d'enceinte. Le bouclier votif, orné d'un monogramme analogue et trouvé dans l'Arve, est contemporain d'un Valentinien; trois empereurs ont porté ce nom : le règne

du premier commence en 346, celui du dernier s'achève en 455. La pierre funéraire d'*Aelloidus praepositus et presbiter*, de Saint-Victor, conservée dans son texte par Spon et Flournoy, est intéressante surtout à cause de la finale liturgique : *Domine requiescat in pace, amen* ; elle ne saurait prétendre à une plus haute antiquité que les précédentes. Le musée de Genève offre d'autres reliques des premiers âges chrétiens : quelques lampes en terre, dont quatre ont été trouvées sur place (Pl. V) : elles peuvent remonter tout au plus au IV<sup>e</sup> ou au V<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>).

Pour le Valais, nous pouvons citer un anneau certainement très ancien, trouvé dans une vigne, à Martigny, et sur le chaton duquel figure le type classique romain — non le type barbare — de Daniel dans la fosse aux lions. Mais cet objet peut avoir été perdu par quelque voyageur. En 377, les Sédunois étaient assez familiarisés avec le christianisme, pour que le préteur Asclépiodote gravât sur la façade restaurée d'un édifice public le monogramme constantinien. Vers la même époque, existait à Agaune la basilique élevée en l'honneur de saint Maurice et de ses compagnons. Si l'ambon conservé au musée de l'abbaye est sûrement une

pièce mérovingienne, en revanche, son Bon Pasteur peut parfaitement avoir appartenu à l'église primitive. Et tout fait croire que le très remarquable arcosolium souterrain, récemment découvert au Martolet, est celui-là même où saint Théodule a déposé les restes précieux du chef des martyrs thébains<sup>7)</sup>.

C'est à peu près tout ce que nous savons. Les sources archéologiques nous reportent au IV<sup>e</sup> siècle, pour le pays des Helvètes, pour Genève et pour le Valais. Cela ne veut pas dire qu'il n'y eut aucun chrétien dans nos régions avant cette date. Peu après 350, Genève et Octodure ont leur organisation ecclésiastique autonome ; à Sion, le monogramme du Christ resplendit sur un bâtiment officiel ; la petite ville d'Agaune est un lieu de pèlerinage. Tout cela suppose des chrétientés qui n'en sont pas à leurs premiers jours d'existence et permet de reculer la date des origines.

On pourrait se demander si quelques monuments plus anciens ne font pas, eu égard à la simplicité de leurs formules, à la couleur presque chrétienne de leurs noms, songer à des disciples du Christ. Telle l'inscription, encastrée dans le mur sud de l'église actuelle d'Avenches, et que deux époux avaient fait mettre sur la tombe de leur fille :

*Aeliae Modestinae filiae dulcissimae posuerunt.* Je ne dis pas que cette inscription soit sûrement, ni même probablement celle d'une petite chrétienne ; mais la chose n'est point impossible. Il faut parler dans le même sens et avec la même réserve de ces marbres antiques d'Avenches, où se trouve une façon de colombe ou de dauphin. L'on peut souligner encore le nom du potier *Vitalis*, dont la marque de fabrique se rencontre sur plusieurs objets de Windisch : ce nom est ordinairement chrétien. Nul n'a le droit de conclure par l'affirmative ; mais l'on aurait tort de prendre le silence des monuments pour une négation. « Plus d'une épitaphe de fidèle, dit l'illustre épigraphiste Edmond Leblant, n'offre dans son contexte aucune marque de christianisme. Nous le voyons à Trèves, à Arles, où des signes extérieurs permettent seuls d'assigner à des monuments leur véritable place. D'autres resteront sans doute à jamais confondus parmi les marbres païens. Ces derniers même présentent à coup sûr, en grand nombre, des noms de fils de l'Église. »

De fait, entre les Alpes et le Jura, les conditions n'étaient pas moins favorables que dans le reste de la Gaule nouvelle à la diffusion du christianisme. Quelques-unes de nos localités avaient une réelle



Lampe chrétienne trouvée  
à Genève. Musée de Genève.  
(Grandeur réelle.)



importance, alors commé aujourd'hui, par leur situation très avantageuse, plus encore que par le nombre de leurs habitants. Nos anciennes villes s'épanouissaient au bord des grandes routes. La voie romaine, venant d'Italie par Aoste et le Mont-Joux, descendait sur Octodure pour se bifurquer à Vevey. Une branche principale montait de là par Moudon, Avenches, Soleure, dans la direction de Strasbourg et de Mayence ; l'autre rejoignait à Lausanne la route qui, venant du Midi des Gaules par Genève et Nyon, s'en allait en traversant Orbe, Pontarlier, Besançon, jusqu'au pays de Langres et dans le Nord. On ouvrit peu à peu des voies secondaires. En même temps, les fleuves et les lacs offraient des moyens de transport plus utilisés que de nos jours : la compagnie des bateliers d'Avenches et celle de Genève étaient puissantes.

Ainsi facilitées, les relations commerciales s'entretenaient, actives. On exportait le miel, la cire, les résines ; notre bétail et le produit de notre industrie laitière étaient déjà recherchés des anciens. Nos forêts fournissaient aux étrangers, non seulement un bois estimé, mais des animaux sauvages dont ils utilisaient la fourrure, ou qu'ils amenaient dans leurs amphithéâtres. L'Italie, en retour, nous

apportait ses vins et ses fruits ; la Gaule méridionale, ses objets d'art et de luxe. A Avenches, on a trouvé des dattes et des olives carbonisées, des coquilles d'huître, d'autres produits provenant de régions fort lointaines, même de l'Asie.

Les négociants passaient encore chez nous en allant échanger les denrées du Nord et du Midi. Les soldats romains, parmi lesquels les vieux auteurs et les Actes des Martyrs nous montrent tant de chrétiens, étaient nombreux dans la partie orientale du pays des Helvètes. Lorsque les militaires obtenaient leur congé, ils se fixaient souvent dans la région où ils avaient accompli leurs années de service : ils fusionnaient avec les habitants et se mariaient avec les femmes indigènes.

Ainsi nos pères se trouvaient en relations avec des étrangers, hommes d'armes ou de commerce qui, les uns ou les autres, avaient entendu parler des chrétiens, connaissaient, pratiquaient peut-être leur doctrine. Au fond de ces riantes vallées ouvertes toutes larges aux progrès de la civilisation, parmi ces paisibles stations disséminées le long des routes de l'empire, dans le petit monde qui s'agitait autour des villas somptueuses des rives du Léman, la religion nouvelle dut avoir de bonne heure des dis-



ciplés. D'abord rares et isolés, puis réunis en petits groupes, évitant par prudence d'attirer les regards, visités de loin en loin par quelque obscur missionnaire, ces premiers chrétiens n'ont pas laissé dans l'histoire leur souvenir.



Puisque nous devons nous en tenir aux textes, c'est au tournant du IV<sup>e</sup> siècle que commence, à proprement parler, l'histoire du christianisme en Suisse romande. La décadence de l'empire est, à ce moment-là, très avancée ; les Barbares frappent à nos portes. Il est donc indispensable de nous demander d'abord dans quelles conditions ces Barbares — ils s'appellent chez nous les Burgondes — se fixèrent sur notre territoire, vécurent côte à côte avec nos ancêtres Gallo-Romains, finirent par se mélanger entièrement à eux. Des témoignages irrécusables relatifs à la Gaule en général, dépeignent sous des couleurs très sombres les maux causés par l'arrivée des envahisseurs : nous n'avons aucune raison de les mettre en doute. Il faut pourtant se rappeler que les Burgondes furent beaucoup moins durs que les autres, et que la violence ne semble avoir été leur fait qu'à titre exceptionnel. Ce que

nous savons d'eux nous les montre sympathiques. Le ciel ne leur avait point départi une délicatesse très minutieuse. L'évêque de Clermont, Sidoine Apollinaire, Gallo-Romain raffiné qui vivait au milieu d'eux, plaisante sur ces géants de sept pieds, qui sentent l'ail et le beurre rance et chantent dès l'aube à tue-tête. Mais ils avaient du cœur et de la loyauté. Ils s'étaient presque tous établis paisiblement dans nos campagnes, appelés comme alliés ou protecteurs. Défendre les indigènes contre les excès du fisc impérial et contre d'autres envahisseurs plus terribles, telle fut leur mission ; ils y restèrent fidèles constamment. Doués d'une grande facilité d'assimilation, ils furent les plus doux de tous les Barbares, les seuls dont les Gallo-Romains aient gardé bon souvenir.

Il fallut naturellement faire sur le sol une place régulière aux nouveaux-venus et procéder à des partages. A plusieurs reprises, les chroniqueurs parlent des contrées qui furent assignées aux Barbares pour qu'ils les partageassent avec les habitants. Voici comment la chose se passa : « Sous l'Empire, quand les troupes étaient établies d'une façon permanente dans un endroit, on les logeait chez l'habitant : c'était ce qu'on appelait l'*hospiti-*



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10



11



12

Monnaies mérovingiennes. Frappées, 1, 2, 3, à Lausanne;  
4, 5, à Avenches ; 6, à Orbe ; 7, 8, 9, à Saint-Maurice ;  
10, 11, 12, à Sion. (Grandeur réelle.)



*talité*. Le propriétaire fournissait à l'hôte des vivres et lui abandonnait un tiers de sa maison. Cette institution, dont avaient bénéficié déjà bien des Barbares au service de Rome, servit de modèle aux nouveaux partages, mais en s'appliquant au sol même. Les Burgondes reçurent d'abord le tiers des esclaves et les deux tiers des terres ; plus tard, ces conditions furent adoucies. On partageait les forêts aussi bien que les champs cultivés. A cette répartition, l'on appliquait encore le terme ancien d'hospitalité ; la terre que recevait chaque nouvel occupant s'appelait *sors*, ce qui voulait dire, non point une terre tirée au sort, mais un lot de terre. C'est à tort qu'on a voulu représenter les Barbares comme des fermiers au service des anciens propriétaires : ils disposaient de leurs domaines, les transmettaient par héritage, et même, dans certains cas, pouvaient les aliéner. La loi burgonde désigne sous le nom de *consortes* les anciens et les nouveaux habitants, ce qui indique tout au moins un mode de co-propriété, sinon la propriété absolue. »<sup>\*)</sup> Ainsi, la dépossession, qui d'ailleurs ne dut point frapper tous les indigènes, revêtit des formes légales et juridiques, et, dans ce sens, on a pu dire qu'il n'y avait là ni invasion ni conquête, mais un mal qui ressemblait

fort à celui que l'invasion et la conquête produisent ordinairement. Il semble que les propriétaires Gallo-Romains acceptèrent le partage d'assez bonne grâce, d'autant plus que les chefs barbares s'efforçaient de ne point exaspérer les populations au milieu desquelles ils arrivaient. Au Ve comme au IV<sup>e</sup> siècle, les membres de l'aristocratie gallo-romaine vivaient encore, il est vrai, loin des cités, à la campagne, dans de riches villas, où ils jouissaient d'une tranquillité relative ; mais les gens du peuple, les paysans, se mêlèrent assez vite. Les Gallo-Romains surent apprécier les services que leur rendaient les Barbares, vigoureux travailleurs ; les Barbares s'adoucirent au contact des Gallo-Romains. On apprit à se connaître, à se comprendre, à s'entr'aider. Quelques théoriciens, fascinés par le prestige de l'ancienne Rome, déplorèrent longtemps la chute de l'Empire et crurent toujours à sa réorganisation possible ; mais, en général, les classes populaires eurent d'instinct l'impression qu'un nouvel ordre de choses venait de naître et qu'il fallait y entrer résolument.

A l'époque mérovingienne, quand la Burgondie faisait partie du royaume franc, la loi distinguait encore les habitants d'origine romaine et les habi-

fort à celui que l'invasion et la conquête produisent ordinairement. Il semble que les propriétaires Gallo-Romains acceptèrent le partage d'assez bonne grâce, d'autant plus que les chefs barbares s'efforçaient de ne point exaspérer les populations au milieu desquelles ils arrivaient. Au Ve comme au IV<sup>e</sup> siècle, les membres de l'aristocratie gallo-romaine vivaient encore, il est vrai, loin des cités, à la campagne, dans de riches villas, où ils jouissaient d'une tranquillité relative ; mais les gens du peuple, les paysans, se mêlèrent assez vite. Les Gallo-Romains surent apprécier les services que leur rendaient les Barbares, vigoureux travailleurs ; les Barbares s'adoucirent au contact des Gallo-Romains. On apprit à se connaître, à se comprendre, à s'entr'aider. Quelques théoriciens, fascinés par le prestige de l'ancienne Rome, déplorèrent longtemps la chute de l'Empire et crurent toujours à sa réorganisation possible ; mais, en général, les classes populaires eurent d'instinct l'impression qu'un nouvel ordre de choses venait de naître et qu'il fallait y entrer résolument.

A l'époque mérovingienne, quand la Burgondie faisait partie du royaume franc, la loi distinguait encore les habitants d'origine romaine et les habi-

tants d'origine burgonde ; les tribunaux jugeaient les uns et les autres d'après leurs constitutions spéciales. Mais pratiquement la fusion s'était opérée.



La condition des personnes était chez nous ce qu'elle était dans le reste du royaume. Il y avait des classes sociales nettement tranchées : nul ne pouvait s'élever de l'une à l'autre sans avoir rempli une série de formalités juridiques.

Au plus bas degré se trouve l'esclave, considéré d'abord comme une chose que le maître vend, lègue, donne à son gré, n'ayant ni biens propres, ni individualité. Le sort de l'esclave, d'ailleurs, s'adoucit rapidement sous l'influence du christianisme. L'Église proclame que le serf a une âme dont le maître est responsable devant Dieu ; elle déclare légitime, et par suite indissoluble, le mariage des esclaves ; elle recommande de ne pas séparer le mari de la femme, ni les enfants des parents. Le concile d'Epaone, en 517, auquel assistent nos trois évêques romands, porte, en faveur des esclaves, plusieurs décrets qui semblent aujourd'hui tout naturels, mais qui marquèrent, à cette époque, une véritable révolution dans les idées. Le serf put bientôt possé-



der et racheter sa liberté avec son pécule. Il était souvent affranchi par le maître chrétien, qui voulait, ainsi, mériter la miséricorde divine. D'après une coutume rapidement généralisée, les princes, quand il leur naissait un fils, donnaient la liberté à trois serfs de l'un et de l'autre sexe, dans chacune de leurs villas.

Une très ancienne formule d'affranchissement renferme entre autres ces mots : « Que dès ce jour cet homme soit libre, comme s'il était né de parents libres ; qu'il voie s'ouvrir devant lui tous les chemins des carrefours sans que nul ne l'arrête ». Dans certains cas, en effet, l'affranchi, qu'on appelle du nom latin, *libertus*, ou du nom germanique, *lide*, est tout à fait libre ; dans d'autres, il demeure soumis partiellement à son ancien maître ; il garde la terre qu'il cultivait comme esclave ; mais il acquitte, pour sa tenure, des redevances et des journées de travail, et s'il meurt sans enfant, son bien revient à la famille de celui dont il était l'esclave.

Au-dessus du serf se trouve le colon. C'est un homme libre sous certains rapports ; il cultive sa terre comme il l'entend, mais il ne la possède pas, à proprement parler. Il ne peut s'en éloigner sans la permission du maître ; et, d'autre part, il ne peut



Boîte de médecin, Musée de  
Valère, à Sion. (Grandeur réelle.)





en être évincé. Il garde le produit de son travail, tout en donnant au maître certaines redevances et certains services. Il forme la transition entre l'esclave et l'homme libre.

Celui-ci, à son tour, dans le royaume franc tout comme dans l'ancienne Rome, peut se mettre au service du roi, d'un fonctionnaire ou même d'un particulier plus riche que lui ; de la sorte, il aliène, dans une certaine mesure, sa liberté ; mais il reçoit une protection précieuse : c'est ce qu'on appelle, à ce moment-là, mettre sa main dans la main d'un autre, *se commendare*, se recommander. Le protecteur prend le nom de *senior*, seigneur — étymologiquement : plus vieux — qui est d'un usage courant à l'époque mérovingienne ; le protégé s'appelle *vassus*, vassal, terme qui, dans la loi salique, signifiait esclave. Les seigneurs groupent autour d'eux un nombre plus ou moins grand de vassaux. Ils reconnaissent comme supérieur le comte qui, dans la cité ou le *pagus*, représente l'autorité civile, comme l'évêque y détient l'autorité religieuse. Les comtes, naturellement, relèvent du roi. A cette hiérarchie des personnes, qui doit se développer et se préciser rapidement, correspondra plus tard la hiérarchie des terres : ce sera la féodalité.

en être évincé. Il garde le produit de son travail, tout en donnant au maître certaines redevances et certains services. Il forme la transition entre l'esclave et l'homme libre.

Celui-ci, à son tour, dans le royaume franc tout comme dans l'ancienne Rome, peut se mettre au service du roi, d'un fonctionnaire ou même d'un particulier plus riche que lui ; de la sorte, il aliène, dans une certaine mesure, sa liberté ; mais il reçoit une protection précieuse : c'est ce qu'on appelle, à ce moment-là, mettre sa main dans la main d'un autre, *se commendare*, se recommander. Le protecteur prend le nom de *senior*, seigneur — étymologiquement : plus vieux — qui est d'un usage courant à l'époque mérovingienne ; le protégé s'appelle *vassus*, vassal, terme qui, dans la loi salique, signifiait esclave. Les seigneurs groupent autour d'eux un nombre plus ou moins grand de vassaux. Ils reconnaissent comme supérieur le comte qui, dans la cité ou le *pagus*, représente l'autorité civile, comme l'évêque y détient l'autorité religieuse. Les comtes, naturellement, relèvent du roi. A cette hiérarchie des personnes, qui doit se développer et se préciser rapidement, correspondra plus tard la hiérarchie des terres : ce sera la féodalité.



Les villes du VI<sup>e</sup> et du VII<sup>e</sup> siècles sont presque toutes d'anciennes villes romaines. Les édifices d'autrefois, arcs-de-triomphe, temples, thermes, n'existent plus qu'à l'état de ruines ou totalement transformés ; les maisons, faites en partie de débris romains, sont basses, étroites, serrées les unes contre les autres, à l'intérieur des remparts qui empêchent le développement de l'agglomération. Seules les églises sont un peu vastes : c'est dans leur enceinte que se manifeste, non seulement la vie religieuse, mais souvent aussi la vie politique.

Au VI<sup>e</sup> siècle, il se produit un phénomène curieux : l'industrie quitte les villes et se réfugie dans les campagnes ; chaque domaine rural a ses artisans, qui fournissent les objets nécessaires à l'agriculture et à la consommation, ses orfèvres surtout, qui fabriquent la vaisselle finement travaillée, les grandes plaques de ceinturon, les fibules d'or et d'argent. Le commerce est assez prospère. L'Orient même nous envoie ses marchandises qui, débarquées aux ports de Marseille, d'Arles, de Narbonne, remontent le Rhône, ou, prenant la voie de terre, par Constantinople et la vallée du Danube, nous

arrivent de Germanie. Le commerce est surtout aux mains des Byzantins, qu'on désigne alors sous le nom de Syriens : ces étrangers nous apportent les denrées exotiques et les beaux tissus. Lorsqu'on ouvre aujourd'hui les vieux reliquaires, on y trouve les ossements des saints enveloppés dans des étoffes orientales, et c'est sans doute à un marchand syrien que fut achetée au VII<sup>e</sup> siècle la belle fibule, ornée d'une Épiphanie, qu'on découvrit naguère sur un petit squelette d'enfant, près du village d'Attalens, au canton de Fribourg (Pl. XII).



Ce qui prend une importance exceptionnelle, à l'époque mérovingienne, c'est le domaine rural, la *villa*. Sauf quelques-uns, qui succédèrent presque tous aux anciens *vici*, nos villages actuels sont dus aux transformations successives des *villae*. Le propriétaire, burgonde nouvellement installé ou gallo-romain depuis longtemps établi, divisait son domaine en deux parties. La première, terre ou manse du maître, *terra dominicata* ou *mansus indominicatus*, devait être exploitée à son profit par les serfs attachés à sa personne. La seconde, partagée en divers lots, était accordée, sous conditions, à divers tenan-



arrivent de Germanie. Le commerce est surtout aux mains des Byzantins, qu'on désigne alors sous le nom de Syriens : ces étrangers nous apportent les denrées exotiques et les beaux tissus. Lorsqu'on ouvre aujourd'hui les vieux reliquaires, on y trouve les ossements des saints enveloppés dans des étoffes orientales, et c'est sans doute à un marchand syrien que fut achetée au VII<sup>e</sup> siècle la belle fibule, ornée d'une Épiphanie, qu'on découvrit naguère sur un petit squelette d'enfant, près du village d'Attalens, au canton de Fribourg (Pl. XII).



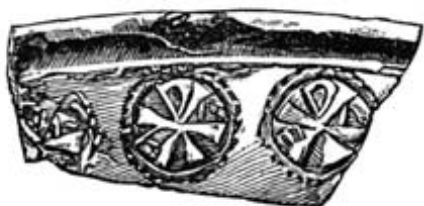
Ce qui prend une importance exceptionnelle, à l'époque mérovingienne, c'est le domaine rural, la *villa*. Sauf quelques-uns, qui succédèrent presque tous aux anciens *vici*, nos villages actuels sont dus aux transformations successives des *villae*. Le propriétaire, burgonde nouvellement installé ou gallo-romain depuis longtemps établi, divisait son domaine en deux parties. La première, terre ou manse du maître, *terra dominicata* ou *mansus indominicatus*, devait être exploitée à son profit par les serfs attachés à sa personne. La seconde, partagée en divers lots, était accordée, sous conditions, à divers tenan-

ciers, qui s'engageaient, en outre, à travailler par corvées dans la première. L'habitation du maître était entourée de dépendances : écuries, boulangerie, ateliers, etc. Dans chacune des fractions dont la jouissance appartenait aux serfs, aux affranchis, aux colons, il y avait une cabane, *casa*, et des terres : l'unité de tenure portait le nom de *mansus* (de *manere*, demeurer), ou, quelquefois, de *curtis*. Les tenanciers qui, bien entendu, ne possédaient ni moulin, ni forge, ni four, ni pressoir, avaient l'obligation, *bannum*, de recourir à ceux du maître, moyennant une redevance : c'est l'origine des banalités. Les *casae*, de plus en plus nombreuses, se groupaient d'ordinaire non loin de la maison du propriétaire : et peu à peu, le domaine rural prenait plus ou moins l'aspect d'un de nos villages modernes.

Il faut expliquer maintenant d'où viennent les noms de ces villages. Plusieurs localités, les villes surtout, conservèrent leur ancienne appellation celtique : *Lousonium*, *Noviodunum*, *Ebrodunum*, etc. Nous ne nous y arrêterons pas. D'autres prirent des vocables inspirés par les circonstances. L'endroit où l'on remarquait une cascade pittoresque devint Belle-Eau, *ad Bellam Aquam*, Ballaigue. La grange

ciers, qui s'engageaient, en outre, à travailler par corvées dans la première. L'habitation du maître était entourée de dépendances : écuries, boulangerie, ateliers, etc. Dans chacune des fractions dont la jouissance appartenait aux serfs, aux affranchis, aux colons, il y avait une cabane, *casa*, et des terres : l'unité de tenure portait le nom de *mansus* (de *manere*, demeurer), ou, quelquefois, de *curtis*. Les tenanciers qui, bien entendu, ne possédaient ni moulin, ni forge, ni four, ni pressoir, avaient l'obligation, *bannum*, de recourir à ceux du maître, moyennant une redevance : c'est l'origine des banalités. Les *casae*, de plus en plus nombreuses, se groupaient d'ordinaire non loin de la maison du propriétaire : et peu à peu, le domaine rural prenait plus ou moins l'aspect d'un de nos villages modernes.

Il faut expliquer maintenant d'où viennent les noms de ces villages. Plusieurs localités, les villes surtout, conservèrent leur ancienne appellation celtique : *Lousonium*, *Noviodunum*, *Ebrodunum*, etc. Nous ne nous y arrêterons pas. D'autres prirent des vocables inspirés par les circonstances. L'endroit où l'on remarquait une cascade pittoresque devint Belle-Eau, *ad Bellam Aquam*, Ballaigue. La grange



1. Fragment de poterie trouvé  
à Yverdon. Musée d'Yverdon.  
(Grandeur réelle.)

2. Fibule trouvée près d'Oron.  
Musée national suisse. (Grandeur  
réelle.)



que Romainmôtier possédait au bord de l'Orbe fut nommée la grange du Val de l'Orbe, *ad Vallem Orbae*, Vallorbe. Les maisons de certains colons gardèrent leur nom tout simple : *Colonica*, Collonge. Quelques hameaux où le forgeron demeurait s'appelèrent : les Forges, *ad Fabricas*, Faverges ; ou bien : la ferme du Forgeron, *Curtis Fabri*, Courfaivre. Le village de Pommaples, *Pons Papuli*, tire son vocable du pont bâti par un *Papulus* — ce nom propre est fréquent à l'époque mérovingienne : deux évêques de Genève, par exemple, le portèrent, l'un au VI<sup>e</sup>, l'autre au VII<sup>e</sup> siècle — à moins que ce ne soit le pont du peuplier, *Pons Populi*, ce qui serait, à la rigueur, possible. Porrentruy, c'est le pont de Ragentrude, *Pons Ragentrudis*, et ceux qui aiment les identifications audacieuses ont noté qu'une Ragentrude était précisément épouse de Dagobert.

Un certain nombre de nos villages romands ont pris le nom du saint auquel leur église était dédiée ou pour lequel les habitants avaient une dévotion spéciale : Saint-Brais, *Sanctus-Bricius* ; Saint-Cergues, *Sanctus-Cyriacus* ; Saint-Didier, *Sanctus-Desiderius* ; Saint-Livres, *Sanctus-Liberius* ; Saint-Martin, *Sanctus-Martinus* ; Saint-Légier, *Sanctus-*

*Leodegarius* ; Saint-Prex, *Sanctus-Protasius* ; Saint-Saphorin, *Sanctus-Simphorianus* ; Saint-Sulpice, *Sanctus-Sulpicius*. Quelquefois, au lieu de *Sanctus*, on a conservé la forme de *Domnus*, caractéristique des premiers temps du moyen âge : Dombresson, *Domnus-Bricius* ; Domdidier, *Domnus-Desiderius* ; Dommartin, *Domnus-Martinus* ; Dompierre, *Domnus-Petrus*.

Le terme *villa*, plus souvent encore son dérivé *villare*, est entré dans la composition de nombreux noms géographiques. Villaz-Saint-Pierre, Villars-le-Terroir, Villars-sous-Mont, s'expliquent d'eux-mêmes. Parfois on a joint à ce vocable commun celui du propriétaire : la *villa* de Rando est devenue Villaranon ; celle de Rimbold, Villarimboud ; le *villare* de Boso, Villarboson ; celui de Munderic, Villars-Mendraz ; celui de Rodbert, Villarepos ; celui de Tiezelin, Villars-Tiercelin ; celui de Walhart, Villars-Volard. Ailleurs, surtout mais non pas exclusivement dans le Jura bernois, on a préféré *curtis* à *villa* : *Curtis Alerici*, Courtelary ; *Curtis Gimmundi*, Corgémont ; *Curtis Udulphi*, Courtedoux ; *Curtis Rendelini*, Courrendlin ; *Curtis Mainbodi*, Corminbœuf. Corcelle vient de *Curticella*, diminutif de *Curtis*.

*Leodegarius* ; Saint-Prex, *Sanctus-Protasius* ; Saint-Saphorin, *Sanctus-Simphorianus* ; Saint-Sulpice, *Sanctus-Sulpicius*. Quelquefois, au lieu de *Sanctus*, on a conservé la forme de *Domnus*, caractéristique des premiers temps du moyen âge : Dombresson, *Domnus-Bricius* ; Domdidier, *Domnus-Desiderius* ; Dommartin, *Domnus-Martinus* ; Dompierre, *Domnus-Petrus*.

Le terme *villa*, plus souvent encore son dérivé *villare*, est entré dans la composition de nombreux noms géographiques. Villaz-Saint-Pierre, Villars-le-Terroir, Villars-sous-Mont, s'expliquent d'eux-mêmes. Parfois on a joint à ce vocable commun celui du propriétaire : la *villa* de Rando est devenue Villaranon ; celle de Rimbold, Villarimboud ; le *villare* de Boso, Villarboson ; celui de Munderic, Villars-Mendraz ; celui de Rodbert, Villarepos ; celui de Tiezelin, Villars-Tiercelin ; celui de Walhart, Villars-Volard. Ailleurs, surtout mais non pas exclusivement dans le Jura bernois, on a préféré *curtis* à *villa* : *Curtis Alerici*, Courtelary ; *Curtis Gimmundi*, Corgémont ; *Curtis Udulphi*, Courtedoux ; *Curtis Rendelini*, Courrendlin ; *Curtis Mainbodi*, Corminbœuf. Corcelle vient de *Curticella*, diminutif de *Curtis*.





Pyxide en ivoire. Musée de Valère, à Sion. (Grandeur réelle.)





Mais le plus souvent, nos villages actuels tirent leur vocable du nom de la famille du propriétaire, auquel on ajouta le suffixe *iacus* quand il était gallo-romain, et le suffixe *ingus*, quand il était burgonde.

Agy, fundus *Abidiacus*, c'est le domaine de la gens *Abidia*, c'est-à-dire de la famille d'Abidius ; Autigny, *Altiniacus*, le domaine de la gens *Altinia* ; Avry, *Apriacus*, celui de la gens *Apria* ; Champagny, *Campaniacus*, celui de la gens *Campania* ; Cressier, Crissier, Crassier, *Crisciacus*, celui de la gens *Criscia* ; Lully, *Lulliacus*, celui de la gens *Lollia* ou *Lullia* ; Lutry, *Lustriacus*, celui de la gens *Lustria* ; Pully, Poliez, *Polliacus*, celui de la gens *Pollia* ; Savigny, *Sabiniacus*, celui de la gens *Sabinia*.

Établis volontiers à la lisière des forêts, nos ancêtres burgondes portaient parfois des noms qui font songer aux fauves qu'ils rencontraient. L'idée de loup se trouve dans Vulfilo ; celle d'ours, dans le vocable germanique Berilo ou dans les formes originellement latines Ursus et Ursinus. La ferme d'un Vulfilo devint le village de Vufflens ; autour de la demeure d'un Berilo se forma Berlens ; la villa d'Ursus ou Urso prit le nom d'Ursins ; celle d'Ursinus ou Ursino, le nom d'Orsonnens. Deux chefs de

famille, nommés Vuinistaril, se fixèrent non loin du Gibloux : les deux Vuisternens conservent leur souvenir. Vuitpot et Scarilo sont les fondateurs de Vuippens (*Vuitpedingus* vers 850) et d'Échallens ou Écharlens (*Scarlingus*) ; comme Marso l'est de Marsens (*Marsingus*) ; Abtad, d'Attalens (*Abtadilingus*) ; Bothari, de Botterens (*Bottaringus*) ; Ramsold, de Ressudens (*Ramsoldingus*) ; Romulf, de Remaufens (*Romulfingus*) ; Cottus ou Cotto, de Cottens (*Cottingus*), et ainsi de suite.



Les villes d'abord, puis les localités moins importantes, puis enfin les villages, possédèrent leurs édifices religieux, centres de la vie paroissiale<sup>9)</sup>. Comment ceux-ci prirent-ils naissance ? Un texte contemporain nous dit que vers 513, Sigismond, roi de Burgondie, reconstruisit la cathédrale Saint-Pierre, à Genève où il avait sa résidence. Un papyrus du VI<sup>e</sup> siècle a conservé l'homélie prononcée par le métropolitain de Vienne, Avitus, tout près de Genève, à Annemasse, lors de la consécration d'une basilique élevée sur les ruines d'un temple païen, *distructo inibi fano*. Par un autre texte, nous savons que l'évêque Marius, en 587, célébra la dédicace

famille, nommés Vuinistaril, se fixèrent non loin du Gibloux : les deux Vuisternens conservent leur souvenir. Vuitpot et Scarilo sont les fondateurs de Vuippens (*Vuitpedingus* vers 850) et d'Échallens ou Écharlens (*Scarlingus*) ; comme Marso l'est de Marsens (*Marsingus*) ; Abtad, d'Attalens (*Abtadilingus*) ; Bothari, de Botterens (*Bottaringus*) ; Ramsold, de Ressudens (*Ramsoldingus*) ; Romulf, de Remaufens (*Romulfingus*) ; Cottus ou Cotto, de Cottens (*Cottingus*), et ainsi de suite.



Les villes d'abord, puis les localités moins importantes, puis enfin les villages, possédèrent leurs édifices religieux, centres de la vie paroissiale<sup>9)</sup>. Comment ceux-ci prirent-ils naissance ? Un texte contemporain nous dit que vers 513, Sigismond, roi de Burgondie, reconstruisit la cathédrale Saint-Pierre, à Genève où il avait sa résidence. Un papyrus du VI<sup>e</sup> siècle a conservé l'homélie prononcée par le métropolitain de Vienne, Avitus, tout près de Genève, à Annemasse, lors de la consécration d'une basilique élevée sur les ruines d'un temple païen, *distructo inibi fano*. Par un autre texte, nous savons que l'évêque Marius, en 587, célébra la dédicace

d'une église qu'il avait construite en l'honneur de la Sainte-Vierge, à Payerne, dans une de ses propriétés. Les fouilles semblent bien avoir prouvé que la chapelle de Saint-Symphorien, à Avenches, n'était qu'un ancien temple transformé. Deux basiliques primitives, Saint-Maurice d'Agaune et Saint-Thyrse de Lausanne, sont dues à la dévotion des évêques diocésains pour les martyrs dont elles portent le nom. Ces renseignements, trop rares à notre gré, mais précis, comparés à ce que nous savons du reste de la Gaule, nous disent l'origine de bon nombre de lieux de culte. Les uns sont des édifices païens christianisés : ils ont évolué comme les populations qui les employaient. D'autres sont nés de la sympathie particulière d'un grand personnage pour tel ou tel saint. D'autres encore ont été bâtis par un riche propriétaire qui voulait fournir aux gens de ses domaines l'occasion de remplir leurs devoirs religieux. Il faudrait, pour être complet, mentionner en outre les sanctuaires élevés par les autorités officielles, ou par la communauté chrétienne elle-même, ou surtout par les moines dans les terres qui dépendaient de leurs abbayes. Quand on étudie l'histoire du moyen âge, on est surpris de la condition légale très variée des églises, de leur fréquente

dépendance vis-à-vis d'un évêque, ou d'un couvent, ou d'une famille seigneuriale : cette bigarrure s'explique par la diversité d'origine, le fondateur de l'église ou de la paroisse ayant conservé des droits soit sur elle, soit sur la nomination du prêtre chargé de la desservir.

Signalées dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle, dans certaines régions de la Gaule, bien qu'à titre exceptionnel, un peu plus nombreuses à l'époque mérovingienne, les paroisses rurales existent partout au IX<sup>e</sup> siècle. Le développement de la grande propriété foncière, d'une part, le zèle de Charlemagne pour les progrès de la vie religieuse, d'autre part, contribuèrent à généraliser cette organisation. Dès lors, outre les paroisses des villes, des *castra* et des *vici*, la paroisse correspond en principe à la *villa*. Mais on trouve des paroisses formées d'un groupe de *villae* peu importantes, ou, inversement, une *villa* très vaste démembrée en deux ou trois paroisses. Quand la paroisse comprenait plusieurs *villae*, celles-ci pouvaient, elles aussi, recevoir leur organisation ecclésiastique. Alors ces territoires étaient érigés en nouvelles paroisses indépendantes, ou bien l'on se bornait à y établir des chapelles, relevant de l'église paroissiale, et desservies par un vicaire, amovible ou per-





Fibule trouvée à Lussy. Musée  
de Fribourg (Grandeur réelle.)



pétuel, appelé chapelain. Peu à peu la paroisse absorbe la *villa* : c'est dans les limites peu variables de la paroisse que les communes s'établiront.

A défaut de textes rédigés dans notre pays, nous possédons quelques actes de l'époque, se rapportant aux régions voisines, et qui nous permettent de reconstituer ce qui se passait chez nous quand on fondait une paroisse. « L'inauguration d'une église était un acte solennel auquel prenaient part les habitants de la paroisse, les notables ou les seigneurs du pays. Avant la cérémonie religieuse, l'évêque réunissait les fondateurs. Conformément aux canons, il s'assurait que la nouvelle église avait reçu sa dot. Cette dotation était contenue dans un acte écrit que devaient souscrire les donateurs et les témoins. La charte énumérait les biens-fonds, terres, vignes, prés, forêts, pâquis donnés à l'église, le nombre des serfs qui lui étaient attachés, la nature des offrandes et les dîmes. Parfois une dotation spéciale était affectée au cimetière, à l'entretien du luminaire et du clergé. En tout cas, les biens cédés devaient être quittes de toute charge et de tout droit. Le donateur s'engageait à ne pas les reprendre et une clause pénale frappait les héritiers qui auraient songé à les revendiquer. Cette lecture ter-

minée, l'évêque consacrait l'église. Peut-être faisait-il alors planter les croix ou les pieux qui marquaient les limites de la paroisse. Il donnait également au prêtre nommé une investiture solennelle par les clefs, la corde des cloches et l'Évangile. Ces actes finis, il faisait rédiger un procès-verbal dont lecture était donnée à l'assemblée des fidèles. Nous avons quelques-unes de ces chartes. Elles mentionnent le nom des fondateurs, la consécration, la dotation de l'église ; elles décrivent très exactement les limites de la paroisse, les territoires qu'elle renferme, les dîmes qui lui sont dues. Ainsi créée, la paroisse avait sa circonscription, ses biens, son chef. La vie religieuse y commençait. »<sup>40)</sup>

Nous venons de parler du patrimoine de l'église. Il se composait non seulement des propriétés foncières qui formaient le bénéfice proprement dit, mais des offrandes, volontaires ou obligatoires, des fidèles. Il y avait surtout la dîme, redevance annuelle, qui affectait non les personnes mais les terres, c'est-à-dire les biens ruraux enclavés dans la paroisse : le maître de ces biens, quel que fût d'ailleurs son domicile, devait prélever, dans des proportions qui varièrent beaucoup, une part de leur produit, bétail, céréales, foin, paille, vin, etc., et la porter

minée, l'évêque consacrait l'église. Peut-être faisait-il alors planter les croix ou les pieux qui marquaient les limites de la paroisse. Il donnait également au prêtre nommé une investiture solennelle par les clefs, la corde des cloches et l'Évangile. Ces actes finis, il faisait rédiger un procès-verbal dont lecture était donnée à l'assemblée des fidèles. Nous avons quelques-unes de ces chartes. Elles mentionnent le nom des fondateurs, la consécration, la dotation de l'église ; elles décrivent très exactement les limites de la paroisse, les territoires qu'elle renferme, les dîmes qui lui sont dues. Ainsi créée, la paroisse avait sa circonscription, ses biens, son chef. La vie religieuse y commençait. »<sup>10)</sup>

Nous venons de parler du patrimoine de l'église. Il se composait non seulement des propriétés foncières qui formaient le bénéfice proprement dit, mais des offrandes, volontaires ou obligatoires, des fidèles. Il y avait surtout la dîme, redevance annuelle, qui affectait non les personnes mais les terres, c'est-à-dire les biens ruraux enclavés dans la paroisse : le maître de ces biens, quel que fût d'ailleurs son domicile, devait prélever, dans des proportions qui varièrent beaucoup, une part de leur produit, bétail, céréales, foin, paille, vin, etc., et la porter



Pierre funéraire de Thoctebadus.  
Musée de l'Abbaye de Saint-Maurice.



Pierre funéraire de Thoctebadus.  
Musée de l'Abbaye de Saint-Maurice.







au *rector*, c'est-à-dire au curé, qui, devant témoins, la divisait en quatre. Le premier quart était destiné au curé lui-même ; le deuxième, à l'entretien du culte ; le troisième, aux pauvres de la paroisse ; le dernier, à l'évêque. Un moment vint où les seigneurs cherchèrent à mettre la main sur la dîme, qui, dans bien des cas, perdit son caractère primitif et devint non plus le tribut offert par les fidèles à leur église, mais une redevance seigneuriale. De même, à la suite d'un empiètement analogue reconnu plus tard par la royauté carolingienne, le simple droit de patronage sur une église devint en quelque sorte un droit de propriété.

La corporation des pauvres officiellement inscrits sur le registre de l'église et qui recevaient d'elle des aliments ou des secours, formait la matricule. Le clergé l'avait organisée à peu près partout, au moins dans les grandes paroisses. Il avait donc à sa charge ce que nous appelons l'assistance publique. De plus, le curé remplissait les fonctions d'un véritable officier d'état-civil : les actes de mariage, les chartes de donation, d'achat, de vente, étaient presque toujours rédigés par lui et signés, sous son contrôle, devant l'église ou dans une de ses dépendances.

au *rector*, c'est-à-dire au curé, qui, devant témoins, la divisait en quatre. Le premier quart était destiné au curé lui-même ; le deuxième, à l'entretien du culte ; le troisième, aux pauvres de la paroisse ; le dernier, à l'évêque. Un moment vint où les seigneurs cherchèrent à mettre la main sur la dîme, qui, dans bien des cas, perdit son caractère primitif et devint non plus le tribut offert par les fidèles à leur église, mais une redevance seigneuriale. De même, à la suite d'un empiètement analogue reconnu plus tard par la royauté carolingienne, le simple droit de patronage sur une église devint en quelque sorte un droit de propriété.

La corporation des pauvres officiellement inscrits sur le registre de l'église et qui recevaient d'elle des aliments ou des secours, formait la matricule. Le clergé l'avait organisée à peu près partout, au moins dans les grandes paroisses. Il avait donc à sa charge ce que nous appelons l'assistance publique. De plus, le curé remplissait les fonctions d'un véritable officier d'état-civil : les actes de mariage, les chartes de donation, d'achat, de vente, étaient presque toujours rédigés par lui et signés, sous son contrôle, devant l'église ou dans une de ses dépendances.



Nous savons peu de chose sur la vie religieuse proprement dite. A première vue, les superstitions issues du paganisme paraissent avoir été vivaces. Les habitants des campagnes, demeurés païens plus longtemps que ceux des villes — païen, *paganus*, habitant du *pagus* — eurent plus de peine à se débarrasser de leurs anciennes pratiques. Même dans les centres, plusieurs siècles après que la population tout entière eût été christianisée, et malgré les réclamations constantes des conciles, maint usage superstitieux survécut. Au lieu dit La Copelenaz, près d'Oron, sur le squelette d'une jeune fille dont la parure attestait la richesse, on a découvert une fibule représentant un Salomon cavalier, protecteur contre le mauvais œil, et remontant au VI<sup>e</sup> ou au VII<sup>e</sup> siècle (Pl. VIII). A la cathédrale de Lausanne, une tombe de date un peu moins ancienne renfermait une croix-amulette, ornée de plusieurs combinaisons de la célèbre formule magique *Abrasax* (Pl. XXIV). Cette survivance de la superstition païenne est indéniable. Il ne faudrait pourtant pas y voir la seule manifestation de la vie religieuse. Aucun document détaillé ne nous renseigne sur



Fibule trouvée à Attalens. Musée  
de Fribourg. (Grandeur réelle.)



Fibule trouvée à Attalens. Musée  
de Fribourg. (Grandeur réelle.)



celle-ci, pour ce qui concerne le pays romand ; nous pouvons supposer qu'elle s'y développait comme dans le reste de la Gaule.

A part les textes relatifs aux monastères et aux évêchés, sur lesquels nous aurons à revenir, nous ne possédons guère, du VI<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle que deux ou trois inscriptions. Nous savons, par exemple, qu'un Thoctebadus mourut à Saint-Maurice (Pl. XI), et qu'un Frambertus fit poser la stèle funéraire de la recluse Euphraxia, morte à Yverdon. Le texte mélancolique d'une pierre trouvée à Baulmes nous apprend que Gunderic, voyageur sur la terre étrangère, a rendu les derniers honneurs à la jeune Landoalda... C'est à peu près tout. L'archéologie nous montre çà et là, cachée sous l'herbe, au bord des rivières ou sur le flanc des pentes bien exposées au levant, quelque nécropole, quelque tombe isolée où les ancêtres lointains enfermèrent avec eux leur secret.

L'imagination voudrait arracher au passé disparu son impénétrable mystère... La représentation maladroite d'un Christ entrant à Jérusalem (Pl. XXI) ou d'un Daniel dans la fosse aux lions (Pl. XVII), figurés sur les agrafes, nous persuade que les braves gens qui les portaient avaient quelques notions d'histoire



celle-ci, pour ce qui concerne le pays romand ; nous pouvons supposer qu'elle s'y développait comme dans le reste de la Gaule.

A part les textes relatifs aux monastères et aux évêchés, sur lesquels nous aurons à revenir, nous ne possédons guère, du VI<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle que deux ou trois inscriptions. Nous savons, par exemple, qu'un Thoctebadus mourut à Saint-Maurice (Pl. XI), et qu'un Frambertus fit poser la stèle funéraire de la recluse Euphraxia, morte à Yverdon. Le texte mélancolique d'une pierre trouvée à Baulmes nous apprend que Gunderic, voyageur sur la terre étrangère, a rendu les derniers honneurs à la jeune Landoalda... C'est à peu près tout. L'archéologie nous montre çà et là, cachée sous l'herbe, au bord des rivières ou sur le flanc des pentes bien exposées au levant, quelque nécropole, quelque tombe isolée où les ancêtres lointains enfermèrent avec eux leur secret.

L'imagination voudrait arracher au passé disparu son impénétrable mystère... La représentation maladroite d'un Christ entrant à Jérusalem (Pl. XXI) ou d'un Daniel dans la fosse aux lions (Pl. XVII), figurés sur les agrafes, nous persuade que les braves gens qui les portaient avaient quelques notions d'histoire

biblique. Une croix marquée sur la plaque de ceinture d'une énigmatique Anilina fait penser que la défunte croyait à la rédemption (Pl. XIX). La fibule représentant l'adoration des Mages, trouvée sur les petits os blanchis d'un enfant enterré près de sa mère, nous laisse deviner avec quel amour la pauvre femme achetait au colporteur byzantin, pour son fils ou sa fille, les plus riches bijoux (Pl. XII). Nous croyons les voir tous deux s'en aller à l'église, dans l'éclat d'un lumineux dimanche, par un chemin couvert d'ombre et qui fleurait les foin coupés... L'imagination travaille; mais l'histoire ne sait à peu près rien. Le mystère plane autour de ces tombes, comme il enveloppe les premiers hameaux jadis épanouis au soleil de notre jeune patrie, et disparus, maison par maison, pour faire place aux beaux villages gris et roux que nous contemplons aujourd'hui.

Soudain, peu après le milieu du IX<sup>e</sup> siècle<sup>41</sup>), le procès-verbal d'un synode nous donne, en un latin savoureux et sans prétention, qui annonce le patois romand, l'état de toute une organisation ecclésiastique, semblable à celle que nous avons décrite un peu plus haut, basés sur l'histoire générale.

L'évêque de Lausanne, Hartmann, se rendit vers

860 à Écharlens, pour y consacrer une chapelle. Il eut à trancher une difficulté qui préoccupait déjà son prédécesseur David. Il s'agissait des prétentions contradictoires des curés de Bulle et de Vuippens au sujet des dîmes de Marsens et d'Écharlens... Ne jugeons pas ces vieux prêtres, aux noms austères et sonores, Leudandus, Frédon, d'après le seul acte qui les mentionne et qui, par malheur, rappelle justement un procès. L'histoire garde le souvenir des accidents et des malentendus, plus qu'elle ne conserve la mémoire du bien qu'on fait normalement et sans bruit. Notons plutôt, basés sur ce texte, les détails que nous pouvons connaître de la vie populaire à cette époque : il y a des paroisses constituées, un clergé déjà nombreux, une ébauche de droit canonique, de petites histoires de famille qui mettent un peu de variété dans la monotonie quotidienne...

Nous pénétrons plus avant dans la connaissance de cette organisation, en étudiant l'histoire ancienne de nos évêchés.

---





Fibule conservée au Musée de  
Genève. (Grandeur réelle.)



## II. LES ÉVÊCHÉS

---

**P**OUR étudier les origines chrétiennes de la Suisse romande, nous avons dû surtout recourir à des analogies. Basés sur des faits d'ordre général ou sur l'histoire de pays voisins mieux connus par les documents, nous avons interprété, puis élargi, les données trop rares que les textes fournissent sur nos régions. Nous pensons être demeurés dans les limites permises et n'avoir en somme tiré que des conclusions à peu près certaines. Mais ces conclusions restent bien moins claires, bien moins nombreuses, que nous ne l'aurions voulu. Nous allons un peu les compléter en évoquant le souvenir de nos premiers évêques. La tâche sera plus facile ; car les diocèses épiscopaux forment des cadres visibles et nous pouvons, non seulement nommer plusieurs des anciens titulaires, mais esquisser quelques traits caractéristiques de leur physionomie.

Tandis que, en Orient, en Afrique, dans l'Italie méridionale, où le christianisme se répandit plus tôt, les évêchés sont nombreux dès les tout premiers siècles, il en est autrement pour les pays voisins du nôtre<sup>12</sup>). Dans la Gaule Nouvelle, il y a une trentaine d'églises à la fondation desquelles on peut assigner une date approximative. Une seule, celle de Lyon, apparaît au II<sup>e</sup> siècle ; pour les quatre cités de Toulouse, Vienne, Reims et Trêves, on remonte jusqu'au milieu du III<sup>e</sup>, sans pouvoir dépasser de beaucoup cette limite. Un peu plus tard, aux abords de l'an 300, se présentent les églises de Rouen, Bordeaux, Cologne, Bourges, Paris, Sens. Sur les vingt-deux autres, bien peu remontent au commencement du IV<sup>e</sup> siècle. Si pour des cités comme Reims, Trêves, Cologne, Vienne, l'organisation ecclésiastique autonome a été retardée jusqu'au déclin du III<sup>e</sup> siècle, il y a tout lieu de croire qu'elle s'est fait attendre plus longtemps encore pour des cités ordinaires comme l'étaient les nôtres. De fait, c'est dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle que nous trouvons les premières traces de nos évêchés romands.

Ceci posé, la délimitation des circonscriptions ecclésiastiques se simplifie. A ce moment-là, nous



l'avons vu, les cités de l'Empire, avec leurs territoires nettement définis par le cadastre, offrent des limites toutes tracées : chaque cité forme un diocèse, c'est la règle ordinaire. Puis, lorsque l'organisation sera plus complète encore, l'évêque de la métropole deviendra, sous certains rapports, le supérieur des évêques résidant en sa province, l'archevêque métropolitain. Le pays que nous appelons aujourd'hui Suisse romande comprend les anciens diocèses de Lausanne et de Sion, la capitale et une partie de l'ancien diocèse de Genève, une faible portion de l'ancien diocèse de Bâle. L'archevêque de Besançon était le métropolitain de Lausanne et de Bâle ; celui de Vienne avait la même autorité sur les évêques de Genève et, primitivement, sur ceux de Sion. Ce n'est qu'au VIII<sup>e</sup> siècle que le Valais forma, avec Aoste et la Tarentaise, une province ecclésiastique à part.



Le centre du diocèse du Valais fut d'abord Octodure (Martigny). Admirablement placée sur la grand'route, au pied du mont Pennin — le Saint-Bernard — cette ville offrait aux voyageurs et aux marchands un pied-à-terre naturel. Les premiers

l'avons vu, les cités de l'Empire, avec leurs territoires nettement définis par le cadastre, offrent des limites toutes tracées : chaque cité forme un diocèse, c'est la règle ordinaire. Puis, lorsque l'organisation sera plus complète encore, l'évêque de la métropole deviendra, sous certains rapports, le supérieur des évêques résidant en sa province, l'archevêque métropolitain. Le pays que nous appelons aujourd'hui Suisse romande comprend les anciens diocèses de Lausanne et de Sion, la capitale et une partie de l'ancien diocèse de Genève, une faible portion de l'ancien diocèse de Bâle. L'archevêque de Besançon était le métropolitain de Lausanne et de Bâle ; celui de Vienne avait la même autorité sur les évêques de Genève et, primitivement, sur ceux de Sion. Ce n'est qu'au VIII<sup>e</sup> siècle que le Valais forma, avec Aoste et la Tarentaise, une province ecclésiastique à part.



Le centre du diocèse du Valais fut d'abord Octodure (Martigny). Admirablement placée sur la grand'route, au pied du mont Pennin — le Saint-Bernard — cette ville offrait aux voyageurs et aux marchands un pied-à-terre naturel. Les premiers

évêques, Théodore, Sylvius, Protais, Constantius, Rufus, Agricola portent le titre d'évêque d'Octodure. Nous reviendrons sur Théodore lorsque nous retracerons les débuts de l'abbaye de Saint-Maurice. Quant à Sylvius, il est probablement l'auteur d'un petit calendrier, publié sous le titre de *Laterculus Polemii Sylvii* ; nous savons, en outre, qu'il fut en rapports épistolaires avec des moines de Lérins, notamment avec saint Eucher, évêque de Lyon, qui lui dédia sa *Passio Acaunensium Martyrum*. En 585, un clerc, présent au concile de Mâcon, souscrit comme délégué de l'évêque Héliodore de Sion. Cette ville fut dès lors le siège épiscopal.

La gloire du vieil Octodure avait été passagère. Sur presque toute l'étendue qu'elle recouvrait jadis, les fouilles ont révélé plusieurs couches. Elles attestent les ravages causés tantôt par l'eau, tantôt par le feu, puis, au-dessous, elles révèlent des constructions et des reconstructions. En maint endroit, les ruines des maisons romaines, facilement reconnaissables à leur maçonnerie caractéristique, à leur plan régulier, sont couvertes de restes carbonisés, au milieu desquels se voient les bâtisses des Barbares envahisseurs : leurs murs sont en pierres frustes, en débris agglomérés à la hâte et sans art, faisant pen-

évêques, Théodore, Sylvius, Protais, Constantius, Rufus, Agricola portent le titre d'évêque d'Octodure. Nous reviendrons sur Théodore lorsque nous retracerons les débuts de l'abbaye de Saint-Maurice. Quant à Sylvius, il est probablement l'auteur d'un petit calendrier, publié sous le titre de *Laterculus Polemii Sylvii* ; nous savons, en outre, qu'il fut en rapports épistolaires avec des moines de Lérins, notamment avec saint Eucher, évêque de Lyon, qui lui dédia sa *Passio Acaunensium Martyrum*. En 585, un clerc, présent au concile de Mâcon, souscrit comme délégué de l'évêque Héliodore de Sion. Cette ville fut dès lors le siège épiscopal.

La gloire du vieil Octodure avait été passagère. Sur presque toute l'étendue qu'elle recouvrait jadis, les fouilles ont révélé plusieurs couches. Elles attestent les ravages causés tantôt par l'eau, tantôt par le feu, puis, au-dessous, elles révèlent des constructions et des reconstructions. En maint endroit, les ruines des maisons romaines, facilement reconnaissables à leur maçonnerie caractéristique, à leur plan régulier, sont couvertes de restes carbonisés, au milieu desquels se voient les bâtisses des Barbares envahisseurs : leurs murs sont en pierres frustes, en débris agglomérés à la hâte et sans art, faisant pen-

ser à la technique de certaines parties des plus anciennes basiliques de Saint-Maurice et de Romainmôtier. Ces nouvelles habitations ne suivaient pas le plan de l'ancienne ville détruite : on les voit, égrenées au hasard, parmi les ruines. Beaucoup de maisons romaines, bien entendu, furent encore habitées après l'invasion ; les nouveaux-venus les occupèrent, mais en les réparant à leur guise. On y a découvert, par exemple, un hypocauste invraisemblable, refait avec d'informes fragments, par des ouvriers maladroits qui copiaient les modèles classiques, sans en atteindre, même de très loin, la perfection. Puis, par-dessus les ruines romaines, par-dessus les traces d'incendie, par-dessus les constructions barbares démolies à leur tour, s'étend une couche épaisse d'alluvions déposées par la Dranse lors d'une inondation terrible dont la date est inconnue. Le vieil Octodure tomba dans l'oubli, dont les fouilles de nos jours parviennent à peine à le tirer un peu et, tout près, le nouveau Martigny s'éleva.

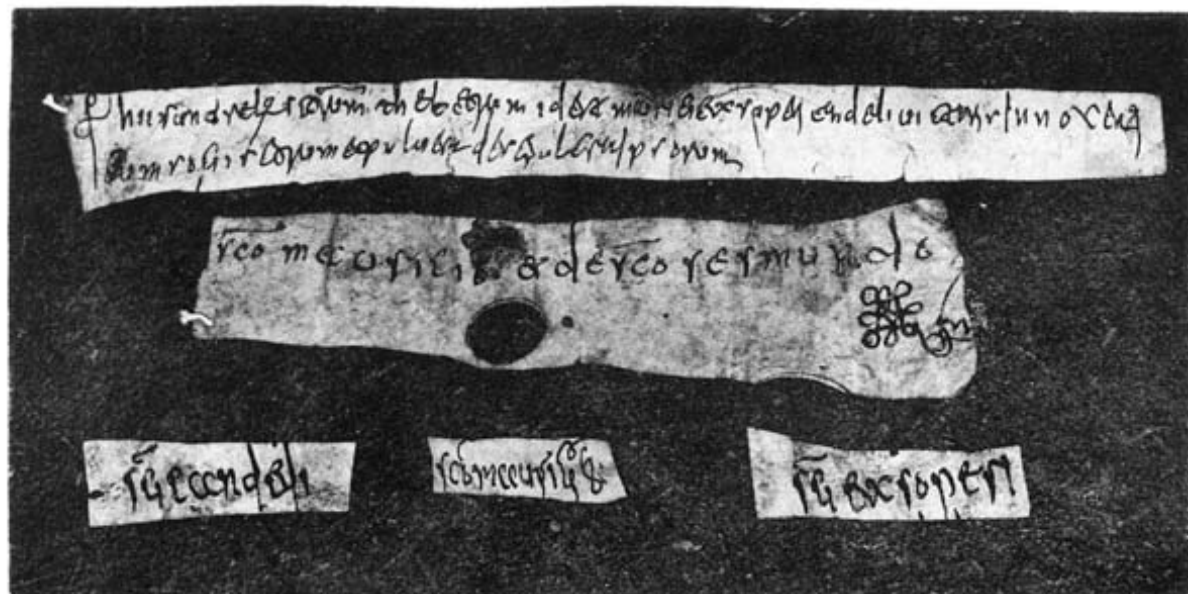
Mais, dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle, moins éprouvé peut-être par les Barbares, mieux protégé par la nature, Sion, nous l'avons dit, avait pris, au point de vue politique, et même au point de vue ecclésiastique

ser à la technique de certaines parties des plus anciennes basiliques de Saint-Maurice et de Romainmôtier. Ces nouvelles habitations ne suivaient pas le plan de l'ancienne ville détruite : on les voit, égrenées au hasard, parmi les ruines. Beaucoup de maisons romaines, bien entendu, furent encore habitées après l'invasion ; les nouveaux-venus les occupèrent, mais en les réparant à leur guise. On y a découvert, par exemple, un hypocauste invraisemblable, refait avec d'informes fragments, par des ouvriers maladroits qui copiaient les modèles classiques, sans en atteindre, même de très loin, la perfection. Puis, par-dessus les ruines romaines, par-dessus les traces d'incendie, par-dessus les constructions barbares démolies à leur tour, s'étend une couche épaisse d'alluvions déposées par la Dranse lors d'une inondation terrible dont la date est inconnue. Le vieil Octodure tomba dans l'oubli, dont les fouilles de nos jours parviennent à peine à le tirer un peu et, tout près, le nouveau Martigny s'éleva.

Mais, dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle, moins éprouvé peut-être par les Barbares, mieux protégé par la nature, Sion, nous l'avons dit, avait pris, au point de vue politique, et même au point de vue ecclésiastique

officiel, le premier rang. Après Héliodore, et jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle, il n'y a pas de liste épiscopale complète. Nous connaissons cependant quelques titulaires. Leudémond est célèbre par l'opposition qu'il fit, en 613 ou 614, au roi Clotaire II : le peu que nous savons de lui par les chroniques de Frédégaire ne nous le montre pas sous un jour très favorable. Protas prit part, en 650, au concile de Chalon-sur-Saône. Amé, son successeur, qu'il faut distinguer avec soin du moine homonyme d'Agaune, est connu par la vie de sainte Rictrude, qu'écrivit au X<sup>e</sup> siècle Hucbald de Saint-Amand. Il fut exilé par le roi Thierry III (675-690) et mourut en laissant le souvenir d'un saint. Sa fête est marquée au 13 septembre<sup>13</sup>). Vulchaire, Althée, Adalongus, Aimonius, qui viennent ensuite, furent en même temps évêques du Valais et abbés de Saint-Maurice, nous y reviendrons à propos de ce monastère.

Mentionnons, en passant, le reliquaire que l'évêque Althée fit faire en l'honneur de la Sainte Vierge et qui se trouve, encore aujourd'hui, malheureusement défiguré par des retouches, à la cathédrale de Sion (Pl. XXVI). Sur une de ses faces, on voit la Vierge et saint Jean; sur l'autre, deux émaux un peu postérieurs. Une inscription dit le nom du



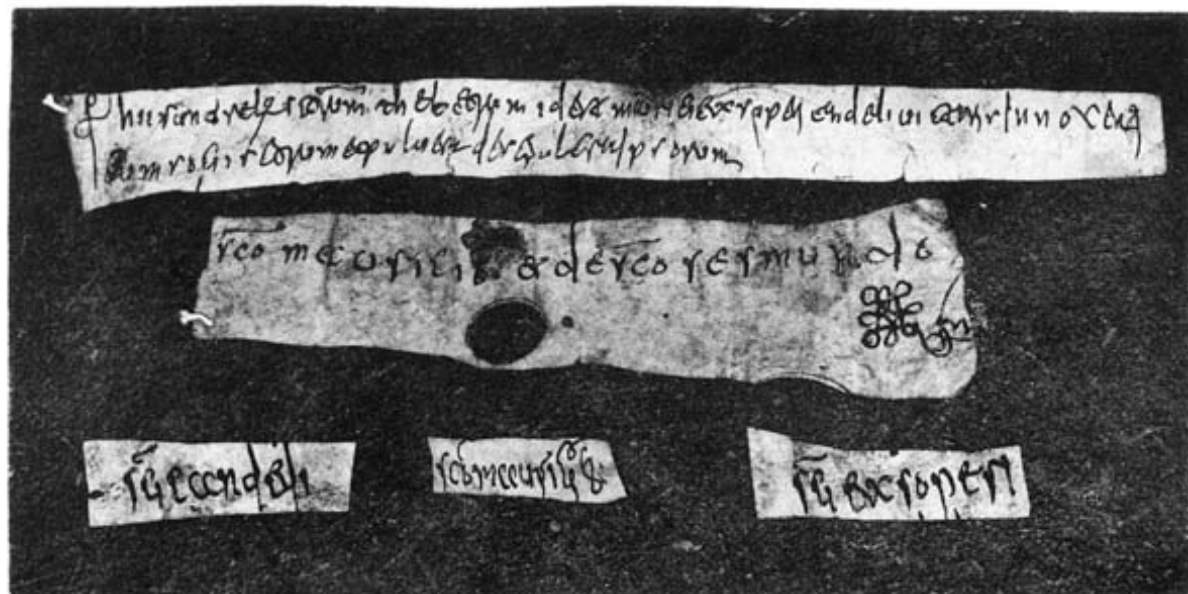
St. Conclide

St. Maurice

S. Exuperi -

Authentiques de reliques provenant de l'Abbaye de Saint-Maurice, Cathédrale de Sens.





St. Conclide

St. Maurice

S. Exuperi -

Authentiques de reliques provenant de l'Abbaye de Saint-Maurice, Cathédrale de Sens.



donateur : « Althée, évêque, a fait faire ce coffret en l'honneur de sainte Marie ». Sion possède encore deux autres épaves remarquables de l'antiquité chrétienne. La première est une petite boîte en ivoire destinée à quelque médecin païen du IV<sup>e</sup> siècle : on y avait sculpté d'abord Esculape et Hygie ; on le christianisa plus tard en y gravant une croix (Pl. VII). Le second est une pyxide, en ivoire également, du VI<sup>e</sup> siècle environ, représentant le tombeau du Christ trouvé vide (Pl. IX).



Passons maintenant à Genève. Le diocèse comprend non seulement l'ancienne *Civitas genavensis*, mais aussi la colonie de Nyon, la cité des Équestres, qui n'eut jamais d'évêché particulier et fut de très bonne heure rattachée à Genève. Après Isaac, mentionné comme vivant aux environs de l'an 400, nous connaissons Salonius I<sup>er</sup>, Théoplaste, Domitien, tous au V<sup>e</sup> siècle.

Lorsqu'il eut environ dix ans, le lyonnais Salonius, sur qui saint Paulin de Nole implorait les bénédictions divines, fut confié par son père, saint Euchère, aux moines de Lérins ; il y eut pour maîtres Honorat, Hilaire, Vincent et Salvien. Monté vers

donateur : « Althée, évêque, a fait faire ce coffret en l'honneur de sainte Marie ». Sion possède encore deux autres épaves remarquables de l'antiquité chrétienne. La première est une petite boîte en ivoire destinée à quelque médecin païen du IV<sup>e</sup> siècle : on y avait sculpté d'abord Esculape et Hygie ; on le christianisa plus tard en y gravant une croix (Pl. VII). Le second est une pyxide, en ivoire également, du VI<sup>e</sup> siècle environ, représentant le tombeau du Christ trouvé vide (Pl. IX).



Passons maintenant à Genève. Le diocèse comprend non seulement l'ancienne *Civitas genavensis*, mais aussi la colonie de Nyon, la cité des Équestres, qui n'eut jamais d'évêché particulier et fut de très bonne heure rattachée à Genève. Après Isaac, mentionné comme vivant aux environs de l'an 400, nous connaissons Salonius I<sup>er</sup>, Théoplaste, Domitien, tous au V<sup>e</sup> siècle.

Lorsqu'il eut environ dix ans, le lyonnais Salonius, sur qui saint Paulin de Nole implorait les bénédictions divines, fut confié par son père, saint Euchère, aux moines de Lérins ; il y eut pour maîtres Honorat, Hilaire, Vincent et Salvien. Monté vers

440 sur le siège épiscopal de Genève, il assiste aux conciles d'Orange, de Vaison et d'Arles ; il publie des commentaires sur la Sainte Écriture ; il correspond avec le pape saint Léon ; il restaure le monastère d'Ainay ; en un mot, il est un personnage important dans la Gaule du sud-est. Sa fête est marquée le 28 septembre, au martyrologe hiéronymien.

L'épiscopat de Domitien se lie à l'histoire de sainte Clotilde. Nous sommes au déclin du Ve siècle. Les Burgondes, établis dans la Gaule orientale, forment deux royaumes sous l'autorité de deux frères, seuls survivants des fils de Gondioch. L'aîné, Gondebaud, règne à Vienne ; l'autre, Godegisil, a sa résidence à Genève. Godomar et Chilpéric sont morts. Ce dernier, roi de Lyon, professait l'arianisme. Toutefois, ayant pris pour femme une catholique, la princesse Carathène, il lui avait permis d'élever dans sa religion ses deux filles, dont l'aînée s'appelait Sédéleube, tandis que la cadette répondait au rude nom de Chrotchildis, ramené par les modernes à la forme plus douce de Clotilde.

Après la mort de leur père, les deux orphelines vinrent à Genève, chez leur oncle Godegisil. Nous pouvons aisément nous faire une idée de la petite capitale d'alors, qui comprenait tout juste ce qu'on

appelle aujourd'hui la cité. Juchées là-haut sur la colline, ses maisons basses, constructions romaines maladroitement transformées, s'écrasaient les unes sur les autres, au milieu d'épaisses murailles que Gondebaud avait restaurées. Mais le château du prince, près de la porte qui s'ouvrait à l'Occident, et qu'on nommait au moyen âge la porte du Bourg-du-Four, devait offrir une habitation relativement confortable, d'où l'on voyait peut-être les cimes des grandes Alpes, et les flots gris et bleus du Léman. Des deux princesses, l'aînée, Sédéleube, prit le voile, avec le nom germanique de Chrona — nous dirions aujourd'hui sœur Stéphanie, car Stéphanie veut dire couronne — et fit construire dans la banlieue de Genève une église en l'honneur du martyr saint Victor, dont elle avait demandé les reliques à Soleure. Quant à Clotilde, elle devint l'épouse du roi des Francs Clovis, qu'elle ne tarda pas à convertir au christianisme, dans des circonstances que chacun connaît.

Maxime, dont l'élection remonte à 513, fut le grand ami d'Avitus, son métropolitain et de Sigismond, son roi. C'est sous l'épiscopat de Maxime que furent consacrées, à Genève et dans les environs, plusieurs églises, entre autres la nouvelle cathé-

appelle aujourd'hui la cité. Juchées là-haut sur la colline, ses maisons basses, constructions romaines maladroitement transformées, s'écrasaient les unes sur les autres, au milieu d'épaisses murailles que Gondebaud avait restaurées. Mais le château du prince, près de la porte qui s'ouvrait à l'Occident, et qu'on nommait au moyen âge la porte du Bourg-du-Four, devait offrir une habitation relativement confortable, d'où l'on voyait peut-être les cimes des grandes Alpes, et les flots gris et bleus du Léman. Des deux princesses, l'aînée, Sédéleube, prit le voile, avec le nom germanique de Chrona — nous dirions aujourd'hui sœur Stéphanie, car Stéphanie veut dire couronne — et fit construire dans la banlieue de Genève une église en l'honneur du martyr saint Victor, dont elle avait demandé les reliques à Soleure. Quant à Clotilde, elle devint l'épouse du roi des Francs Clovis, qu'elle ne tarda pas à convertir au christianisme, dans des circonstances que chacun connaît.

Maxime, dont l'élection remonte à 513, fut le grand ami d'Avitus, son métropolitain et de Sigismond, son roi. C'est sous l'épiscopat de Maxime que furent consacrées, à Genève et dans les environs, plusieurs églises, entre autres la nouvelle cathé-

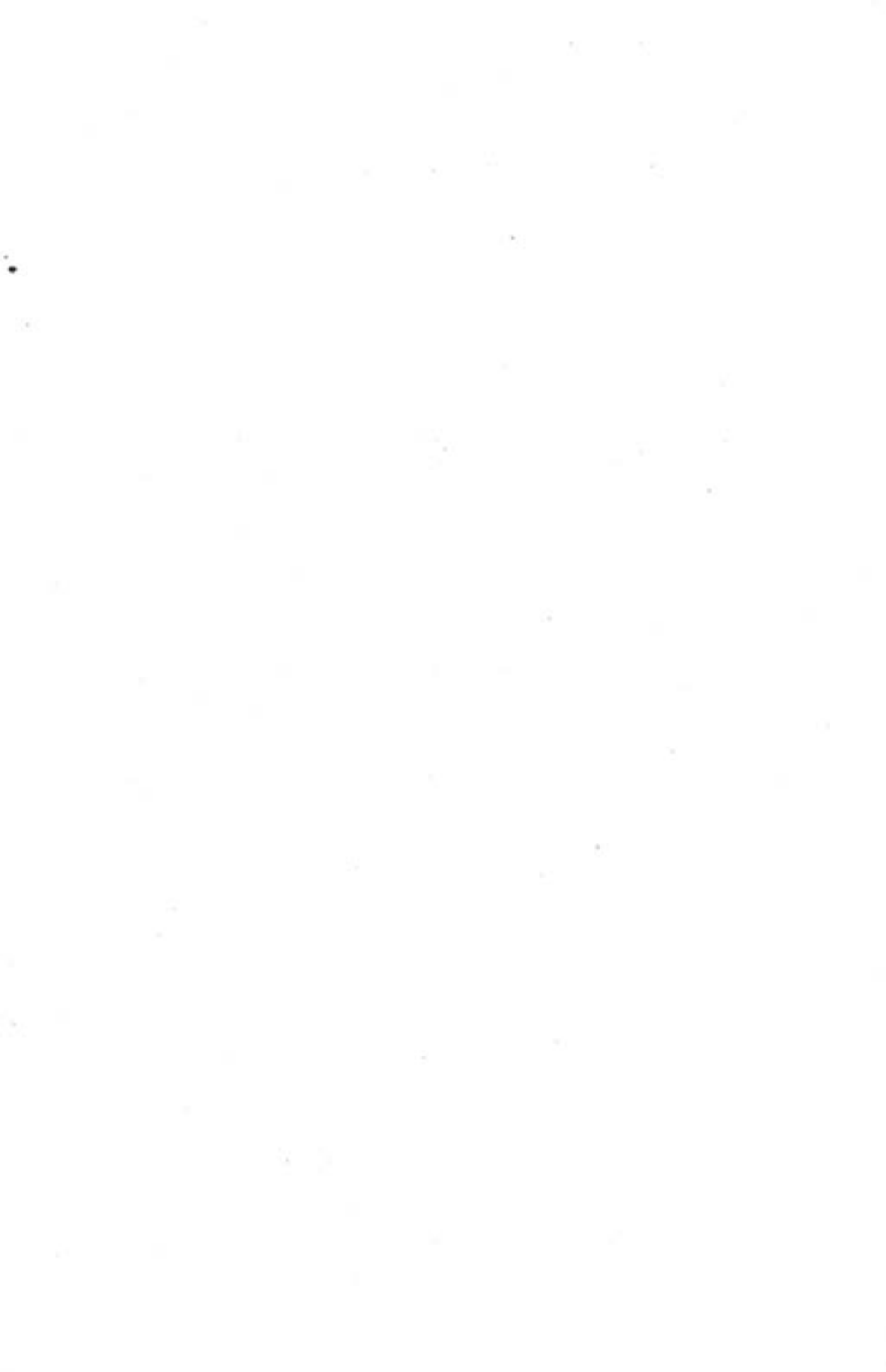
drale de Saint-Pierre, pour laquelle Sigismond avait demandé au pape Symmaque des reliques. L'archevêque Avit prononçait volontiers les discours d'inauguration. Il le fit, en particulier, à Annemasse, au retour des fêtes d'Agaune, fin septembre 515. Le texte de cette homélie est conservé : son intérêt principal vient de ce qu'il mentionne, comme assistant à la fête, non seulement des ariens, mais des païens : le culte des idoles avait encore quelques partisans attardés, aux portes mêmes de la capitale.

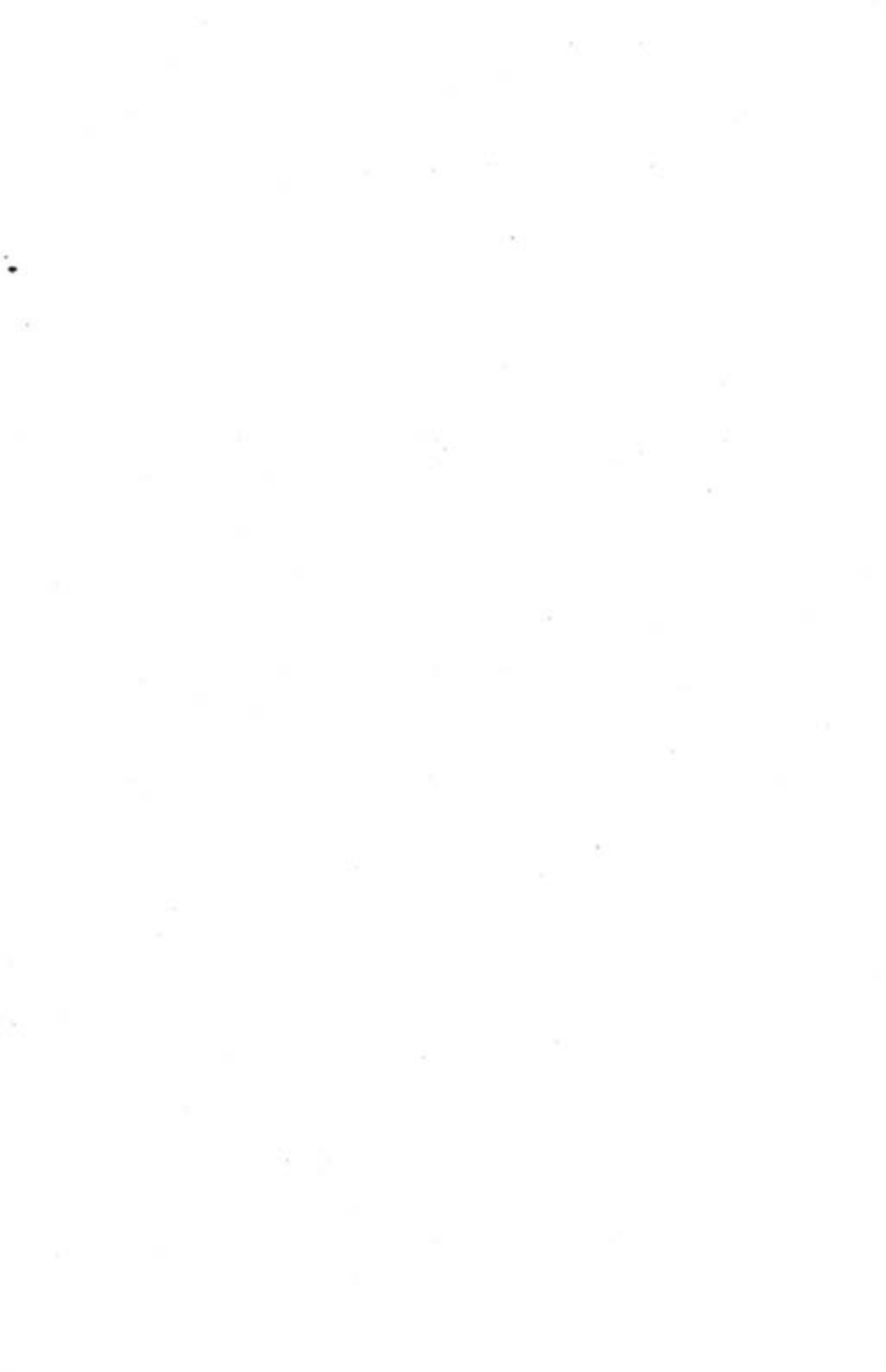
Les évêques suivants<sup>11</sup>), Papulus I<sup>er</sup>, Salonius II, Cariatto, l'ancien écuyer du roi Gontran, ne sont guère connus que par les conciles auxquels ils prirent part, de 541 à 585. Au temps du roi Thierry, en 601, l'on procéda à une reconnaissance solennelle des reliques de saint Victor. Un chroniqueur contemporain nomme à cette occasion deux évêques, Rusticus et Patrice, dont l'un peut avoir été le titulaire de Genève, et l'autre, son coadjuteur. Le biographe de saint Colomban nous a conservé le souvenir d'Abélenus, évêque de Genève aux environs de 620. Après Papulus II, présent en 650 au concile de Châlons, plus de cent ans s'écoulaient sans que nous puissions citer un seul évêque de Genève. Il y eut, dans la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, un





Plaque de ceinture trouvée à  
Lussy. Musée de Fribourg. (Gran-  
deur réelle.)





Gauzibertus, puis un Walternus, dont on ne sait du reste rien. Altaldus assiste au concile de Worms et signe, en 833 et en 838, deux actes relatifs au diocèse du Mans. C'est peut-être sous cet évêque, vers 835, que fut construite l'église de Saint-Gervais, à moins qu'elle n'ait existé plus tôt : en 926, elle avait déjà donné son nom à tout un quartier : *vicus Sancti Gervasii*<sup>15</sup>). Ansegise souscrit la lettre par laquelle les Pères du concile de Ravenne confirment à Adalgarius, évêque d'Autun, et à son église la possession du monastère de Flavigny (877). Un historien genevois du XVIII<sup>e</sup> siècle, Spon, nous a conservé le texte de sa longue épitaphe, d'après un ancien manuscrit. Une partie seulement de l'original fut trouvée dans l'église Saint-Victor, actuellement détruite, avec un fragment portant, en caractères semblables, la fin du nom d'Ansegisus.

A la mort d'Ansegise, le clergé et le peuple lui élurent un successeur dans la personne d'Optandus. La situation politique était troublée. Genève, comme le Valais et le pays de Vaud, conquis avec le reste de la Burgondie par les fils de Clovis, en 534, suivait toutes les péripéties du royaume franc, partagé sans cesse entre les différents princes mérovingiens, puis gouverné par la dynastie carolin-

Gauzibertus, puis un Walternus, dont on ne sait du reste rien. Altaldus assiste au concile de Worms et signe, en 833 et en 838, deux actes relatifs au diocèse du Mans. C'est peut-être sous cet évêque, vers 835, que fut construite l'église de Saint-Gervais, à moins qu'elle n'ait existé plus tôt : en 926, elle avait déjà donné son nom à tout un quartier : *vicus Sancti Gervasii*<sup>15</sup>). Ansegise souscrit la lettre par laquelle les Pères du concile de Ravenne confirment à Adalgarius, évêque d'Autun, et à son église la possession du monastère de Flavigny (877). Un historien genevois du XVIII<sup>e</sup> siècle, Spon, nous a conservé le texte de sa longue épitaphe, d'après un ancien manuscrit. Une partie seulement de l'original fut trouvée dans l'église Saint-Victor, actuellement détruite, avec un fragment portant, en caractères semblables, la fin du nom d'Ansegisus.

A la mort d'Ansegise, le clergé et le peuple lui élurent un successeur dans la personne d'Optandus. La situation politique était troublée. Genève, comme le Valais et le pays de Vaud, conquis avec le reste de la Burgondie par les fils de Clovis, en 534, suivait toutes les péripéties du royaume franc, partagé sans cesse entre les différents princes mérovingiens, puis gouverné par la dynastie carolin-

gienne. Au moment où nous sommes, les faibles successeurs de Charlemagne avaient laissé l'empire se dissoudre, et des royaumes nationaux se fondaient un peu partout. Le 15 octobre 879, par exemple, les prélats de Bourgogne et de Provence, réunis à Mantaille, en Viennois, reconnurent pour roi Boson, frère de l'impératrice Richilde. Optandus, comme la plupart des Genevois d'alors, n'était guère favorable à ce prince. Aussi Otrame, archevêque de Vienne, refusait-il de le confirmer. L'empereur Charles le Gros recourut à Rome, priant le pape de suppléer au mauvais vouloir du métropolitain. Jean VIII écrivit dans ce sens aux Genevois. Ce fut le début d'une longue polémique entre le pape et l'archevêque de Vienne. La fin du débat nous est inconnue. Nous savons seulement qu'en 892, le titulaire de l'évêché de Genève était un certain Bernard.



Maintenant que nous avons fait connaissance avec les premiers évêques du Valais et de Genève, il nous reste à étudier les origines de l'évêché de Lausanne. Ce diocèse correspond essentiellement à l'ancienne Helvétie, *civitas Helvetiorum*, dont la



Plaque de ceinture trouvée à  
Fétigny. Musée de Fribourg.  
(Restitution.)



Plaque de ceinture trouvée à  
Fétigny. Musée de Fribourg.  
(Restitution.)







capitale, à l'époque romaine, était Aventicum, Avenches.

Après le désastre dont il fut frappé durant les troubles qui accompagnèrent la fin du règne de Néron, Aventicum se releva. L'empereur Vespasien, dont le père y avait été banquier, l'aimait. On a même cru trouver sur un débris de marbre le nom de ses nourrices et l'on en a conclu naturellement qu'il avait passé chez les Helvètes une partie de son enfance. Quoi qu'il en soit, les Flaviens entourèrent de leurs soins la ville d'Avenches et le chroniqueur du VII<sup>e</sup> siècle, connu sous le nom de Frédégaire, atteste que, de son temps, leur souvenir restait encore vivant dans la mémoire reconnaissante des gens du pays.

Pendant près de deux siècles, Aventicum jouit d'une paix profonde. Bien situé sur une grande voie commerciale, il ne tarda pas à se développer. Les nombreux monuments dont les restes demeurent donnent une idée de ce qu'il fut. Temples, théâtre, amphithéâtre, palais divers, bains publics, portiques de toute nature, rien n'y manquait. La ville avait sa déesse locale, Aventia, et l'on y voyait sans doute, élevé en l'honneur de cette divinité ou de quelque autre, un sanctuaire particulièrement

capitale, à l'époque romaine, était Aventicum, Avenches.

Après le désastre dont il fut frappé durant les troubles qui accompagnèrent la fin du règne de Néron, Aventicum se releva. L'empereur Vespasien, dont le père y avait été banquier, l'aimait. On a même cru trouver sur un débris de marbre le nom de ses nourrices et l'on en a conclu naturellement qu'il avait passé chez les Helvètes une partie de son enfance. Quoi qu'il en soit, les Flaviens entourèrent de leurs soins la ville d'Avenches et le chroniqueur du VII<sup>e</sup> siècle, connu sous le nom de Frédégaire, atteste que, de son temps, leur souvenir restait encore vivant dans la mémoire reconnaissante des gens du pays.

Pendant près de deux siècles, Aventicum jouit d'une paix profonde. Bien situé sur une grande voie commerciale, il ne tarda pas à se développer. Les nombreux monuments dont les restes demeurent donnent une idée de ce qu'il fut. Temples, théâtre, amphithéâtre, palais divers, bains publics, portiques de toute nature, rien n'y manquait. La ville avait sa déesse locale, Aventia, et l'on y voyait sans doute, élevé en l'honneur de cette divinité ou de quelque autre, un sanctuaire particulièrement

beau; car une très ancienne carte géographique, la Table de Peutinger, représente au-dessus du nom d'Aventicum la vignette caractéristique, signe ordinaire d'un édifice religieux remarquable. Ravagé vers 265 par les Barbares, Aventicum ne revit jamais plus les beaux jours d'autrefois; mais il se releva de ses ruines et garda quand même un certain rang jusque vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Les monnaies du médaillier d'Avenches, toutes trouvées sur place, vont jusqu'à Justinien (525-565). Grégoire de Tours parle encore d'une *civitas Aventica*. La Chronique de Frédégaire connaît un *pagus Aventicensis* et un *territorium Aventicense*.

Dans la cité des Helvètes, dont les limites primitives allaient jusqu'à la Thur, la Linth et la Jungfrau, il y avait plusieurs localités secondaires. Quelques-unes devaient acquérir une certaine prospérité: Orbe, *Urba*, devint une célèbre résidence royale; Yverdon, *Castrum Ebrodunense*, donna jadis son nom au lac au bord duquel il se trouve; Windisch, *Castrum Windonissense*, prit au point de vue stratégique une importance hors ligne, et resta longtemps le dernier boulevard des légions romaines contre la Barbarie. D'autres, plus humbles, au V<sup>e</sup> siècle, s'échelonnaient le long des grandes rou-

tes : *Salodorum*, Soleure, *Vibiscum*, Vevey, *Minnodunum*, Moudon, et surtout, en face des grandes Alpes de la Savoie, *Lousonna* ou *Lausanna*, qui, après avoir succédé à l'ancien *Lousonium* celtique, devait devenir la reine de toute la région.

Dans les limites de la *Civitas Helvetiorum*, il se produisit de bonne heure un changement notable. Toute la partie située à l'ouest de l'Aar, celle qu'avaient occupée les Burgondes, presque immédiatement romanisés, fut séparée du reste de la cité, demeurée tout à fait alamannique ; et c'est pour ce motif que nous trouvons dès le haut moyen âge Windisch rattaché au diocèse de Constance. Quand se fit ce démembrement ? Il est tout indiqué de lui assigner comme date l'année 561, qui marque le partage du royaume de Clotaire entre ses quatre fils.

Les deux premiers évêques qui nous soient connus, dans la cité des Helvètes, résident à Windisch. L'un, Bubulcus, assiste au concile d'Epaone, en 517 ; l'autre, Grammatius, prend part à celui de Clermont, en 535, et à ceux d'Orléans, en 541 et 549. On admit longtemps que le siège épiscopal de Windisch fut ensuite transféré à Constance. Cela n'est fondé sur aucune preuve. Beaucoup d'histo-

tes : *Salodorum*, Soleure, *Vibiscum*, Vevey, *Minnodunum*, Moudon, et surtout, en face des grandes Alpes de la Savoie, *Lousonna* ou *Lausanna*, qui, après avoir succédé à l'ancien *Lousonium* celtique, devait devenir la reine de toute la région.

Dans les limites de la *Civitas Helvetiorum*, il se produisit de bonne heure un changement notable. Toute la partie située à l'ouest de l'Aar, celle qu'avaient occupée les Burgondes, presque immédiatement romanisés, fut séparée du reste de la cité, demeurée tout à fait alamannique ; et c'est pour ce motif que nous trouvons dès le haut moyen âge Windisch rattaché au diocèse de Constance. Quand se fit ce démembrement ? Il est tout indiqué de lui assigner comme date l'année 561, qui marque le partage du royaume de Clotaire entre ses quatre fils.

Les deux premiers évêques qui nous soient connus, dans la cité des Helvètes, résident à Windisch. L'un, Bubulcus, assiste au concile d'Epaone, en 517 ; l'autre, Grammatius, prend part à celui de Clermont, en 535, et à ceux d'Orléans, en 541 et 549. On admit longtemps que le siège épiscopal de Windisch fut ensuite transféré à Constance. Cela n'est fondé sur aucune preuve. Beaucoup d'histo-

riens disent assez généralement que Maxime, premier évêque de Constance, opéra la translation vers 570 ou 580. Mais ils affirment la chose *a priori* : sachant d'une part que Maxime est en tête de la liste de Constance, supposant d'autre part qu'il y a eu transfert, ils concluent naturellement que la translation fut faite par Maxime. En réalité, nous ne savons absolument rien de Maxime, sinon qu'il figure au début d'un catalogue des évêques de Constance, dans un manuscrit du XII<sup>e</sup> siècle, actuellement à Stuttgart.

Nous l'avons déjà vu par l'exemple du Valais, le siège épiscopal pouvait parfaitement être transporté d'une ville dans l'autre. Mais lorsqu'un tel changement s'opérait, c'était toujours dans les limites de la cité, à plus forte raison dans celles de la province : Octodure et Sion faisaient partie de la même Civitas Vallensium. Or Windisch et Constance appartenaient non seulement à deux cités, mais à deux provinces différentes. Dans ces conditions, il faudrait s'étonner encore du transfert quand on en aurait des preuves péremptoires. Il serait possible que l'évêque résidant actuellement à Fribourg allât demeurer à Bulle ou à Romont, qui sont dans son diocèse ; mais il est invraisemblable qu'il



riens disent assez généralement que Maxime, premier évêque de Constance, opéra la translation vers 570 ou 580. Mais ils affirment la chose *a priori* : sachant d'une part que Maxime est en tête de la liste de Constance, supposant d'autre part qu'il y a eu transfert, ils concluent naturellement que la translation fut faite par Maxime. En réalité, nous ne savons absolument rien de Maxime, sinon qu'il figure au début d'un catalogue des évêques de Constance, dans un manuscrit du XII<sup>e</sup> siècle, actuellement à Stuttgart.

Nous l'avons déjà vu par l'exemple du Valais, le siège épiscopal pouvait parfaitement être transporté d'une ville dans l'autre. Mais lorsqu'un tel changement s'opérait, c'était toujours dans les limites de la cité, à plus forte raison dans celles de la province : Octodure et Sion faisaient partie de la même Civitas Vallensium. Or Windisch et Constance appartenaient non seulement à deux cités, mais à deux provinces différentes. Dans ces conditions, il faudrait s'étonner encore du transfert quand on en aurait des preuves péremptoires. Il serait possible que l'évêque résidant actuellement à Fribourg allât demeurer à Bulle ou à Romont, qui sont dans son diocèse ; mais il est invraisemblable qu'il



Plaque de ceinture trouvée à  
Daillens. Musée de Lausanne.  
(Grandeur réelle.)





aille jamais s'établir à Berne ou à Schwyz qui relèvent d'un autre évêché. De plus, étant donnée la règle commune d'un diocèse épiscopal par cité, supposer en même temps un évêque à Windisch et un autre à Avenches serait admettre une anomalie : Avenches et Windisch appartiennent à la même cité des Helvètes ; s'ils ont simultanément chacun leur évêque, il y aura donc, dans une seule cité, deux sièges épiscopaux. Le directeur de l'École française de Rome, Mgr Duchesne, a mis en honneur une autre hypothèse : la translation du siège épiscopal de Windisch, d'abord à Avenches, puis à Lausanne. Cette conjecture, si plausible en elle-même, est confirmée par les documents. Grammaticus est donné en 535, par un manuscrit, comme évêque de l'Église d'Avenches ; en 541 et 549, par d'autres, comme évêque de l'Église de Windisch. Cela fait supposer que les deux sièges épiscopaux de Windisch et d'Avenches sont identiques. D'autre part, Marius signe, en 585, au concile de Mâcon, comme évêque de l'Église d'Avenches, et nous savons par ailleurs qu'il mourut à Lausanne, en 594. Il y a donc identité de nouveau entre les deux sièges épiscopaux d'Avenches et de Lausanne. Du reste, le cartulaire de Notre-Dame désigne plu-

sieurs de nos évêques par la formule *Episcopus Aventicensis seu Lausannensis*, et des textes plus explicites montrent que cette qualification veut dire : évêque d'un siège qui fut d'abord à Avenches, puis à Lausanne. L'évêque de la cité des Helvètes eut donc son domicile ordinaire successivement à Windisch, à Avenches et à Lausanne.

En 517, nous le savons par les signatures du concile d'Epaone, l'évêque était à Windisch. Le transfert à Avenches se fit entre 549 et 585 : après 549, puisque Grammatius est encore, en cette année, à Windisch ; avant 585, puisque Marius est alors à Avenches. La translation dut se faire au moment du partage de 561. Cette année-là, nous venons de le voir, l'ancienne *Civitas Helvetiorum* fut démembrée. Il fallut donner un évêque à la partie occidentale et rattacher à un autre diocèse la partie orientale. L'évêché d'Avenches fut formé par l'Helvétie romane, ancienne circonscription de Windisch, notablement réduite, et l'évêché de Constance comprit l'autre portion, la partie germanique de cette même circonscription, bien entendu avec le territoire de la cité de Constance.

Le transfert d'Avenches à Lausanne, selon toutes probabilités, se fit entre 585 et 594. C'est à Lau-

sieurs de nos évêques par la formule *Episcopus Aventicensis seu Lausannensis*, et des textes plus explicites montrent que cette qualification veut dire : évêque d'un siège qui fut d'abord à Avenches, puis à Lausanne. L'évêque de la cité des Helvètes eut donc son domicile ordinaire successivement à Windisch, à Avenches et à Lausanne.

En 517, nous le savons par les signatures du concile d'Epaone, l'évêque était à Windisch. Le transfert à Avenches se fit entre 549 et 585 : après 549, puisque Grammatius est encore, en cette année, à Windisch ; avant 585, puisque Marius est alors à Avenches. La translation dut se faire au moment du partage de 561. Cette année-là, nous venons de le voir, l'ancienne *Civitas Helvetiorum* fut démembrée. Il fallut donner un évêque à la partie occidentale et rattacher à un autre diocèse la partie orientale. L'évêché d'Avenches fut formé par l'Helvétie romane, ancienne circonscription de Windisch, notablement réduite, et l'évêché de Constance comprit l'autre portion, la partie germanique de cette même circonscription, bien entendu avec le territoire de la cité de Constance.

Le transfert d'Avenches à Lausanne, selon toutes probabilités, se fit entre 585 et 594. C'est à Lau-



Plaque de ceinture trouvée à  
Lausanne. Musée du Vieux-Lau-  
sanne. (Grandeur réelle.)







sanne que Marius mourut en 594; il y eut son tombeau, dans l'église Saint-Thyrse qu'il avait bâtie lui-même. Sans doute, comme les fondateurs aimaient à dormir leur dernier sommeil à l'ombre des sanctuaires dus à leurs soins, il pourrait se faire que Marius eût choisi sa sépulture à Lausanne, sans même y avoir officiellement résidé; toutefois, il paraît plus naturel qu'un évêque soit enseveli dans la ville où se trouve son siège. Voilà pourquoi nous pensons que Marius mourut évêque de Lausanne. Le titre d'évêque de Lausanne est d'ailleurs porté par ses premiers successeurs, entre autres par Arrius qui le prend en 650, au concile de Châlons.

Avec Bubulcus et Grammatius, connus seulement par leur présence à des conciles, nous venons de mentionner plusieurs fois Marius, que nos ancêtres du moyen âge vénéraient sous le nom de saint Maire. Il faut nous arrêter encore à cette belle figure: elle projette un peu de lumière sur les derniers jours d'Aventicum. Né vers 530, dans le pays des Éduens, il avait probablement passé sa jeunesse à l'abbaye Saint-Symphorien d'Autun. C'est à l'âge de 44 ans, en 574, qu'il devint évêque de notre diocèse, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'au 31 décembre 594. Il a laissé le

sanne que Marius mourut en 594; il y eut son tombeau, dans l'église Saint-Thyrse qu'il avait bâtie lui-même. Sans doute, comme les fondateurs aimaient à dormir leur dernier sommeil à l'ombre des sanctuaires dus à leurs soins, il pourrait se faire que Marius eût choisi sa sépulture à Lausanne, sans même y avoir officiellement résidé; toutefois, il paraît plus naturel qu'un évêque soit enseveli dans la ville où se trouve son siège. Voilà pourquoi nous pensons que Marius mourut évêque de Lausanne. Le titre d'évêque de Lausanne est d'ailleurs porté par ses premiers successeurs, entre autres par Arrius qui le prend en 650, au concile de Châlons.

Avec Bubulcus et Grammatius, connus seulement par leur présence à des conciles, nous venons de mentionner plusieurs fois Marius, que nos ancêtres du moyen âge vénéraient sous le nom de saint Maire. Il faut nous arrêter encore à cette belle figure: elle projette un peu de lumière sur les derniers jours d'Aventicum. Né vers 530, dans le pays des Éduens, il avait probablement passé sa jeunesse à l'abbaye Saint-Symphorien d'Autun. C'est à l'âge de 44 ans, en 574, qu'il devint évêque de notre diocèse, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'au 31 décembre 594. Il a laissé le

souvenir d'un homme aux goûts simples et austères, donnant l'exemple du travail manuel, sans négliger l'étude, comme le prouvent les annales qu'il a composées et qui sont connues sous le nom de *Marii Aventicensis Chronicon*. Son zèle se manifesta de plusieurs façons, entre autres par la construction d'églises nombreuses, celle de Notre-Dame de Payerne, consacrée le 24 juin 587, et plusieurs autres qui témoignent de sa dévotion pour les saints de son pays natal : celle de Saint-Thyrse, à Lausanne, celles de Saint-Symphorien à Saint-Saphorin et à Avenches. En 585, il avait signé comme *Episcopus ecclesiae Aventicae*, les décrets du concile de Mâcon, auquel il prit part, entre autres, avec son collègue Cariatto, de Genève et le délégué d'Héliodore, évêque de Sion. La postérité reconnaissante l'a vénéré comme un saint et lui a dédié une longue épitaphe en vers, œuvre, soit du célèbre poète poitevin, Venance Fortunat, soit, au moins, d'un lettré lausannois très familier avec les poésies de cet auteur. Le texte nous en a été conservé par Conon d'Estavayer, prévôt de la cathédrale, au XIII<sup>e</sup> siècle.

Nous le savons déjà, Marius fut enseveli dans l'église Saint-Thyrse, qu'il avait construite à Lau-

souvenir d'un homme aux goûts simples et austères, donnant l'exemple du travail manuel, sans négliger l'étude, comme le prouvent les annales qu'il a composées et qui sont connues sous le nom de *Marii Aventicensis Chronicon*. Son zèle se manifesta de plusieurs façons, entre autres par la construction d'églises nombreuses, celle de Notre-Dame de Payerne, consacrée le 24 juin 587, et plusieurs autres qui témoignent de sa dévotion pour les saints de son pays natal : celle de Saint-Thyrse, à Lausanne, celles de Saint-Symphorien à Saint-Saphorin et à Avenches. En 585, il avait signé comme *Episcopus ecclesiae Aventicae*, les décrets du concile de Mâcon, auquel il prit part, entre autres, avec son collègue Cariatto, de Genève et le délégué d'Héliodore, évêque de Sion. La postérité reconnaissante l'a vénéré comme un saint et lui a dédié une longue épitaphe en vers, œuvre, soit du célèbre poète poitevin, Venance Fortunat, soit, au moins, d'un lettré lausannois très familier avec les poésies de cet auteur. Le texte nous en a été conservé par Conon d'Estavayer, prévôt de la cathédrale, au XIII<sup>e</sup> siècle.

Nous le savons déjà, Marius fut enseveli dans l'église Saint-Thyrse, qu'il avait construite à Lau-

sanne et qui ne tarda pas à prendre son nom : Saint-Maire. Elle était appuyée contre le mur d'enceinte, près de la porte septentrionale de la ville. A l'autre extrémité, près de la porte méridionale, s'éleva, probablement à la même époque, l'église Saint-Étienne. On considérait alors les saints comme les meilleurs gardiens des remparts, comme les portiers de la cité : l'archevêque de Vienne, Avitus, le dit explicitement dans une de ses homélies. Tout au sommet de la colline, il devait y avoir déjà, depuis quelque temps, un sanctuaire dédié à la Vierge Marie, l'église-mère, la cathédrale primitive. Quelques-uns des pans de murs découverts lors des dernières fouilles ont sans doute appartenu à cette construction, bien qu'il soit impossible de les identifier.

Pendant la longue période qui va de l'épiscopat de Marius au règne de Charlemagne, nous ne connaissons que trois évêques, l'un, Arricus, assiste au concile de Châlons en 650 ; les deux autres, Protais et Chilmégisile, sont mentionnés à propos de monastères dont nous reparlerons, Romainmôtier et Baulmes. Protais mourut en allant surveiller des bûcherons qui faisaient du bois à la montagne pour son église ; il fut enseveli, peu après 650, dans un village

qui prit son nom, Saint-Prex. Chilmégisile alla dormir son dernier sommeil à Saint-Thyrse, à côté de son prédécesseur Marius, vers 670. Puis nous ne savons plus rien de nos évêques jusqu'aux abords de l'an 800.

On trouve alors sur le siège épiscopal de Lausanne un Udalric, précédemment religieux au monastère de Schönenwerd, *Monasterium Weride*, sur l'Aar. Vers 814 ou 815, l'évêque Frédaire est mentionné dans un diplôme par lequel l'empereur Louis le Pieux accorde à l'église cathédrale et aux chanoines de Notre-Dame de Lausanne plusieurs domaines à Ferreyres, à Éclépens, à Saint-Didier (aujourd'hui Saint-Loup, près La Sarraz) ; c'est en cet endroit que le roi Gontran, deux siècles auparavant, avait donné des terres à l'abbaye bourguignonne de Saint-Seine.

Le successeur de Frédaire, David, d'abord moine à Mosbach, fut sacré en 827, assista en 829 au concile de Mayence, et mit en 840 sa signature au bas de l'acte par lequel Lothaire fit réhabiliter l'archevêque de Reims, Ebbon. Sous son épiscopat, plusieurs faits intéressants se passèrent : la venue, en 827, du cortège qui apportait solennellement d'Italie les reliques des saints Pierre et Marcellin,





Plaque de ceinture trouvée à  
Lussy. Musée de Fribourg. (Gran-  
deur réelle.)



Plaque de ceinture trouvée à  
Lussy. Musée de Fribourg. (Gran-  
deur réelle.)





destinées à l'Église fondée par Éginard à Michelstadt ; l'emprisonnement de Vala, ministre de Louis le Pieux, tombé en disgrâce et enfermé, vers 830, sur une hauteur qu'il faudrait chercher peut-être du côté de Saint-Triphon ; la translation des reliques de saint Gorgon, de Rome au monastère de Gorze, en 846. Le peuple se pressait le long du parcours, et de nombreux malades obtenaient leur guérison : une pauvre percluse, placée sous le brancard où se trouvaient les reliques, récupéra la santé. Un aveugle, Haringise, un possédé, Lanfrid, furent également délivrés de leur mal. L'évêque David fut tué en 850, près d'Anet, par les gens du seigneur de Degerfelden, après avoir été trahi par les siens. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le souvenir de cette mort tragique, dont les circonstances exactes sont ignorées, demeurait encore vivant à Anet. Un prêtre du pays, Conon, prétendait savoir l'endroit précis du crime, au bord d'un ruisseau, près d'une grosse pierre sur laquelle on avait, disait-il, longtemps vu de larges taches de sang.

L'épithaphe de David comprend vingt hexamètres tout remplis de réminiscences classiques : on y a relevé cinq citations d'Ovide et trois de Virgile. La remarque est intéressante : elle montre que la

destinées à l'Église fondée par Éginard à Michelstadt ; l'emprisonnement de Vala, ministre de Louis le Pieux, tombé en disgrâce et enfermé, vers 830, sur une hauteur qu'il faudrait chercher peut-être du côté de Saint-Triphon ; la translation des reliques de saint Gorgon, de Rome au monastère de Gorze, en 846. Le peuple se pressait le long du parcours, et de nombreux malades obtenaient leur guérison : une pauvre percluse, placée sous le brancard où se trouvaient les reliques, récupéra la santé. Un aveugle, Haringise, un possédé, Lanfrid, furent également délivrés de leur mal. L'évêque David fut tué en 850, près d'Anet, par les gens du seigneur de Degerfelden, après avoir été trahi par les siens. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le souvenir de cette mort tragique, dont les circonstances exactes sont ignorées, demeurait encore vivant à Anet. Un prêtre du pays, Conon, prétendait savoir l'endroit précis du crime, au bord d'un ruisseau, près d'une grosse pierre sur laquelle on avait, disait-il, longtemps vu de larges taches de sang.

L'épithaphe de David comprend vingt hexamètres tout remplis de réminiscences classiques : on y a relevé cinq citations d'Ovide et trois de Virgile. La remarque est intéressante : elle montre que la

renaissance carolingienne se fit sentir à Lausanne ; on y cultivait assez les poètes latins pour se les assimiler. La renaissance artistique, elle aussi, fut réelle à la même époque : l'inscription funéraire d'un chantre de la cathédrale dont le nom, malheureusement, n'est pas conservé, est en caractères romains d'une beauté parfaite et qu'on prendrait, à première vue, pour une œuvre de l'antiquité classique.

L'évêque Hartmann, d'abord aumônier de l'hospice du Mont-Joux, fut sacré le dimanche 6 mars 852. Nous possédons le procès-verbal d'un synode tenu sous son épiscopat et dont nous avons déjà parlé. En 862, les reliques de saint Urbain, transportées de Rome à Châlons, traversèrent le pays de Vaud. Une petite fille d'Orbe, nommée Osanna, muette et percluse, recouvra d'abord la santé au passage du convoi, puis la parole en recevant la communion. Elle suivit avec reconnaissance le cortège, jusqu'aux environs de Pontarlier.

L'épithaphe d'Hartmann lui attribue la réfection de la cathédrale. Outre la cuve baptismale, découverte sous l'entrée de l'édifice actuel, plusieurs des beaux fragments de sculpture langobarde, retrouvés lors des fouilles de 1912, faisaient probablement

renaissance carolingienne se fit sentir à Lausanne ; on y cultivait assez les poètes latins pour se les assimiler. La renaissance artistique, elle aussi, fut réelle à la même époque : l'inscription funéraire d'un chantre de la cathédrale dont le nom, malheureusement, n'est pas conservé, est en caractères romains d'une beauté parfaite et qu'on prendrait, à première vue, pour une œuvre de l'antiquité classique.

L'évêque Hartmann, d'abord aumônier de l'hospice du Mont-Joux, fut sacré le dimanche 6 mars 852. Nous possédons le procès-verbal d'un synode tenu sous son épiscopat et dont nous avons déjà parlé. En 862, les reliques de saint Urbain, transportées de Rome à Châlons, traversèrent le pays de Vaud. Une petite fille d'Orbe, nommée Osanna, muette et percluse, recouvra d'abord la santé au passage du convoi, puis la parole en recevant la communion. Elle suivit avec reconnaissance le cortège, jusqu'aux environs de Pontarlier.

L'épithaphe d'Hartmann lui attribue la réfection de la cathédrale. Outre la cuve baptismale, découverte sous l'entrée de l'édifice actuel, plusieurs des beaux fragments de sculpture langobarde, retrouvés lors des fouilles de 1912, faisaient probablement





Plaque de ceinture trouvée  
à Arcuse, canton de Neuchâtel.  
(Grandeur réelle.)





partie de la nouvelle bâtisse (Pl. XXIX). Comparables à l'ambon de Romainmôtier, à ceux de Baulmes et de Saint-Maurice, apparentés d'assez près au puits du cloître de Saint-Jean de Latran, aux *transennae* de Sainte-Sabine, au *ciborium* de Saint-Apollinaire, ils laissent deviner ce que furent nos églises du VIII<sup>e</sup> et du IX<sup>e</sup> siècle, construites ou du moins inspirées par des artistes italiens.

Quoique l'évêque Hartmann soit mort le 14 avril 878, le cartulaire de Lausanne mentionne seulement en 881 le sacre de son successeur. Deux partis se trouvant en présence, on eut d'abord deux candidats. L'un de ceux-ci s'appelait Jérôme. Il avait été normalement élu, et déjà le 15 octobre 879, sa signature figurait au bas du procès-verbal de l'assemblée de Mantaille : *Hieronymus Lausannensis episcopus*. Mais le roi Charles le Gros aurait voulu quelqu'un d'autre. Étant encore jeune, il avait, au retour d'une partie de chasse, été reçu très cordialement par un prêtre, auquel il promit de ne point oublier ce bienfait. Le roi voulait tenir parole en donnant à son protégé l'évêché vacant. Jérôme, du reste, était favorable à Boson, roi de Provence : c'était un titre de plus à l'antipathie de Charles. Pour trancher le différend, il ne fallut rien moins que l'intervention

du pape. Jean VIII écrivit au souverain, lui disant que Jérôme avait été canoniquement élu et sacré, le priant en outre de ne point l'empêcher de prendre possession de sa charge. Le pape attachait de l'importance à cette affaire, car le même jour, 20 juin 880, il en écrivait à Liutchar, évêque de Verceil, et à Thierry, archevêque de Besançon, pour les prier d'user aussi de leur influence en faveur de Jérôme. Celui-ci fut enfin définitivement reconnu. Son épiscopat est marqué par la création du royaume de Bourgogne et par un certain nombre de donations. Le prêtre Waldramme, les seigneurs Reginold, Vodelgise, Manassès, firent à l'église cathédrale de Lausanne des largesses qu'il serait fastidieux et monotone de détailler. L'une d'elles se rapporte à l'église de Saint-Prex : Reginold, après l'avoir injustement reçue du roi, la rendait à ses légitimes possesseurs, les chanoines de Lausanne, à condition qu'ils célébreraient son anniversaire et que ce jour-là, l'évêque leur servirait un repas aussi bon que possible, *refectionem unam qualem meliorem potuerit*. Jérôme mourut vers la fin de 892.

La carrière de son successeur, Boson, ne rentre pas, à proprement parler, dans le cadre de cette étude. Nous devons en dire un mot cependant, à

cause des renseignements que nous trouvons dans l'histoire de ce personnage, relativement à la ville de Lausanne. Voici comment M. Reymond les a développés : « Au Ve siècle, la ville s'était concentrée à la cité, *le castrum* des chartes postérieures. Autour de l'évêque gravitaient le clergé, les ministériaux, peut-être quelques nobles, les hommes libres et les serfs qui s'occupaient d'agriculture ou d'industrie. Par suite de l'insécurité des routes, le commerce était restreint sous les Mérovingiens. Sous le règne de Charlemagne, il prit un essor nouveau et, dès lors, l'enceinte de la Cité ne suffit plus au développement de la population. Un quartier se forma en dehors des murs, celui des marchands de la Mercerie, et un marché s'établit, à la place du Crêt, tout d'abord, semble-t-il, et gagna de là le pied occidental et marécageux de la Cité, la Palud. Ce quartier du marché était un bourg, dans le langage du temps, et, suivant le droit de l'époque, il relevait directement soit du souverain, soit du comte, son représentant. Mais il importait trop à l'évêque, maître de la Cité, pour que celui-ci ne cherchât pas à étendre sur lui son autorité. C'est ce que l'évêque Boson obtint en 896 du roi Rodolphe I<sup>er</sup> : « Nous concédons, dit ce dernier, dans un document dont

cause des renseignements que nous trouvons dans l'histoire de ce personnage, relativement à la ville de Lausanne. Voici comment M. Reymond les a développés : « Au Ve siècle, la ville s'était concentrée à la cité, *le castrum* des chartes postérieures. Autour de l'évêque gravitaient le clergé, les ministériaux, peut-être quelques nobles, les hommes libres et les serfs qui s'occupaient d'agriculture ou d'industrie. Par suite de l'insécurité des routes, le commerce était restreint sous les Mérovingiens. Sous le règne de Charlemagne, il prit un essor nouveau et, dès lors, l'enceinte de la Cité ne suffit plus au développement de la population. Un quartier se forma en dehors des murs, celui des marchands de la Mercerie, et un marché s'établit, à la place du Crêt, tout d'abord, semble-t-il, et gagna de là le pied occidental et marécageux de la Cité, la Palud. Ce quartier du marché était un bourg, dans le langage du temps, et, suivant le droit de l'époque, il relevait directement soit du souverain, soit du comte, son représentant. Mais il importait trop à l'évêque, maître de la Cité, pour que celui-ci ne cherchât pas à étendre sur lui son autorité. C'est ce que l'évêque Boson obtint en 896 du roi Rodolphe I<sup>er</sup> : « Nous concédons, dit ce dernier, dans un document dont

les archives de la famille de Loys possèdent une copie, nous concédons à l'église de Lausanne tout ce qui est au marché de la dite cité de Lausanne, au comté de Vaud, revenus judiciaires, tonlieux, forages et redevances, c'est-à-dire ce qui appartenait au droit du comte; et que, dans cette cité et au-dehors, le pasteur de la cité ait toute puissance, sans partage avec nul autre, et que les recteurs de cette église jouissent, à perpétuité, des choses susdites. » Manifestement, l'évêque était déjà au bénéfice de l'immunité et du droit d'asile à la Cité; il le devient maintenant au bourg de la Mercerie et de la Palud.

« Mais, à cette même époque, un autre quartier surgit, celui de Bourg. L'évêque Boson construit la chapelle Saint-Pierre, la dote, en 906, à la demande du diacre Airfred et des notables du voisinage, *nobiles viri qui erant vicini*. Ce nouveau Bourg reste sous l'autorité du comte, qui, exclu de la Cité, cherche à le favoriser... Enfin, c'est peut-être à la même époque que naquit le bourg de Saint-Laurent, construit sur un bien du Chapitre, qui en resta propriétaire. Ainsi, à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, la ville de Lausanne a pris ses assises sur les trois collines, tandis qu'au bord des ruisseaux qui les séparent





Plaque de ceinture trouvée à  
la Balme, Haute-Savoie. Musée  
de Genève. (Légèrement réduite.)



Plaque de ceinture trouvée à  
la Balme, Haute-Savoie. Musée  
de Genève. (Légèrement réduite.)



s'échelonnent les moulins et les tanneries, et que les marchands s'étagent jusqu'au pied de la cathédrale. » <sup>16)</sup>



Les renseignements que nous possédons sur la plupart de nos vieux évêques se résument en quelques rares mentions échappées à l'oubli : tantôt c'est un acte qu'ils ont souscrit, tantôt c'est un concile auquel ils ont assisté. Notons que les textes relatifs à l'histoire du pays romand, pour ce qui concerne cette époque lointaine, sont d'une extrême pauvreté ; si nous les prenons tout seuls, ils ne peuvent nous donner qu'une idée nécessairement incomplète et fausse. Pour comprendre ce que furent nos évêques de jadis, il faut les remettre dans leur milieu véritable, et les voir à l'œuvre, avec l'ensemble de l'épiscopat.

Durant la période qui nous occupe, malgré quelques prélats qui franchement laissèrent à désirer, on peut dire que les évêques sont, dans toute la force du terme, les protecteurs du peuple. Ils rendent la justice et siègent sur leur tribunal aussi souvent, pour le moins, que les comtes royaux. Les grands travaux publics, dit Fustel de Coulanges <sup>17)</sup>, sont entrepris presque toujours par l'évêque et aux

frais de l'Église. Saint Didier, évêque de Cahors, construit le mur d'enceinte de sa ville épiscopale ; saint Léger agit de même à Autun. Rigobert, évêque de Reims, assure la garde de la ville, habite près des remparts, et c'est à lui que sont remises chaque soir les clefs des portes. A Mayence, le Rhin doit être endigué pour protéger la ville : c'est l'évêque Sidoine qui fait exécuter le travail à ses frais. A Nantes, l'évêque Félix rectifie le cours de la Loire pour donner à toute la région la prospérité. Si le peuple est accablé d'impôts excessifs, c'est l'évêque, presque toujours, qui va porter au roi ses réclamations : saint Grégoire de Tours, saint Yrieix de Limoges, saint Sulpice de Bourges, saint Éloi de Noyon le font avec succès. Nizier, nommé évêque de Trêves par le roi Thierry, arrive, en compagnie des envoyés royaux. A une halte, ceux-ci lâchent leurs chevaux dans des champs de blé : « Faites sortir vos chevaux du champ du pauvre, s'écrie l'évêque, sinon je vous exclus de ma communion ». Et lui-même chasse les bêtes. Un jour, le commerce de Verdun subit une forte crise, dans laquelle peut sombrer la prospérité de la ville ; l'évêque Dizier emprunte au roi d'Austrasie, Théodebert, une somme considérable qu'il répartit entre les marchands,

frais de l'Église. Saint Didier, évêque de Cahors, construit le mur d'enceinte de sa ville épiscopale ; saint Léger agit de même à Autun. Rigobert, évêque de Reims, assure la garde de la ville, habite près des remparts, et c'est à lui que sont remises chaque soir les clefs des portes. A Mayence, le Rhin doit être endigué pour protéger la ville : c'est l'évêque Sidoine qui fait exécuter le travail à ses frais. A Nantes, l'évêque Félix rectifie le cours de la Loire pour donner à toute la région la prospérité. Si le peuple est accablé d'impôts excessifs, c'est l'évêque, presque toujours, qui va porter au roi ses réclamations : saint Grégoire de Tours, saint Yrieix de Limoges, saint Sulpice de Bourges, saint Éloi de Noyon le font avec succès. Nizier, nommé évêque de Trêves par le roi Thierry, arrive, en compagnie des envoyés royaux. A une halte, ceux-ci lâchent leurs chevaux dans des champs de blé : « Faites sortir vos chevaux du champ du pauvre, s'écrie l'évêque, sinon je vous exclus de ma communion ». Et lui-même chasse les bêtes. Un jour, le commerce de Verdun subit une forte crise, dans laquelle peut sombrer la prospérité de la ville ; l'évêque Dizier emprunte au roi d'Austrasie, Théodebert, une somme considérable qu'il répartit entre les marchands,



Crosse de saint Germain. Église  
de Delémont. (Réduite.)



Crosse de saint Germain. Église  
de Delémont. (Réduite.)





dont les affaires sont ainsi rétablies. Les canons des conciles édictent fréquemment des mesures de protection en faveur des pauvres. « A combien de personnes de conditions diverses, dit M. Bayet, directeur de l'enseignement supérieur officiel de France<sup>48</sup>), à combien de personnes s'appliquait ce terme de pauvres ! ce sont les veuves, les orphelins, dont la tutelle appartient aux évêques, les serfs que l'Eglise veut qu'on traite sans violence, les affranchis dont elle cherche à multiplier le nombre. Dans la clientèle ecclésiastique, les indigents forment le gros de l'armée ; c'est un devoir pour les évêques de leur donner des vivres et des vêtements. L'archidiaacre ou son délégué s'occupe des prisonniers tous les dimanches, leur fournit des aliments. Au rachat des captifs doit s'appliquer une partie des ressources des églises. » Si nous avons le loisir de le faire, nous verrions dans les conciles mérovingiens et carolingiens les degrés sur lesquels, pierre à pierre, lentement, l'édifice de la civilisation moderne s'élève sous l'inspiration du christianisme. Au milieu de cette activité bienfaisante de l'épiscopat bourguignon ou franc, rien ne nous porte à croire que nos évêques du Valais, de Genève ou de Lausanne aient fait exception, bien que les docu-

dont les affaires sont ainsi rétablies. Les canons des conciles édictent fréquemment des mesures de protection en faveur des pauvres. « A combien de personnes de conditions diverses, dit M. Bayet, directeur de l'enseignement supérieur officiel de France<sup>48</sup>), à combien de personnes s'appliquait ce terme de pauvres ! ce sont les veuves, les orphelins, dont la tutelle appartient aux évêques, les serfs que l'Eglise veut qu'on traite sans violence, les affranchis dont elle cherche à multiplier le nombre. Dans la clientèle ecclésiastique, les indigents forment le gros de l'armée ; c'est un devoir pour les évêques de leur donner des vivres et des vêtements. L'archidiaacre ou son délégué s'occupe des prisonniers tous les dimanches, leur fournit des aliments. Au rachat des captifs doit s'appliquer une partie des ressources des églises. » Si nous avons le loisir de le faire, nous verrions dans les conciles mérovingiens et carolingiens les degrés sur lesquels, pierre à pierre, lentement, l'édifice de la civilisation moderne s'élève sous l'inspiration du christianisme. Au milieu de cette activité bienfaisante de l'épiscopat bourguignon ou franc, rien ne nous porte à croire que nos évêques du Valais, de Genève ou de Lausanne aient fait exception, bien que les docu-

ments qui les concernent fassent trop défaut. L'épithaphe de saint Maire dit que cet évêque, dont elle loue la justice, *iustitiae cultor*, fut pour ses concitoyens la force la plus sûre, *civium fidissima virtus*, et que c'est en nourrissant les pauvres que lui-même s'est nourri, *pascendo inopes se bene pavit ope*.

D'ailleurs les textes mentionnés au cours de cette étude sont une preuve des rapports fréquents, réguliers, étroits, qui unissent nos évêques romands aux prélats de France, d'Italie et d'Allemagne. La chrétienté forme alors une grande famille qui respecte sans doute les frontières des petits états et des petits diocèses, mais ne se laisse point arrêter par elles. Ces Barbares d'hier, transformés par la culture latine, ont des horizons très larges : ils savent admirablement travailler en commun.

Leurs auxiliaires les plus précieux sont les moines, c'est-à-dire les chrétiens qui se « convertissent à Dieu », suivant l'expression du temps, pour s'arracher aux préoccupations mondaines et vivre de prière et de travail. Nous allons essayer de les surprendre dans la solitude austère de leurs cloîtres.

---

ments qui les concernent fassent trop défaut. L'épithaphe de saint Maire dit que cet évêque, dont elle loue la justice, *iustitiae cultor*, fut pour ses concitoyens la force la plus sûre, *civium fidissima virtus*, et que c'est en nourrissant les pauvres que lui-même s'est nourri, *pascendo inopes se bene pavit ope*.

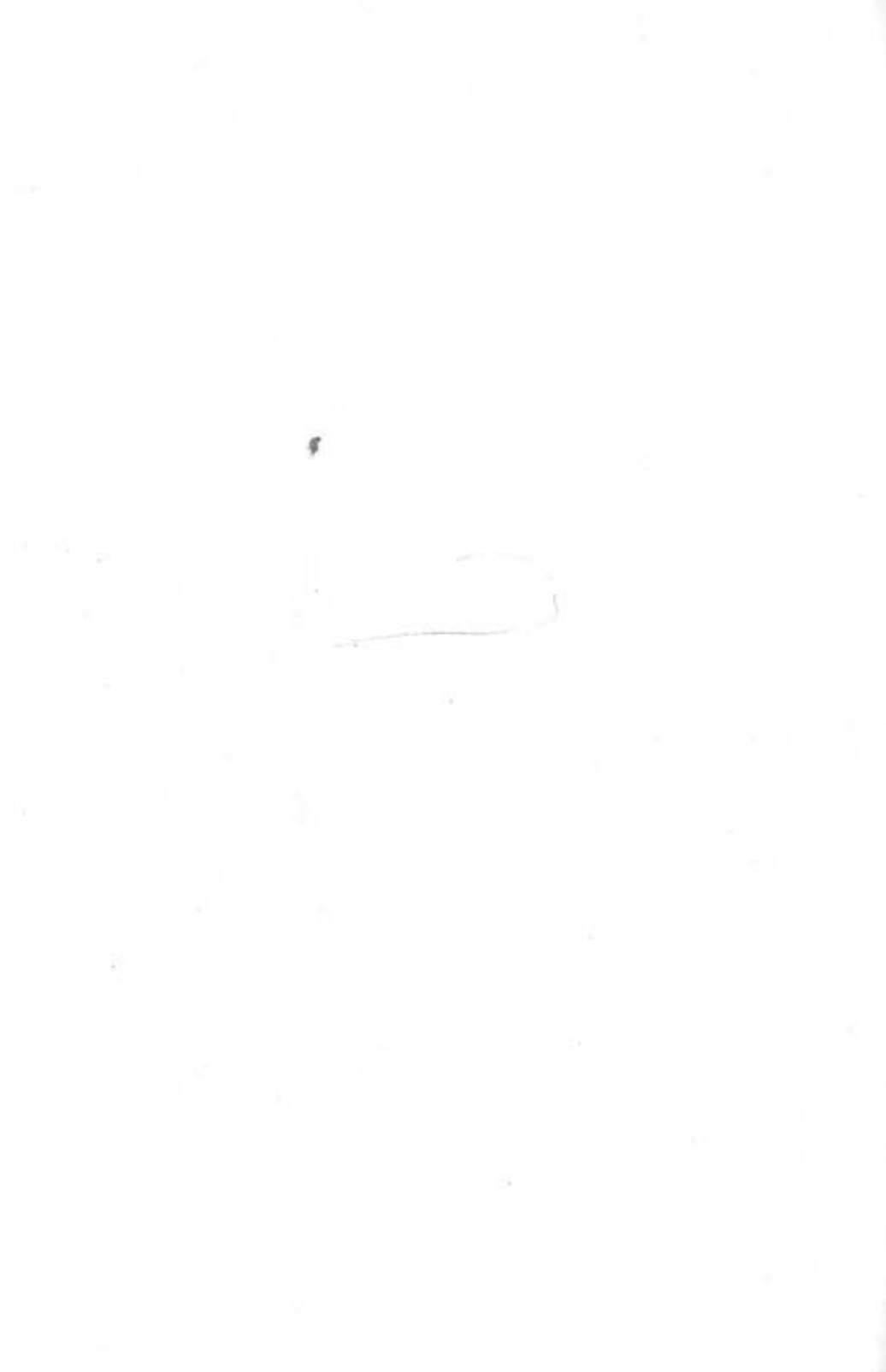
D'ailleurs les textes mentionnés au cours de cette étude sont une preuve des rapports fréquents, réguliers, étroits, qui unissent nos évêques romands aux prélats de France, d'Italie et d'Allemagne. La chrétienté forme alors une grande famille qui respecte sans doute les frontières des petits états et des petits diocèses, mais ne se laisse point arrêter par elles. Ces Barbares d'hier, transformés par la culture latine, ont des horizons très larges : ils savent admirablement travailler en commun.

Leurs auxiliaires les plus précieux sont les moines, c'est-à-dire les chrétiens qui se « convertissent à Dieu », suivant l'expression du temps, pour s'arracher aux préoccupations mondaines et vivre de prière et de travail. Nous allons essayer de les surprendre dans la solitude austère de leurs cloîtres.

---



Reliquaire de Theudéric. Trésor de  
l'abbaye de Saint-Maurice. (Réduit.)



### III. LES MONASTÈRES

---

**P**ARLANT de nos anciens monastères, le pasteur Bridel écrivait, il y a près d'un siècle, dans le *Conservateur suisse* : « On aime à faire des recherches sur ces sociétés religieuses qui, les premières, ont éclairci nos forêts,ensemencé nos plaines et planté des vignes sur nos coteaux... On se plaît à les voir attirer par l'oraison les bénédictions sur leurs labeurs et mériter, en travaillant, que le ciel exauce leurs prières... Et, remontant à travers les siècles écoulés, on porte à leur mémoire le tribut de respect et de reconnaissance que leur doit la postérité, riche de leurs peines et de leurs sueurs. »<sup>19)</sup> L'histoire des origines monastiques a, de fait, quelque chose de particulièrement attachant : c'est l'histoire des hommes qui, d'une part, s'efforcèrent le plus d'atteindre à la perfection morale, au milieu de la barbarie, et, d'autre part, furent les vigoureux et enthousiastes pionniers de notre civilisation.





Transportons-nous là-bas, dans cette idéale vallée du Rhône, si belle, si grandiose, que les Romains, après avoir vu pourtant beaucoup d'autres fleuves et beaucoup d'autres montagnes, l'avaient nommée la *Vallée* par excellence, *Vallis*; — nous l'appelons encore d'un nom similaire : le *Valais*. Au tournant du III<sup>e</sup> siècle, une petite ville s'y épanouissait. Les documents de l'empire l'appellent : *Tarnaiaie* ou *Tarnadae*; les indigènes celtiques la désignaient plutôt sous le nom d'*Acaunum*, roc, sans doute à cause de la paroi rocheuse à peu près verticale qui la domine. Cette ville, resserrée entre le Rhône et l'Alpe, ne devait pas se développer beaucoup; Octodure et Sion la supplantèrent peu à peu, soit au point de vue ecclésiastique officiel, soit au point de vue politique. Mais elle resta la cité sainte. Les foules recueillies s'y acheminent en longues processions à travers tout le moyen âge, et nous-mêmes, encore aujourd'hui, nous ne pouvons en fouler le vieux sol sans une émotion pieuse; car ce sol est sacré<sup>20</sup>).

Dès la fin du III<sup>e</sup> siècle ou le début du suivant, on y vénérât le souvenir de soldats mis à mort pour

la foi, les martyrs d'Agaune, *Martyres Acaunenses*, ou la légion thébaine, *Legio thebaea*. Leur chef principal, avec les deux officiers Exupère et Candide, était saint Maurice, qui donna son nom à la ville. Une basilique fut élevée en leur honneur par le premier évêque du Valais, celui que les textes primitifs appellent Théodore, et que la reconnaissante piété populaire aime mieux invoquer sous le nom plus familier de saint Théodule. Le sanctuaire était, cela va de soi, desservi dès l'origine par des ecclésiastiques, *basilicae famulantes*. Un texte carolingien rédigé sur le désir de l'évêque de Sens, Magnus, suppose à Saint-Maurice, vers l'an 500, un monastère considérable gouverné par saint Séverin. Les sources antérieures nous y montrent plutôt une communauté religieuse au sens large, un groupe de prêtres, vivant ensemble, d'après la coutume d'alors. C'était déjà l'ébauche de la « royale » abbaye, qui se fait gloire d'être la plus ancienne des fondations religieuses encore vivantes en Suisse.

Tout cela, nous le savons surtout par un personnage très en vue de la Gaule du Sud-Est, saint Eucher, archevêque de Lyon, le père de Salonius, évêque de Genève, — car il avait longtemps vécu

la foi, les martyrs d'Agaune, *Martyres Acaunenses*, ou la légion thébaine, *Legio thebaea*. Leur chef principal, avec les deux officiers Exupère et Candide, était saint Maurice, qui donna son nom à la ville. Une basilique fut élevée en leur honneur par le premier évêque du Valais, celui que les textes primitifs appellent Théodore, et que la reconnaissante piété populaire aime mieux invoquer sous le nom plus familier de saint Théodule. Le sanctuaire était, cela va de soi, desservi dès l'origine par des ecclésiastiques, *basilicae famulantes*. Un texte carolingien rédigé sur le désir de l'évêque de Sens, Magnus, suppose à Saint-Maurice, vers l'an 500, un monastère considérable gouverné par saint Séverin. Les sources antérieures nous y montrent plutôt une communauté religieuse au sens large, un groupe de prêtres, vivant ensemble, d'après la coutume d'alors. C'était déjà l'ébauche de la « royale » abbaye, qui se fait gloire d'être la plus ancienne des fondations religieuses encore vivantes en Suisse.

Tout cela, nous le savons surtout par un personnage très en vue de la Gaule du Sud-Est, saint Eucher, archevêque de Lyon, le père de Salonius, évêque de Genève, — car il avait longtemps vécu

dans le monde avant d'entrer à Lérins, d'où il sortit pour assumer la charge de l'épiscopat. Peu après l'an 400, Eucher écrivit le récit du martyre de saint Maurice et de ses compagnons, *Passio Acaunensium Martyrum*, suivant les données les plus dignes de foi, non sans se recommander, même, de l'autorité de saint Théodule et de son collègue genevois, Isaac.

Le premier sanctuaire d'Agaune s'élevait au lieu dit *le Martolet*, dans l'une des cours de l'abbaye actuelle. Appuyé contre la paroi rocheuse, avec une humble toiture à une seule pente, il ne présentait que de modestes dimensions. Mais déjà ses prêtres avaient beaucoup à faire pour recevoir les pèlerins, et les malades venaient de loin demander à l'intercession des saints martyrs la guérison.

Ceux-ci jouirent bientôt d'une si générale popularité que leur tombeau devint un centre de pèlerinage presque aussi fréquenté par les Bourguignons que celui de saint Martin de Tours par les Francs. Puis, comme les saints légionnaires n'étaient pas moins nombreux qu'illustres, dans beaucoup de pays, on voulut en avoir, et leurs reliques furent libéralement distribuées à d'innombrables églises. La piété fit un pas encore : non seulement en Hel-

dans le monde avant d'entrer à Lérins, d'où il sortit pour assumer la charge de l'épiscopat. Peu après l'an 400, Eucher écrivit le récit du martyre de saint Maurice et de ses compagnons, *Passio Acaunensium Martyrum*, suivant les données les plus dignes de foi, non sans se recommander, même, de l'autorité de saint Théodule et de son collègue genevois, Isaac.

Le premier sanctuaire d'Agaune s'élevait au lieu dit *le Martolet*, dans l'une des cours de l'abbaye actuelle. Appuyé contre la paroi rocheuse, avec une humble toiture à une seule pente, il ne présentait que de modestes dimensions. Mais déjà ses prêtres avaient beaucoup à faire pour recevoir les pèlerins, et les malades venaient de loin demander à l'intercession des saints martyrs la guérison.

Ceux-ci jouirent bientôt d'une si générale popularité que leur tombeau devint un centre de pèlerinage presque aussi fréquenté par les Bourguignons que celui de saint Martin de Tours par les Francs. Puis, comme les saints légionnaires n'étaient pas moins nombreux qu'illustres, dans beaucoup de pays, on voulut en avoir, et leurs reliques furent libéralement distribuées à d'innombrables églises. La piété fit un pas encore : non seulement en Hel-

vétie, mais dans la vallée du Rhin et sur les bords du Pô, l'on adjoignit à la fameuse légion pas mal de personnages, qui, bien probablement, ne lui appartenaient pas. Ours et Victor, les protecteurs de Soleure, avaient passé, dès le V<sup>e</sup> siècle, pour compagnons de saint Maurice. Plus tard, Félix et Régula, de Zurich, Octavien Soluteur et Aventeur de Turin, les « Saints d'or » de Cologne, et d'autres, dont les actes d'origine laissaient peut-être à désirer, demandèrent au vieil Agaune une sorte de bourgeoisie d'honneur... Ce n'est pas d'aujourd'hui que le Valais est hospitalier.

Qu'on veuille bien le remarquer, cet empressement à donner le nom de *thébains* à des martyrs dont l'histoire était incertaine, mais dont on savait posséder les reliques, n'est que l'effet du rayonnement exceptionnel des vrais thébains vénérés en Valais, une preuve éclatante de leur extraordinaire popularité.

Or, en ce temps-là vivait à Genève, dans son château perché sur la colline, près de la porte de Bourg-de-Four, un prince noble par sa naissance, car il était le fils aîné de Gondebaud, roi des Burgondes, — illustre aussi par son mariage, car il avait épousé la propre fille du grand Théodoric, Ostrogotha. Seulement, tandis que Théodoric et

Gondebaud professaient l'arianisme cher aux Barbares, Sigismond, lui, grâce à l'influence de l'archevêque de Vienne, saint Avit, était devenu catholique fervent. Avec toute l'ardeur du néophyte, il protégeait les monastères éparpillés dans le royaume paternel, et les comblait de riches donations.

Sur la rive droite du Rhône, au diocèse de Vienne, il y avait une confédération de couvents, désignés sous le nom de Grigny ; Sidoine Apollinaire avait en égale estime leurs statuts et ceux de Lérins. Plus au Nord, en amont de Lyon, se développait, au milieu des eaux lentes et molles de la Saône, l'abbaye de l'Ile-Barbe. Au confluent de deux ruisseaux, dans le Jura, florissait la fondation principale de saint Romain, Condat. Sur les bords du Nozon, parmi les grands sapins qui lui faisaient un reliquaire d'ombre et de verdure, vivait paisiblement Romainmôtier.

Le Valais, le beau Valais avait, lui aussi, quelque chose ; mais cela ne paraissait pas encore digne de ses illustres martyrs, endormis sous leur petite église, au pied de la montagne, et dont le repos était souvent troublé par les ébats des familles séculières domiciliées tout autour. Il convenait à la sainteté du lieu que, les bruits profanes ayant cessé,



Croix trouvée dans un tombeau  
à la Cathédrale de Lausanne. Musée  
de Lausanne. (Grandeur réelle.)





la louange de Dieu, seule, y retentit. Sigismond résolut d'opérer cette heureuse transformation.

C'est à la fin d'avril 515 qu'il vint lui-même au tombeau des martyrs, pour prendre les mesures nécessaires. De grands personnages, répondant à son appel, y étaient venus également. On y voyait des évêques : Viventiole de Lyon, Maxime de Genève, Victor de Grenoble ; des comtes burgondes : Videmar, Fredebold, Teudemon, Gondulfe ; de nobles gallo-romains : Boniface et Bénédict.

Ayant pris l'avis de ses illustres conseillers, le prince déclara que, sur la tombe des martyrs, devait vivre à jamais une autre légion sainte, une famille monacale. Et tandis que, d'ordinaire, les serviteurs de Dieu, mêlant l'utile à l'agréable, partageaient leurs heures entre le travail manuel et les offices du chœur, l'abbaye d'Agaune, bénéficiant d'une invention merveilleuse, chanterait sans interruption les louanges divines. Comme les oiseaux du ciel, qui remplissent les airs de leur gracieux ramage, ne sèment ni ne moissonnent, ainsi les nouveaux cénobites, occupés uniquement à la sainte psalmodie, n'avaient pas le temps de vaquer aux choses matérielles. Il fallait donc que leur abbaye fût d'autant mieux dotée. Le prince y pourvut, léguant — pour

le remède de son âme — à Dieu, à saint Maurice et à tous les pieux personnages qui vivaient là, des terres considérables, sises non seulement en Valais et au pays de Vaud, mais dans les diocèses d'Aoste, de Genève, de Grenoble, de Lyon, de Besançon, bref, un peu partout à travers le royaume de Bourgogne. Sigismond donna l'ordre de rédiger l'acte officiel, y apposa son sceau le 30 avril, et le fit contresigner par les seigneurs présents, ecclésiastiques et laïques. Cela se passait à Véroliez, aux portes d'Agaune, à l'endroit même où les martyrs avaient subi leur mort glorieuse, *In Viroleto, prope Acaunum*, disait sans doute le texte primitif. Un copiste postérieur, par distraction, par ignorance, ou par simple amour de l'extraordinaire, mit à la place de *in viroleto*, cette périphrase inquiétante : *in virorum fletu, au milieu des larmes des hommes...* Le savant abbé Gremaud, ne pouvant se résoudre à cette leçon vraiment trop triste, proposa de corriger : *in virorum coetu, dans l'assemblée des hommes*, ce qui ne compromet rien. Nous lisons, plus simplement : *in Viroleto*, à Véroliez, près d'Agaune.

Mais cette digression critique nous fait oublier le principal. Ce qui préoccupait Sigismond, ce n'étaient pas seulement les besoins matériels. Il fallait trou-

ver des hommes vertueux en nombre suffisant, pour réaliser la sainte entreprise, desservir la basilique, y entretenir le luminaire, et surtout chanter, chanter sans cesse, comme les anges dans le ciel. On fit venir, des abbayes ferventes du royaume, des religieux déjà bien formés.

Nous en relevons quelques-uns dont l'histoire, aussi brève qu'édifiante, fut écrite au VI<sup>e</sup> siècle par l'annaliste du monastère : Hymnemode, « barbare de race, il est vrai, mais modeste et bénin », d'abord officier à la cour du roi, puis serviteur du Christ, à Grigny ; Achive et Probus, ses confrères ; Ambroise, abbé de l'Ile-Barbe, dont chacun savait que, « dès sa jeunesse, il avait silencieusement pratiqué toutes les vertus avec la perfection consommée d'un vieux moine » ; d'autres encore, anonyme et sainte phalange, ignorée des mortels, mais bien connue de Dieu.

Le prince, d'accord avec les évêques et les comtes réunis à Véroliez, ne sut choisir un meilleur abbé que l'austère Hymnemode. A lui fut dévolue la tâche glorieuse et difficile d'organiser dans le détail et de gouverner ensuite la communauté naissante. Les religieux devaient former cinq chœurs distincts, se succédant les uns aux autres, pour entretenir la

ver des hommes vertueux en nombre suffisant, pour réaliser la sainte entreprise, desservir la basilique, y entretenir le luminaire, et surtout chanter, chanter sans cesse, comme les anges dans le ciel. On fit venir, des abbayes ferventes du royaume, des religieux déjà bien formés.

Nous en relevons quelques-uns dont l'histoire, aussi brève qu'édifiante, fut écrite au VI<sup>e</sup> siècle par l'annaliste du monastère : Hymnemode, « barbare de race, il est vrai, mais modeste et bénin », d'abord officier à la cour du roi, puis serviteur du Christ, à Grigny ; Achive et Probus, ses confrères ; Ambroise, abbé de l'Ile-Barbe, dont chacun savait que, « dès sa jeunesse, il avait silencieusement pratiqué toutes les vertus avec la perfection consommée d'un vieux moine » ; d'autres encore, anonyme et sainte phalange, ignorée des mortels, mais bien connue de Dieu.

Le prince, d'accord avec les évêques et les comtes réunis à Véroliez, ne sut choisir un meilleur abbé que l'austère Hymnemode. A lui fut dévolue la tâche glorieuse et difficile d'organiser dans le détail et de gouverner ensuite la communauté naissante. Les religieux devaient former cinq chœurs distincts, se succédant les uns aux autres, pour entretenir la

perpétuité du chant liturgique. Outre le groupe de Probus, *turma domni Probi*, formé vraisemblablement d'hommes du monde qui entrèrent alors à l'abbaye et furent placés sous la direction du pieux personnage, il y en avait quatre autres, portant le nom du monastère auquel avaient été pris les religieux qui les composaient : *turma iurensis* (l'abbaye du Jura : Condat, plus tard Saint-Claude), *turma grinescensis* (Grigny), *turma insolana* (l'Ile-Barbe), enfin *turma valdensis*, les moines vaudois : ils ne pouvaient venir que de Romainmôtier.

Ainsi fut assurée cette psalmodie ininterrompue qui, semblable aux jets d'eau de Chantilly dont parle Bossuet dans l'oraison funèbre du prince de Condé, « ne se taisait ni jour ni nuit ».

La nouvelle institution, désignée dans la langue mérovingienne par des noms spéciaux, *psalmisonum sollemne*, *psallentium adsiduum*, resta la gloire la plus pure de l'abbaye valaisanne, *Monasterium Acaunense*. Quand on introduisit, plus tard, dans d'autres monastères, cette mélodie sans fin que nos ancêtres ravis ne se lassaient pas d'entendre, on eut toujours soin, nous le verrons tout à l'heure, de préciser que c'était une imitation de ce qu'on faisait à Saint-Maurice, *ad instar Acaunensium*.



Reliquaire d'Amalric. Musée de  
Valère, à Sion. (Grandeur réelle.)



Reliquaire d'Amalric. Musée de  
Valère, à Sion. (Grandeur réelle.)





Qu'on nous permette ici d'intercaler un touchant épisode. Grégoire de Tours qui, suivant la juste remarque de Montalembert, a laissé des renseignements si précieux sur l'histoire non seulement de notre pays, mais du cœur humain, raconte ce trait relatif à l'abbaye d'Agaune et à l'enthousiasme qu'éveillait sa psalmodie. Une mère avait conduit au monastère son fils unique ; l'enfant après de rapides progrès dans les études et surtout dans le chant, y avait revêtu l'habit monacal. Mais bientôt, il tomba malade et mourut. La mère, désespérée, l'ensevelit, puis, chaque jour, elle revint sur la tombe, se lamenter et gémir. Une nuit, elle vit en rêve saint Maurice, qui voulut en vain la consoler. « Non, non, répondait-elle, tant que je vivrai, je pleurerai mon unique enfant... ! — Ne pleure pas, répliqua le saint, ne pleure pas comme s'il était mort : avec nous, il jouit de la vie éternelle ; demain, aux matines, tu entendras sa voix parmi celles des moines, et non seulement demain, mais tous les jours, tant que tu vivras. » La mère se leva sur l'heure, et attendit avec impatience le premier coup des matines pour courir à l'abbaye. Dès que les religieux eurent repris l'antienne, elle distingua nettement, au milieu de toutes les voix, celle de

son fils. Elle rendit grâces à Dieu, et, chaque jour, trompant sa maternelle douleur, elle venait à l'église, écouter la douce harmonie de ce chant qu'elle aimait si fort, parce qu'elle y reconnaissait la voix mystérieuse du cher disparu<sup>21</sup>).

Cinq mois furent nécessaires pour organiser définitivement l'abbaye d'Agaune. L'inauguration solennelle eut lieu le jour même de la fête des martyrs, le 22 septembre. Après la lecture traditionnelle de la *Passio Acaunensium Martyrum*, le métropolitain de Vienne, Avit, prit la parole et prononça le discours de circonstance, dont un papyrus du VI<sup>e</sup> siècle nous a conservé de longs extraits. L'orateur, dans ce style un peu boursoufflé qui sent la décadence, mais avec des sentiments de joie exubérante et de sincère admiration, chante le bonheur présent et la gloire future du nouveau monastère, et adresse au roi Sigismond d'enthousiastes remerciements. Car il trônait là, le grand bienfaiteur, le protecteur illustre de l'abbaye, dont la présence était indispensable.

Du reste, Sigismond fit d'Agaune sa patrie spirituelle : il lui demeura toujours très attaché. Et quand, moins de vingt ans après, poursuivi par les Francs, il eut besoin d'un asile, c'est dans la solitude recueillie d'Agaune qu'il vint le trouver. Les

son fils. Elle rendit grâces à Dieu, et, chaque jour, trompant sa maternelle douleur, elle venait à l'église, écouter la douce harmonie de ce chant qu'elle aimait si fort, parce qu'elle y reconnaissait la voix mystérieuse du cher disparu<sup>21</sup>).

Cinq mois furent nécessaires pour organiser définitivement l'abbaye d'Agaune. L'inauguration solennelle eut lieu le jour même de la fête des martyrs, le 22 septembre. Après la lecture traditionnelle de la *Passio Acaunensium Martyrum*, le métropolitain de Vienne, Avit, prit la parole et prononça le discours de circonstance, dont un papyrus du VI<sup>e</sup> siècle nous a conservé de longs extraits. L'orateur, dans ce style un peu boursoufflé qui sent la décadence, mais avec des sentiments de joie exubérante et de sincère admiration, chante le bonheur présent et la gloire future du nouveau monastère, et adresse au roi Sigismond d'enthousiastes remerciements. Car il trônait là, le grand bienfaiteur, le protecteur illustre de l'abbaye, dont la présence était indispensable.

Du reste, Sigismond fit d'Agaune sa patrie spirituelle : il lui demeura toujours très attaché. Et quand, moins de vingt ans après, poursuivi par les Francs, il eut besoin d'un asile, c'est dans la solitude recueillie d'Agaune qu'il vint le trouver. Les

moines restèrent eux aussi fidèles et reconnaissants à leur royal ami jusqu'après sa mort : ils allèrent chercher ses restes que le roi des Francs avait jetés dans un puits, et les ensevelirent tout près de la basilique des martyrs, dans l'église Saint-Jean-Baptiste, qui devint bientôt l'église Saint-Sigismond. Dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle, on venait prier sur la tombe du prince, pour obtenir la guérison de la fièvre quarte. Il existe même dans un missel mérovingien une messe spéciale pour la fête de saint Sigismond (Pl. XXXI); elle renferme des oraisons pour ceux qui sont affligés de ce mal.

L'abbaye voyait fleurir non seulement le chant liturgique, sa spécialité, mais aussi les lettres. Il reste des traces relativement nombreuses de cette activité. Un anonyme composa la vie des premiers abbés, Hymnemode, Ambroise et Achivus. Un autre, un peu plus tard, releva quelques-unes des inscriptions funéraires qui se trouvaient autour de la basilique. Un autre écrivit la vie de saint Sigismond. Un autre enfin nous laissa un petit poème : *Versus de Vita Probi*. Lors de la renaissance carolingienne, un moine chroniqueur, vers 830, dressa le catalogue des privilèges reçus par le monastère et composa la liste des premiers abbés.

moines restèrent eux aussi fidèles et reconnaissants à leur royal ami jusqu'après sa mort : ils allèrent chercher ses restes que le roi des Francs avait jetés dans un puits, et les ensevelirent tout près de la basilique des martyrs, dans l'église Saint-Jean-Baptiste, qui devint bientôt l'église Saint-Sigismond. Dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle, on venait prier sur la tombe du prince, pour obtenir la guérison de la fièvre quarte. Il existe même dans un missel mérovingien une messe spéciale pour la fête de saint Sigismond (Pl. XXXI); elle renferme des oraisons pour ceux qui sont affligés de ce mal.

L'abbaye voyait fleurir non seulement le chant liturgique, sa spécialité, mais aussi les lettres. Il reste des traces relativement nombreuses de cette activité. Un anonyme composa la vie des premiers abbés, Hymnemode, Ambroise et Achivus. Un autre, un peu plus tard, releva quelques-unes des inscriptions funéraires qui se trouvaient autour de la basilique. Un autre écrivit la vie de saint Sigismond. Un autre enfin nous laissa un petit poème : *Versus de Vita Probi*. Lors de la renaissance carolingienne, un moine chroniqueur, vers 830, dressa le catalogue des privilèges reçus par le monastère et composa la liste des premiers abbés.

Agaune, où de très bonne heure existait un atelier monétaire (Pl. VI), les moines ayant obtenu des rois mérovingiens le droit de battre monnaie, fut encore un centre de vie artistique. On eut du moins le mérite de conserver dans le trésor de l'abbaye des objets d'art extrêmement précieux, que tout le monde aujourd'hui connaît : le vase en sardonx, dit reliquaire de saint Martin (Pl. I), et ce merveilleux coffret en pâtes de verre cloisonnées d'or, décoré de filigranes et de pierres précieuses, que le prêtre Theudéric fit faire en l'honneur de saint Maurice par les orfèvres Undiho et Ello, aux frais de Rihilinde et de Nordoalaus (Pl. XXIII).

† Pour le troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle, la source principale est la Chronique de Marius d'Avenches ou de Lausanne, que nous pouvons compléter, sur plus d'un point, par Grégoire de Tours. Nous savons, de la sorte, un certain nombre de faits d'importance inégale : tous contribuent à nous représenter cette époque sous les couleurs les plus sombres<sup>22</sup>).

† Le premier, le plus discuté de ces faits, est la catastrophe du Tauredunum (563). D'après l'explication la plus plausible<sup>23</sup>), la sommité du Grammont, dominant le couloir des Évouettes s'écroula près de l'endroit où le Rhône se jette dans le lac,

Agaune, où de très bonne heure existait un atelier monétaire (Pl. VI), les moines ayant obtenu des rois mérovingiens le droit de battre monnaie, fut encore un centre de vie artistique. On eut du moins le mérite de conserver dans le trésor de l'abbaye des objets d'art extrêmement précieux, que tout le monde aujourd'hui connaît : le vase en sardonx, dit reliquaire de saint Martin (Pl. I), et ce merveilleux coffret en pâtes de verre cloisonnées d'or, décoré de filigranes et de pierres précieuses, que le prêtre Theudéric fit faire en l'honneur de saint Maurice par les orfèvres Undiho et Ello, aux frais de Rihilinde et de Nordoalaus (Pl. XXIII).

† Pour le troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle, la source principale est la Chronique de Marius d'Avenches ou de Lausanne, que nous pouvons compléter, sur plus d'un point, par Grégoire de Tours. Nous savons, de la sorte, un certain nombre de faits d'importance inégale : tous contribuent à nous représenter cette époque sous les couleurs les plus sombres<sup>22</sup>).

† Le premier, le plus discuté de ces faits, est la catastrophe du Tauredunum (563). D'après l'explication la plus plausible<sup>23</sup>), la sommité du Grammont, dominant le couloir des Évouettes s'écroula près de l'endroit où le Rhône se jette dans le lac,



enfouit un *castrum* et des villages, barra le fleuve. En même temps, des masses rocheuses tombant de l'autre côté sur les eaux du Léman y causèrent une perturbation qui se traduisit par une immense vague inondant les rives. Dans la vallée du Rhône, un petit lac se forma derrière le barrage improvisé, bientôt rompu par la pression des eaux. Celles-ci vinrent à leur tour inonder la plaine, et la crue du Léman fut telle qu'on en ressentit les effets désastreux jusqu'à Genève. Un second éboulement entraîna plus tard la mort de trente moines, probablement venus de Saint-Maurice, qui fouillaient dans les décombres du *castrum*.

Trois ans après, un hiver rigoureux couvrit la terre pendant cinq mois d'une neige épaisse et fit mourir bon nombre d'animaux. En 570, des maladies effrayantes ravagèrent la Gaule et l'Italie, décimant les hommes et le bétail. En 571, une autre épidémie, caractérisée par l'apparition de glandes et de pustules, et qui paraît avoir été la fièvre aphteuse, causa de nouveaux et terribles désastres. En 574, les Lombards pénétrèrent dans le diocèse de Sion, sous la conduite des généraux Taloard et Nuccio, s'emparèrent des *cluses*, c'est-à-dire probablement des fortifications qui

enfouit un *castrum* et des villages, barra le fleuve. En même temps, des masses rocheuses tombant de l'autre côté sur les eaux du Léman y causèrent une perturbation qui se traduisit par une immense vague inondant les rives. Dans la vallée du Rhône, un petit lac se forma derrière le barrage improvisé, bientôt rompu par la pression des eaux. Celles-ci vinrent à leur tour inonder la plaine, et la crue du Léman fut telle qu'on en ressentit les effets désastreux jusqu'à Genève. Un second éboulement entraîna plus tard la mort de trente moines, probablement venus de Saint-Maurice, qui fouillaient dans les décombres du *castrum*.

Trois ans après, un hiver rigoureux couvrit la terre pendant cinq mois d'une neige épaisse et fit mourir bon nombre d'animaux. En 570, des maladies effrayantes ravagèrent la Gaule et l'Italie, décimant les hommes et le bétail. En 571, une autre épidémie, caractérisée par l'apparition de glandes et de pustules, et qui paraît avoir été la fièvre aphteuse, causa de nouveaux et terribles désastres. En 574, les Lombards pénétrèrent dans le diocèse de Sion, sous la conduite des généraux Taloard et Nuccio, s'emparèrent des *cluses*, c'est-à-dire probablement des fortifications qui

défendaient le passage du Mont-Joux, exercèrent leurs ravages au monastère d'Agaune, jusqu'à ce que l'armée des Francs, commandée par les ducs Wiolic et Theudefroy vînt les rencontrer à Bex et les tailler en pièces. Enfin, en 580, une inondation du Rhône détruisit toutes les récoltes.

Le roi Gontran répara sans doute, ou même reconstruisit l'église de Saint-Maurice, après l'incursion des Lombards. Il gouvernait d'ailleurs son royaume avec une bonté paternelle, et s'il ne fut pas exempt des vices qui déshonorèrent les rois mérovingiens, il tient en somme au milieu d'eux un rang très honorable. Notre évêque Marius paraît l'avoir estimé beaucoup, et son contemporain, Grégoire de Tours, lui a déjà donné le nom que la postérité lui garde : *Gunthramnus rex bonus*, le bon roi Gontran. L'historien des Francs nous a conservé la petite histoire suivante, qu'il dit avoir apprise de celui qui en fut le principal témoin <sup>24</sup>). Gontran, toujours généreux envers les monastères, avait envoyé par un prêtre aux moines d'Agaune, *fratribus qui sanctis Agaunensibus deserviunt*, quelques présents, leur demandant en retour une relique. Le prêtre, ayant obtenu l'objet de sa requête, venait à peine de monter en barque pour traverser le lac, qu'un orage

défendaient le passage du Mont-Joux, exercèrent leurs ravages au monastère d'Agaune, jusqu'à ce que l'armée des Francs, commandée par les ducs Wiolic et Theudefroy vînt les rencontrer à Bex et les tailler en pièces. Enfin, en 580, une inondation du Rhône détruisit toutes les récoltes.

Le roi Gontran répara sans doute, ou même reconstruisit l'église de Saint-Maurice, après l'incursion des Lombards. Il gouvernait d'ailleurs son royaume avec une bonté paternelle, et s'il ne fut pas exempt des vices qui déshonorèrent les rois mérovingiens, il tient en somme au milieu d'eux un rang très honorable. Notre évêque Marius paraît l'avoir estimé beaucoup, et son contemporain, Grégoire de Tours, lui a déjà donné le nom que la postérité lui garde : *Gunthramnus rex bonus*, le bon roi Gontran. L'historien des Francs nous a conservé la petite histoire suivante, qu'il dit avoir apprise de celui qui en fut le principal témoin <sup>24</sup>). Gontran, toujours généreux envers les monastères, avait envoyé par un prêtre aux moines d'Agaune, *fratribus qui sanctis Agaunensibus deserviunt*, quelques présents, leur demandant en retour une relique. Le prêtre, ayant obtenu l'objet de sa requête, venait à peine de monter en barque pour traverser le lac, qu'un orage

épouvantable se leva. Les bateliers prirent peur, et tout semblait perdu, quand le prêtre saisit le reliquaire qu'il portait à son cou et le jeta dans les eaux. Le calme revint comme par enchantement. Grégoire, qui ne craint pas les transitions brusques, termine son récit par cette réflexion : on dit qu'il y a dans le lac Léman des truites qui pèsent cent livres...

A cette époque, l'abbaye jouit d'une grande célébrité. L'un de ses membres les plus illustres est saint Amé. Né vers 570, à Grenoble, il avait été conduit à Saint-Maurice par son père Héliodore, en 581. Après avoir vécu trente ans au milieu des religieux, il sentit l'attrait de la vie érémitique et se retira sur la montagne, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la chapelle de Notre-Dame du Sex. Lorsque saint Eustase, abbé de Luxeuil, vint visiter Agaune, en 614, son attention fut tellement attirée par les vertus d'Amé, qu'il voulut à tout prix l'emmener à sa suite. Amé, devenu moine luxovien, se lia d'amitié avec saint Romaric qui le mit bientôt à la tête du monastère de Remiremont, *Romarici Mons*. C'est là qu'il mourut autour de 630, après y avoir introduit le chant perpétuel<sup>25</sup>). Cette psalmodie, spécialité des moines d'Agaune, fut d'ailleurs

épouvantable se leva. Les bateliers prirent peur, et tout semblait perdu, quand le prêtre saisit le reliquaire qu'il portait à son cou et le jeta dans les eaux. Le calme revint comme par enchantement. Grégoire, qui ne craint pas les transitions brusques, termine son récit par cette réflexion : on dit qu'il y a dans le lac Léman des truites qui pèsent cent livres...

A cette époque, l'abbaye jouit d'une grande célébrité. L'un de ses membres les plus illustres est saint Amé. Né vers 570, à Grenoble, il avait été conduit à Saint-Maurice par son père Héliodore, en 581. Après avoir vécu trente ans au milieu des religieux, il sentit l'attrait de la vie érémitique et se retira sur la montagne, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la chapelle de Notre-Dame du Sex. Lorsque saint Eustase, abbé de Luxeuil, vint visiter Agaune, en 614, son attention fut tellement attirée par les vertus d'Amé, qu'il voulut à tout prix l'emmener à sa suite. Amé, devenu moine luxovien, se lia d'amitié avec saint Romaric qui le mit bientôt à la tête du monastère de Remiremont, *Romarici Mons*. C'est là qu'il mourut autour de 630, après y avoir introduit le chant perpétuel<sup>25</sup>). Cette psalmodie, spécialité des moines d'Agaune, fut d'ailleurs

instituée dans d'autres maisons célèbres. Le roi Gontran l'établit à Saint-Marcel de Chalon, qu'il construisit (584) *ad instar institutionis monasterii sanctorum Agauninsium*<sup>26</sup>). Dagobert fit de même en plusieurs abbayes, notamment à Saint-Denis, où, l'abbé Aigulfe ayant laissé tomber le pieux usage, *sallencium ad instar monastiriae Agauninsium*<sup>27</sup>), Clovis II le remit en honneur (654). La fondatrice de Saint-Jean-de-Laon, sainte Sadalberge († 670), groupa trois cents religieuses, chargées elles aussi, de chanter *ad instar Agaunensium monachorum*<sup>28</sup>). Il serait possible de citer d'autres exemples encore.

La chronique de 830 renferme, nous l'avons dit, la liste des premiers abbés : Hymnemodus, Ambrosius I, Achivus, Tranquillus, Venerandus, Paulus I, Placidus, Eutropius, Paulus II, Martinus, Ambrosius II, Leontius, Jocundinus, Secondinus, Florentius, Siagrius, Rocolenus, Raggo, Aigulfus, Ermembertus, Agobertus, Ludulfus, Airoindus, Protadius, Nortbertus, Laifinus, Berthelaus, Airastus, Vuilcarius, Altheus, Adalongus, Heiminus<sup>29</sup>). Les archives de l'abbaye conservent la copie de plusieurs bulles d'exemption données par les papes Eugène I<sup>er</sup> (654-657), Adrien I<sup>er</sup> (772-775), Eugène II (824-

instituée dans d'autres maisons célèbres. Le roi Gontran l'établit à Saint-Marcel de Chalon, qu'il construisit (584) *ad instar institutionis monasterii sanctorum Agauninsium*<sup>26</sup>). Dagobert fit de même en plusieurs abbayes, notamment à Saint-Denis, où, l'abbé Aigulfe ayant laissé tomber le pieux usage, *sallencium ad instar monastiriae Agauninsium*<sup>27</sup>), Clovis II le remit en honneur (654). La fondatrice de Saint-Jean-de-Laon, sainte Sadalberge († 670), groupa trois cents religieuses, chargées elles aussi, de chanter *ad instar Agaunensium monachorum*<sup>28</sup>). Il serait possible de citer d'autres exemples encore.

La chronique de 830 renferme, nous l'avons dit, la liste des premiers abbés : Hymnemodus, Ambrosius I, Achivus, Tranquillus, Venerandus, Paulus I, Placidus, Eutropius, Paulus II, Martinus, Ambrosius II, Leontius, Jocundinus, Secondinus, Florentius, Siagrius, Rocolenus, Raggo, Aigulfus, Ermembertus, Agobertus, Ludulfus, Airoindus, Protadius, Nortbertus, Laifinus, Berthelaus, Airastus, Vuilcarius, Altheus, Adalongus, Heiminus<sup>29</sup>). Les archives de l'abbaye conservent la copie de plusieurs bulles d'exemption données par les papes Eugène I<sup>er</sup> (654-657), Adrien I<sup>er</sup> (772-775), Eugène II (824-



827), Léon III (795-816) ou Léon IV (847-855) ; et aussi le souvenir des privilèges royaux accordés par Clotaire II (584-629), Clovis II (639-657), Thierry III (673-691), Dagobert III (711-715), Childéric III (741-752), Charlemagne (771-814). Tout cela nous montre que l'abbaye avait une existence normale et prospère. Ses possessions nombreuses étaient situées un peu partout. Rappelons, pour mémoire, que, dans un diplôme de Charlemagne en faveur de Farfa (24 mai 775), les maisons de Lérins, Agaune et Luxeuil sont présentées comme types des abbayes exemptes. Il en est ainsi déjà dans une formule du recueil de Marculf, qui date, on le sait, de la fin du VII<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup>).

Un certain nombre de Vies de Saints nous donnent par ci par là quelques renseignements. Le biographe de saint Priest, évêque de Clermont, raconte que, aussitôt après l'assassinat de ce pontife (25 janvier 676), un de ses amis, l'abbé Godon, courut se réfugier à Saint-Maurice<sup>31</sup>). Nous l'y trouvons en rapport avec un moine appelé Raggo, celui, sans doute, qui figure, dans le catalogue de 830, comme dix-huitième abbé d'Agaune, puisque son prédécesseur, Rocolenus, est dit, par le même catalogue, contemporain de Thierry III (673-691). L'ancien

827), Léon III (795-816) ou Léon IV (847-855) ; et aussi le souvenir des privilèges royaux accordés par Clotaire II (584-629), Clovis II (639-657), Thierry III (673-691), Dagobert III (711-715), Childéric III (741-752), Charlemagne (771-814). Tout cela nous montre que l'abbaye avait une existence normale et prospère. Ses possessions nombreuses étaient situées un peu partout. Rappelons, pour mémoire, que, dans un diplôme de Charlemagne en faveur de Farfa (24 mai 775), les maisons de Lérins, Agaune et Luxeuil sont présentées comme types des abbayes exemptes. Il en est ainsi déjà dans une formule du recueil de Marculf, qui date, on le sait, de la fin du VII<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup>).

Un certain nombre de Vies de Saints nous donnent par ci par là quelques renseignements. Le biographe de saint Priest, évêque de Clermont, raconte que, aussitôt après l'assassinat de ce pontife (25 janvier 676), un de ses amis, l'abbé Godon, courut se réfugier à Saint-Maurice<sup>31</sup>). Nous l'y trouvons en rapport avec un moine appelé Raggo, celui, sans doute, qui figure, dans le catalogue de 830, comme dix-huitième abbé d'Agaune, puisque son prédécesseur, Rocolenus, est dit, par le même catalogue, contemporain de Thierry III (673-691). L'ancien

gouverneur de la Provence austrasienne, devenu plus tard évêque de Clermont, saint Bonnet <sup>32)</sup>, fit le voyage de Rome en 700. A cette occasion, le pieux pèlerin descendit à l'abbaye de Saint-Maurice. La Vie ancienne de saint Bertin, abbé de Sithiu (Saint-Omer), nous fournit, tout à fait par hasard, une mention d'Agaune, à propos d'un miracle opéré près du tombeau du thaumaturge. Saint Bertin étant mort en 709 et sa vie ayant été rédigée au IX<sup>e</sup> siècle, l'épisode en question doit avoir eu lieu dans le cours du VIII<sup>e</sup>. Trois serfs de l'abbaye de Saint-Maurice avaient commis la faute d'aller pêcher dans le Rhône, à la faveur de la nuit, un dimanche matin. Leurs filets se remplirent de poissons aussi remarquables par leur nombre que par leurs dimensions. Heureux, les trois pêcheurs remontaient le fleuve et se disposaient à rentrer ; mais, atteints d'un mal singulier, ils furent incapables de sortir de leur barque : Dieu les punissait d'avoir travaillé le dimanche... L'un d'eux fut même obligé de faire un pèlerinage au tombeau de saint Bertin, pour obtenir la guérison <sup>33)</sup>.

Nous aurons l'occasion de parler, un peu plus loin, du voyage que fit le pape Étienne, quand il alla, vers la fin de 753, auprès du roi Pépin. Le pon-

gouverneur de la Provence austrasienne, devenu plus tard évêque de Clermont, saint Bonnet <sup>32)</sup>, fit le voyage de Rome en 700. A cette occasion, le pieux pèlerin descendit à l'abbaye de Saint-Maurice. La Vie ancienne de saint Bertin, abbé de Sithiu (Saint-Omer), nous fournit, tout à fait par hasard, une mention d'Agaune, à propos d'un miracle opéré près du tombeau du thaumaturge. Saint Bertin étant mort en 709 et sa vie ayant été rédigée au IX<sup>e</sup> siècle, l'épisode en question doit avoir eu lieu dans le cours du VIII<sup>e</sup>. Trois serfs de l'abbaye de Saint-Maurice avaient commis la faute d'aller pêcher dans le Rhône, à la faveur de la nuit, un dimanche matin. Leurs filets se remplirent de poissons aussi remarquables par leur nombre que par leurs dimensions. Heureux, les trois pêcheurs remontaient le fleuve et se disposaient à rentrer ; mais, atteints d'un mal singulier, ils furent incapables de sortir de leur barque : Dieu les punissait d'avoir travaillé le dimanche... L'un d'eux fut même obligé de faire un pèlerinage au tombeau de saint Bertin, pour obtenir la guérison <sup>33)</sup>.

Nous aurons l'occasion de parler, un peu plus loin, du voyage que fit le pape Étienne, quand il alla, vers la fin de 753, auprès du roi Pépin. Le pon-

tife, en passant, reçut l'hospitalité à l'abbaye de Saint-Maurice, où Fulrade, abbé de Saint-Denis, et le duc Rotard, au nom du prince, vinrent à sa rencontre. L'un des prélats de la suite pontificale, le primicier Ambroise, y fut frappé de mort presque subite. Quelques mois auparavant, le 14 septembre, Austrulphe, abbé de Fontenelle, descendu malade à Saint-Maurice, à son retour de Rome, y était mort également<sup>34</sup>).

Les cortèges qui, de Rome, accompagnaient les reliques solennellement transportées au royaume des Francs, faisaient à Saint-Maurice une halte réglementaire. Nous en avons mentionné plusieurs en parlant des évêques de Lausanne ; il n'y a pas à y revenir. Toutefois, on lira sans doute avec intérêt le récit d'un incident qui se passa vers 764.

Lorsque saint Chrodegang, évêque de Metz, eut créé l'abbaye de Gorze, il se rendit à Rome pour y chercher les reliques de saint Gorgon, martyr, qu'il avait obtenues pour sa nouvelle fondation. Comme c'était la coutume, la procession franchit au retour le Mont-Joux et descendit à Saint-Maurice. Or l'évêque de Metz ayant pris les devants pour préparer les voies aux reliques, les porteurs de la châsse étaient restés un jour de plus à l'abbaye, après

tife, en passant, reçut l'hospitalité à l'abbaye de Saint-Maurice, où Fulrade, abbé de Saint-Denis, et le duc Rotard, au nom du prince, vinrent à sa rencontre. L'un des prélats de la suite pontificale, le primicier Ambroise, y fut frappé de mort presque subite. Quelques mois auparavant, le 14 septembre, Austrulphe, abbé de Fontenelle, descendu malade à Saint-Maurice, à son retour de Rome, y était mort également<sup>34</sup>).

Les cortèges qui, de Rome, accompagnaient les reliques solennellement transportées au royaume des Francs, faisaient à Saint-Maurice une halte réglementaire. Nous en avons mentionné plusieurs en parlant des évêques de Lausanne ; il n'y a pas à y revenir. Toutefois, on lira sans doute avec intérêt le récit d'un incident qui se passa vers 764.

Lorsque saint Chrodegang, évêque de Metz, eut créé l'abbaye de Gorze, il se rendit à Rome pour y chercher les reliques de saint Gorgon, martyr, qu'il avait obtenues pour sa nouvelle fondation. Comme c'était la coutume, la procession franchit au retour le Mont-Joux et descendit à Saint-Maurice. Or l'évêque de Metz ayant pris les devants pour préparer les voies aux reliques, les porteurs de la châsse étaient restés un jour de plus à l'abbaye, après

avoir mis en sûreté leur précieux fardeau sur l'autel du chef de la légion thébaine. Pendant la nuit, profitant du sommeil des voyageurs, des moines agau-nois crurent pouvoir s'emparer des reliques de saint Gorgon. Le lendemain matin, sans se douter de l'aventure, le cortège repartit pour Gorze. Tout à coup, les porteurs s'aperçurent que leur coffre était vide ; ils revinrent en arrière, mais ne purent rien obtenir, et coururent auprès de saint Chrodegang se répandre en lamentations. L'évêque de Metz, consterné, se plaignit au roi Pépin. Puis, muni de recommandations spéciales, il revint en personne à l'abbaye d'Agaune réclamer son trésor. Les moines faisant la sourde oreille, Chrodegang saisit une hache et se mit en devoir de défoncer la grille qui fermait l'autel du primicier thébain, pour emporter ses reliques à la place de celles de saint Gorgon : le roi lui-même l'y avait autorisé. Vaincus par la résolution du prélat, les moines de Saint-Maurice revinrent à de meilleurs sentiments et restituèrent l'objet volé. Quant à Chrodegang, dit son biographe, il pardonna leur faute aux coupables avec son habituelle indulgence... Tout est bien qui finit bien<sup>35</sup>). Tel est le récit que nous a laissé le moine Jean de Gorze († 973). Rédigée deux siècles après l'évé-

nement, cette historiette nous produit bien l'effet d'une charge : le chroniqueur a probablement brodé sur le canevas d'un incident réel, dont son abbaye avait dramatisé le souvenir.

Lors du passage de Chrodegang, l'abbaye de Saint-Maurice était gouvernée par un illustre personnage, que les textes appellent Wilcharius, Villicarius, Vulcherius, etc., Vulchaire<sup>36</sup>). Il avait d'abord occupé le siège métropolitain de Vienne, et Grégoire III (731-741) l'avait honoré du pallium. Puis, vexé de la main-mise de Charles Martel sur les biens ecclésiastiques, il avait donné sa démission, pour se retirer à Rome où il vécut dans l'entourage du pape Étienne II. Dès 762, il signe, en qualité d'abbé de Saint-Maurice, la convention d'Attigny, et ajoute à cette dignité celle d'évêque de Sion. Le cartulaire du XIV<sup>e</sup> siècle, conservé aux archives royales de Turin<sup>37</sup>), renferme, entre autres, l'acte par lequel, le 8 octobre 765, Ayroenus donne à l'abbaye de Saint-Maurice, présidée par l'évêque Wilcarius, et plus spécialement au groupe vaudois dont le chef s'appelle Matulphus, une terre sise à Torny, *colonicam pago Valdense, in culte vel in agro quorum vocabulum est Torniacio superiore*, qu'il a reçue en héritage de son père Adalold. Vulchaire,



que nous trouvons encore à la tête des grands du royaume de Carloman, venus en 771 prêter hommage à Charlemagne, acheva sa vie le 26 mai d'une année inconnue. Son inscription funéraire, actuellement au musée de l'abbaye, porte ces mots : « Seigneur, ayez pitié de l'âme de votre serviteur Vulcherius, évêque de Sion (abbé d'Agaune), qui mourut le 7 des kalendes de juin. Seigneur, donnez-lui le repos éternel et que la lumière sans fin luise sur lui. Amen ». On voit communément dans cette inscription l'építaphe proprement dite du personnage, placée sur sa tombe aussitôt après la mort. Toutefois, la Société nationale des Antiquaires de France, réunie le 10 mai 1899, l'ayant examinée de nouveau, M. Prou déclara qu'elle n'est qu'un *obit* du XI<sup>e</sup> siècle, gravé sur une dalle de provenance romaine, transformée plus tard, à l'époque mérovingienne, en table d'autel<sup>38</sup>).

Le successeur de Vulchaire, à la direction de l'abbaye et du diocèse, fut Althée, celui dont nous avons déjà mentionné le coffret-reliquaire. Il n'était probablement pas encore en charge lorsqu'une des armées franques, sous la conduite de Bernard, oncle du roi<sup>39</sup>), passa par Saint-Maurice et le Mont-Joux pour aller attaquer les Lombards, en 773. Mais

il ne fut pas nommé longtemps après. Charlemagne, qui était parent d'Althée, s'intéressa beaucoup à Saint-Maurice. Si nous en croyons la tradition du monastère<sup>40)</sup>, il en releva l'église, ravagée par les Sarrasins ; il lui fit don de la merveilleuse aiguïère orientale conservée au trésor (Pl. XXVII, XXVIII), et d'une table d'autel en or, qui fut plus tard cédée au comte Amédée III, pour subvenir aux frais de la croisade. En 804, Althée prit part au concile de Tegernsee. La même année, Charlemagne, ayant appris que le pape Léon III venait passer avec lui les fêtes de Noël, envoya son fils Charles à la rencontre du pontife, jusqu'à Saint-Maurice<sup>41)</sup>.

Peu de temps après les jours glorieux de Vulchaire et d'Althée, l'abbaye passa par une crise que l'état des documents ne permet guère d'éclaircir. Elle semble avoir été provoquée par les agissements d'Arnulf, fils naturel de Louis le Pieux. Plus tard, les choses rentrèrent dans l'ordre. Mais, à Saint-Maurice, comme en beaucoup d'autres maisons religieuses, les moines proprement dits furent remplacés par des chanoines réguliers. Une bulle d'Eugène II (824-827) parle expressément du monastère d'Agaune, qui suit « la règle des chanoines », sous le gouvernement de l'abbé Adalongus<sup>42)</sup>.

D'après le catalogue de la chronique souvent citée, Aimonius ou Heiminius, comme son prédécesseur Adalongus, gouvernait en même temps l'abbaye de Saint-Maurice et le diocèse de Sion. Nous ne savons pas s'il faut identifier ce personnage avec le *missus dominicus*<sup>43)</sup> qui travaille en 825 ou 826 dans le diocèse de Besançon ; mais il peut bien être le même que l'Haiminius qui signe<sup>44)</sup>, sans indication de siège, à côté de David, évêque de Lausanne, la réhabilitation d'Ebbon de Reims, en 840. C'est alors qu'entre en scène le fameux abbé Hucbert.

Par amour pour son épouse Thiéberge, l'empereur Lothaire avait accordé au frère de celle-ci, Hucbert, l'abbaye de Saint-Maurice, avec la Transjurane. Malgré leurs privilèges d'exemption, nous voyons souvent à cette époque, un prince disposer à son gré des monastères, et nous constatons partout les conséquences fâcheuses qui en résultent. A Saint-Maurice, comme à Luxeuil, comme aussi peut-être à Romainmôtier, Hucbert, affublé du titre d'abbé, mène une vie tout à fait scandaleuse : les cloîtres jadis recueillis et silencieux, sont remplis de chasseurs, de chiens et de faucons ; la règle monastique n'existe plus ; l'abbé légitime, Aimonius, doit s'enfuir. Après une enquête sur tous ces méfaits,



Reliquaire d'Althée. Cathédrale  
de Sion. (Réduit.)



le pape Benoît III signale Hucbert à la réprobation des évêques du royaume de Charles le Chauve, fait des vœux pour la conversion du prodigue, et sous peine d'excommunication, lui ordonne de venir aussitôt à Rome<sup>45</sup>). La lettre pontificale est de 857.

Mais Lothaire, à ce moment, s'éloignait de Thiéberge, pour épouser Valdrade. On sait que le divorce demandé par l'empereur, accordé par des prélats courtisans, fut toujours refusé par le Saint-Siège. Ce qui nous importe, c'est que Lothaire, en repoussant Thiéberge, se détachait aussi d'Hucbert. De là, des hostilités. Hucbert résista vigoureusement à trois armées dirigées contre lui. N'espérant plus en venir à bout, Lothaire fit à Louis II la cession de la Transjurane et le laissa se débrouiller avec l'ennemi. Louis se mit en campagne, occupa le Mont-Joux, et prit son adversaire à revers, tandis qu'une autre armée pénétrait dans le pays par les défilés du Jura. Hucbert courut au-devant de ce dernier corps ; mais il fut battu près d'Orbe, en 866 ou 867. Le vainqueur de la journée était Conrad d'Auxerre<sup>46</sup>). Le roi, pour le récompenser, lui donna les anciennes possessions d'Hucbert. Ainsi Conrad devint abbé commanditaire de Saint-Maurice. Nous ne savons rien, du reste, sur l'abbaye à ce moment-là.

Rodolphe, fils de Conrad, succéda à son père. Il apparaît comme abbé d'Agaune, avec le prévôt Erifred et des « chanoines », dans un diplôme par lequel, vers 870, il donne à l'impératrice Engelberge, épouse de Louis II, des terres situées en Italie. L'acte, publié par Muratori<sup>47)</sup>, n'est pas, il est vrai, d'une incontestable authenticité. Mais, nous le savons par Hincmar de Reims<sup>48)</sup>, Engelberge connaissait l'abbaye, où elle avait, entre autres, fait un court séjour en 872. Peut-être le Rodolphe dont nous venons de parler est-il — je n'oserais être plus affirmatif — celui qui demanda secours au roi de France pour relever l'abbaye de ses ruines après les ravages « des Barbares »<sup>49)</sup> ; c'est-à-dire, dans l'hypothèse, après les incursions des Sarrasins. En tout cas, il était en fonctions lorsque, au mois de septembre 875, Charles le Chauve, ayant appris la mort de Louis II, se rendit en Italie par Saint-Maurice et le Mont-Joux, *per sancti Mauricii monasterium pergens, montem Jovis transiit*<sup>50)</sup>.

Avec cet événement, nous sommes à la veille de la fondation du royaume de Bourgogne. En janvier 888, très peu de temps après que l'empereur Charles le Gros, déposé à Tribur, eût terminé misérablement ses jours à Neidlingen sur le Danube, un certain

Rodolphe, fils de Conrad, succéda à son père. Il apparaît comme abbé d'Agaune, avec le prévôt Erifred et des « chanoines », dans un diplôme par lequel, vers 870, il donne à l'impératrice Engelberge, épouse de Louis II, des terres situées en Italie. L'acte, publié par Muratori<sup>47)</sup>, n'est pas, il est vrai, d'une incontestable authenticité. Mais, nous le savons par Hincmar de Reims<sup>48)</sup>, Engelberge connaissait l'abbaye, où elle avait, entre autres, fait un court séjour en 872. Peut-être le Rodolphe dont nous venons de parler est-il — je n'oserais être plus affirmatif — celui qui demanda secours au roi de France pour relever l'abbaye de ses ruines après les ravages « des Barbares »<sup>49)</sup> ; c'est-à-dire, dans l'hypothèse, après les incursions des Sarrasins. En tout cas, il était en fonctions lorsque, au mois de septembre 875, Charles le Chauve, ayant appris la mort de Louis II, se rendit en Italie par Saint-Maurice et le Mont-Joux, *per sancti Mauricii monasterium pergens, montem Jovis transiit*<sup>50)</sup>.

Avec cet événement, nous sommes à la veille de la fondation du royaume de Bourgogne. En janvier 888, très peu de temps après que l'empereur Charles le Gros, déposé à Tribur, eût terminé misérablement ses jours à Neidlingen sur le Danube, un certain





Emaux de l'aiguière dite de Charlemagne.  
Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice. (Grandeur réelle.)



nombre de seigneurs transjurans, réunis à l'abbaye de Saint-Maurice, proclamèrent roi l'abbé, le comte et marquis Rodolphe <sup>51</sup>).



Revenons maintenant au diocèse de Lausanne. Ici encore, nous trouvons des moines dont l'activité bienfaisante a laissé dans l'histoire un souvenir. Plusieurs sont ermites, et nous n'avons pas grand' chose à dire à leur sujet. Presque toutes les biographies des saints de ce genre se ressemblent : quand on les a dépouillées de leurs détails légendaires, elles deviennent touchantes par leur monotone simplicité. L'ermite quitte son pays natal, vient en terre étrangère, obtient un petit terrain à cultiver. Il y bâtit un oratoire, une cellule, une maison même pour les pèlerins ou les voyageurs qui passent. Il opère des merveilles, fait des conversions, mérite avant comme après sa mort un extraordinaire respect. A l'endroit qu'il a sanctifié par sa vie austère, s'élève bientôt un couvent.

Tel fut cet Himier <sup>52</sup>), venu de Damphreux, près de Porrentruy, d'abord à Lausanne, puis dans le val de la Suse. Tel ce Pontius, saint Point, moine de Saint-Claude, qui commença à défricher les

nombre de seigneurs transjurans, réunis à l'abbaye de Saint-Maurice, proclamèrent roi l'abbé, le comte et marquis Rodolphe <sup>51</sup>).



Revenons maintenant au diocèse de Lausanne. Ici encore, nous trouvons des moines dont l'activité bienfaisante a laissé dans l'histoire un souvenir. Plusieurs sont ermites, et nous n'avons pas grand' chose à dire à leur sujet. Presque toutes les biographies des saints de ce genre se ressemblent : quand on les a dépouillées de leurs détails légendaires, elles deviennent touchantes par leur monotone simplicité. L'ermite quitte son pays natal, vient en terre étrangère, obtient un petit terrain à cultiver. Il y bâtit un oratoire, une cellule, une maison même pour les pèlerins ou les voyageurs qui passent. Il opère des merveilles, fait des conversions, mérite avant comme après sa mort un extraordinaire respect. A l'endroit qu'il a sanctifié par sa vie austère, s'élève bientôt un couvent.

Tel fut cet Himier <sup>52</sup>), venu de Damphreux, près de Porrentruy, d'abord à Lausanne, puis dans le val de la Suse. Tel ce Pontius, saint Point, moine de Saint-Claude, qui commença à défricher les

hautes vallées du Jura. Nous les connaissons mal ; nous ignorons même la date de leur mort, mais nous savons qu'autour de la tombe du premier le bourg de Saint-Imier prit naissance, et qu'à l'endroit où mourut le second, se forma, d'abord un monastère, puis le plus ancien village de la vallée de Joux : *locus sancti Pontii*, le *Lieu-Poncet*, aujourd'hui le *Lieu*, tout court. Après avoir reposé longtemps sur les rives du lac de Joux, les restes de ce dernier furent transportés un peu plus loin, à Damvautier, sur le bord d'un autre lac — les cimes du Jura sont pleines de ces lacs minuscules faits tout exprès pour refléter le doux paysage vert, gris et bleu qu'on ne voit que là-haut. Le village de Damvautier — *Domnus Valterius*, saint Vautier — prit bientôt le nom de Saint-Point, et la légende, toujours pittoresque, garda le souvenir défiguré de cette substitution. A l'endroit où se trouve aujourd'hui Saint-Point, racontent les vieilles gens du pays, il y avait autrefois une ville appelée Damvautier, dont les habitants étaient durs à la misère du pauvre. Un jour, un inconnu passa, demandant l'aumône. Il fut repoussé de partout, une seule maison lui fit bon accueil. Or ce pauvre était le Christ. Damvautier fut aussitôt submergé par les

eaux du lac : la demeure qui s'était ouverte pour le malheureux échappa seule à l'inondation. Chaque année, la nuit de Noël, les habitants de Damvautier agitent encore, au fond de l'abîme, les cloches de leur église. Le passeur attentif peut, de sa petite barque, en percevoir le son...

★

D'autres solitaires sont mieux connus, et leurs œuvres nous ont été plus complètement conservées. Saluons d'abord la vieille abbaye de Romainmôtier, aujourd'hui désaffectée, mais dont l'église, témoin fidèle des âges disparus, survit au milieu des grands arbres et des vieilles maisons.

Vers 450, probablement même un peu avant cette date, saint Romain, le père des moines du Jura, comme on l'appelait dès le VI<sup>e</sup> siècle, vint fonder, au bord du Nozon, Romainmôtier. C'est un des nombreux couvents jurassiens établis autour de Condat, la maison-mère, qui, prenant successivement le nom de Saint-Oyend, puis de Saint-Claude, resta le monastère du Jura par excellence, *Monasterium Jurense*.

Des premières années de Romainmôtier, nous ne savons qu'un pittoresque épisode. Certains moines, ayant fait d'abondantes récoltes, usèrent un peu trop des bénédictions du Seigneur, et ne tardèrent

pas à dégénérer de leur austérité primitive. On les vit, au grand scandale de leurs frères, s'asseoir sans vergogne devant une table habituellement bien servie. Les saints fondateurs, qui se contentaient de bouillie d'orge et de salade, exigeaient de leurs disciples une exemplaire frugalité. Saint Romain fut marri de voir les serviteurs de Dieu si peu conformes à leur vocation ; mais il n'eut aucun succès. Il pria donc son frère Lupicin d'intervenir, et l'énergie de cet homme austère eut raison des plus revêches. Cela se passait peu après le milieu du Ve siècle<sup>53</sup>).

Romainmôtier devait être florissant en 515, quand le roi Sigismond vint y prendre, comme à Grigny, comme à l'Ile-Barbe, comme à Condat, un groupe considérable de religieux, pour les transférer à Saint-Maurice. A cette époque ou peu après, il avait peut-être à sa tête un abbé Théodatus, auquel succéda Florian.

Nous connaissons ces deux personnages par les lettres écrites, au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, à saint Nizier de Trêves, par un *Florianus abbas de Monasterio Romeno*. Dans la première, l'abbé recommande au souvenir de l'évêque plusieurs défunts ; dans la seconde, il le prie d'user de son influence auprès du

roi Théodebald (548-555), en faveur de certains serfs gallo-romains, *romanis*, de l'île du lac de Côme. A première vue, il semble que ce *Monasterium Romanum* soit dans le diocèse de Milan, puisque Florien nomme Datus, évêque de cette ville (528-552), son seigneur, *dominus meus*; on pourrait même chercher le *Monasterium* dans l'île dont il parle. Mais, d'une part, l'île du lac de Côme n'est ni dans le diocèse ni dans la province de Milan; elle fait partie du diocèse de Côme et de la province d'Aquilée; d'autre part, le *dominus meus* s'explique assez quand on observe que Florien était milanais d'origine. Le P. Savio, qui vient de composer un énorme ouvrage de près de mille pages sur les anciens évêques de Milan, ne connaît, en Italie, aucun *Monasterium Romanum* et il identifie ce dernier avec Romainmôtier. De fait, il est plus logique de songer à notre monastère — appelé *Monasterium Romanum* par la Vie de saint Vandrille, au VII<sup>e</sup> siècle — que de supposer un *Monasterium Romanum* italien dont il ne reste aucun souvenir. La distance qui sépare Milan du Jura vaudois n'est pas une objection. Nous le savons par la lettre même, Florien a été tenu sur les fonts baptismaux par Ennodius, alors diacre à Milan, et, depuis, évêque de Pavie (511-



521) ; mais il a, de bonne heure, quitté sa ville natale, pour aller étudier le latin dans le Midi de la Gaule, à Arles, sous saint Césaire (502-542) ; il connaît la Germanie et correspond avec Nizier de Trêves (526-565). On voyageait beaucoup, dans ce temps, à travers la chrétienté.

De la sorte, une intéressante perspective s'ouvre devant nous : Romainmôtier est un centre intellectuel au milieu du VI<sup>e</sup> siècle. Car Florien a laissé des écrits ; outre ses lettres, il est probablement l'auteur d'une préface en vers qui précède, en certains manuscrits, les *Epigrammes* de Prosper d'Aquitaine. Et, d'autre part, c'est à lui qu'est dédié le *De Actibus Apostolorum*, composé en 544 par le poète Arator, milanais d'origine, et très en vogue, alors, auprès du pape Vigile<sup>54</sup>).

Quoi qu'il en soit de cette identification de Florien, qui paraît, sinon certaine, du moins probable, nous pouvons nous faire une idée de Romainmôtier au VI<sup>e</sup> siècle. Le paysage doit être à peu près aujourd'hui ce qu'il était alors, quoique moins sauvage : un de ces sites que le fondateur aimait, silencieux, solitaire, au milieu de forêts incultes, d'où l'on n'avait, pour tout horizon, qu'un peu de ciel par-dessus les grands arbres. Quant à l'architecture,

521) ; mais il a, de bonne heure, quitté sa ville natale, pour aller étudier le latin dans le Midi de la Gaule, à Arles, sous saint Césaire (502-542) ; il connaît la Germanie et correspond avec Nizier de Trêves (526-565). On voyageait beaucoup, dans ce temps, à travers la chrétienté.

De la sorte, une intéressante perspective s'ouvre devant nous : Romainmôtier est un centre intellectuel au milieu du VI<sup>e</sup> siècle. Car Florien a laissé des écrits ; outre ses lettres, il est probablement l'auteur d'une préface en vers qui précède, en certains manuscrits, les *Epigrammes* de Prosper d'Aquitaine. Et, d'autre part, c'est à lui qu'est dédié le *De Actibus Apostolorum*, composé en 544 par le poète Arator, milanais d'origine, et très en vogue, alors, auprès du pape Vigile<sup>54</sup>).

Quoi qu'il en soit de cette identification de Florien, qui paraît, sinon certaine, du moins probable, nous pouvons nous faire une idée de Romainmôtier au VI<sup>e</sup> siècle. Le paysage doit être à peu près aujourd'hui ce qu'il était alors, quoique moins sauvage : un de ces sites que le fondateur aimait, silencieux, solitaire, au milieu de forêts incultes, d'où l'on n'avait, pour tout horizon, qu'un peu de ciel par-dessus les grands arbres. Quant à l'architecture,

Romainmôtier ressemblait aux autres abbayes du Jura. Outre l'église et l'habitation des moines, il y avait un ensemble de constructions analogues aux fermes mérovingiennes et destinées à abriter ce qui était nécessaire à l'entretien des personnes et à l'exploitation des terres. Ces constructions, entièrement en bois, étaient facilement consumées par les flammes. Nous savons que Condat, la maison-mère, fut, autour de l'an 500, la proie d'un incendie si prompt qu'en une nuit, tout, même l'église, fut détruit de fond en comble. Il est probable qu'une catastrophe du même genre a fait disparaître Romainmôtier, soit par suite d'un accident quelconque, soit en 574, lors de l'invasion des Lombards en Burgondie, soit en 610, quand les Alamans exercèrent d'immenses ravages dans le pays compris entre les Apes et le Jura.

Isolée encore, la création de saint Romain ne fut pas aussitôt relevée de ses ruines ; le nom même du fondateur disparut de tous les documents locaux. Mais l'abbaye de Saint-Claude, pauvre mère oubliée qui se souvient toujours, conserva dans le secret de son cœur et de ses archives le souvenir de Romainmôtier : sa chronique rimée, faite au XII<sup>e</sup> siècle et publiée par Mabillon, mentionne,

entre autres fondations de Romain et de Lupicin, notre monastère vaudois :

*Quantum quoque monasterium sancti leguntur fundasse Romanum monasterium infra pagum Lausannense.*



A la fin du VI<sup>e</sup> siècle, vivait à Besançon le patrice de Bourgogne, Valdelenus, Valdélène ou Vandelin. Ce personnage sentait approcher la vieillesse et n'avait point encore de postérité. Il se rendit avec sa femme Flavia jusqu'à l'abbaye de Luxeuil auprès de saint Colomban, le priant de demander à Dieu de bénir enfin son mariage et promettant d'offrir au monastère l'enfant qu'il plairait à la Providence de lui accorder. Le pieux désir fut exaucé. Vandelin conduisit à Luxeuil son jeune fils qu'il avait appelé Donatus, soit parce qu'il le considérait comme *donné* par Dieu, soit parce qu'il avait promis de le *donner* à Dieu. Devenu moine, Donatus fut plus tard promu à l'archevêché de Besançon. Au milieu des honneurs, il n'oublia point ce que sa famille devait à Colomban. Il établit dans sa ville épiscopale un monastère d'hommes vivant sous la règle de Luxeuil : l'abbaye de Saint-Paul.

Vandelin et Flavia eurent encore, outre deux filles, un fils qui reçut à la fois un nom romain :



Emaux de l'aiguière dite de Charlemagne.  
Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice. (Grandeur réelle.)





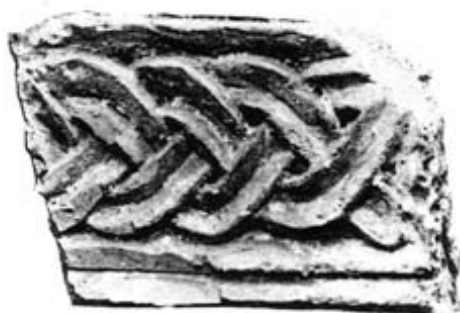
Félix, et un nom germanique : Chramnelenus, Chramnélène ou Ramelin. Il succéda à son père dans la charge de patrice de Bourgogne, prit part à une campagne contre les Gascons, vers 636 ou 637, puis vers 642, au complot contre Willibald. Nous savons en outre, et c'est le plus intéressant pour nous, que Chramnélène garda, lui aussi, un souvenir reconnaissant aux moines de Luxeuil. C'est en leur faveur qu'il fonda, vers 630, au bord du Nozon, sans doute sur les vestiges de l'ancien monastère — comme saint Colomban avait fondé Luxeuil en utilisant des ruines romaines — une abbaye dont le premier abbé fut Siagrius<sup>55</sup>). Peu après, vers 650, d'accord avec sa femme Ermentrude, il créa l'abbaye de Baulmes<sup>56</sup>). Lors des fouilles exécutées en 1904-1905 sous la direction de M. Næf, on retrouva, sous le temple actuel de Romainmôtier, dont les parties essentielles sont des environs de l'an 1000, les fondations de deux édifices antérieurs, bâtis en pierre ; le plus ancien serait celui de Chramnélène.

A peine éclos, non loin de la route qui, de Lausanne et d'Orbe, menait à Besançon, intermédiaire naturel entre les florissantes abbayes du Nord de l'Italie et celles de Bourgogne, le jeune monastère



vit passer dans ses murs de nombreux et célèbres personnages, venus lui demander l'hospitalité au cours de leurs voyages, ou simplement attirés par le désir de voir les serviteurs de Dieu.

L'un de ces visiteurs illustres s'appelait Wandregilisus, saint Vandrille<sup>57</sup>), dont la famille comptait parmi les plus nobles d'Austrasie. Il avait rempli d'abord auprès du roi Dagobert la charge importante de receveur des impôts, à laquelle était attaché le titre de comte du palais ; mais les honneurs de la cour n'eurent pas longtemps d'attirer pour lui. Renonçant à un mariage projeté par ses parents, il alla se réfugier auprès d'un solitaire, sur les bords de la Meuse. Or, les rois mérovingiens avaient dès lors imposé à tous les nobles Francs la défense de prendre l'habit clérical ou monastique sans leur permission. Dagobert vit donc de très mauvais œil qu'un jeune Franc, investi d'une fonction publique, se fût ainsi dérobé, sans l'autorisation requise, aux devoirs de sa charge. Il lui envoya l'ordre de revenir. Comme Vandrille, fort à contre-cœur, arrivait au palais, il vit un pauvre homme dont la charrette avait versé dans la boue, devant la porte même du roi. Tous les passants le laissaient là ; plusieurs même lui marchaient sur le corps. Vandrille descendit



Fragments de sculpture : 1. et 3.  
Cathédrale de Lausanne. 2. Cathé-  
drale de Genève. (Notablement  
réduits.)



aussitôt de cheval, tendit la main au pauvre voiturier, et tous deux ensemble relevèrent la charrette. Puis il entra chez Dagobert, au milieu des rires de l'assistance, avec ses vêtements souillés de boue. Le roi, touché de cet humble dévouement, comprit que Vandrille n'était point fait pour la vie mondaine, et lui permit de suivre sa vocation. Le nouveau « converti » visita plusieurs monastères : l'abbaye de Montfaucon, près de Verdun, gouvernée par le vieillard Balfrid ; Saint-Ursanne, aux confins des diocèses de Bâle et de Besançon ; Bobbio, en Lombardie, où l'abbé Bertulf conservait intactes les règles sévères du fondateur Colomban. Vandrille fit encore le pèlerinage de Rome, puis il se mit en route pour l'Irlande.

C'est au cours de ce voyage qu'on le vit arriver, un soir de 636, à Romainmôtier. Des moines le reçurent avec l'affabilité la plus sincère, dans la chambre des hôtes, l'hôtellerie, et lui lavèrent les pieds, comme ils le faisaient à tous les arrivants, fatigués de la longue marche. Vandrille, ému de tant de soins, résolut de faire un séjour dans cette maison si chrétienne. Il y demeura dix ans. Plus tard il alla fonder, en Normandie, la célèbre abbaye de Fontenelle, où il mourut.

Contrairement à ce qu'on pense parfois, les moines mérovingiens ne cherchaient pas à attirer les gens du monde. Ils voulaient avant tout la solitude et le silence. Mais les foules venaient à eux. Il dut se passer en petit à Romainmôtier ce qui se passait en grand à Luxeuil, la maison-mère. Austère jusqu'à la dureté, sévère à un tel point qu'elle ne devait pas tarder à être partout remplacée par la règle plus humaine de saint Benoît, la règle de saint Colomban était bien faite pour *dompter* les Barbares. Mais si elle imposait aux moines une discipline de fer, elle n'empêchait point, à l'égard des visiteurs, mille sollicitudes bienfaisantes. Les malades, les affligés, les pauvres, les coupables même, poursuivis par la justice, venaient en foule dans la solitude des abbayes, chercher secours et réconfort. De grandes familles confiaient aux religieux leurs fils, pour les faire bénéficier d'une éducation virile.

Car ces moines étaient, avant tout, de rudes travailleurs. L'historien Jonas nous dépeint la stupeur du prêtre Winioç qui vint un jour à Luxeuil voir les compagnons de saint Colomban, occupés à des travaux de défrichement : il ne se lassait point d'admirer avec quelle vigueur, à grands efforts de coins et de leviers, l'équipe monastique venait à bout des

troncs les plus nouveaux... Ce petit épisode nous donne une idée du travail des moines établis au VII<sup>e</sup> siècle sur les bords du Nozon : ils continuèrent ce qu'avaient ébauché leurs ancêtres du V<sup>e</sup> et du VI<sup>e</sup> siècle.

L'abbaye colombanienne poursuivait normalement sa carrière. S'il est vrai que les gens heureux n'ont pas d'histoire, le monastère dut vivre environ cent années tranquille, car nous ne savons plus rien de lui, jusqu'au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle.

La fin de 753 marque, dans les fastes de Romainmôtier, une date mémorable. Depuis quelque temps déjà, le pape et les princes francs, surtout Pépin et Carloman, fils de Charles-Martel, entretenaient des relations importantes, d'où devaient sortir d'une part la reconnaissance officielle de Pépin comme roi et, d'autre part, la création des États pontificaux. Le pape Étienne II avait décidé d'aller lui-même en France, sacrer Pépin. Le 15 novembre 753, il quitta Rome, accompagné de plusieurs ecclésiastiques, atteignit le val d'Aoste, franchit le Mont-Joux et descendit à Saint-Maurice. Là il trouva l'escorte que Pépin avait envoyée à sa rencontre, entre autres deux grands personnages du royaume franc : le duc Rotard et le célèbre abbé de

Saint-Denis, Fulrade. Le cortège ainsi complété reprit sa marche le long de la vallée du Rhône, puis à travers le pays de Vaud et, par Lausanne et Orbe, arriva à Romainmôtier, un jour du mois de décembre. L'abbaye du Nozon fut heureuse d'héberger, pour quelques journées, des hôtes si magnifiques. Une église nouvelle venait justement d'être terminée, dédiée, comme probablement la précédente, aux saints apôtres Pierre et Paul. Le pape en célébra lui-même la dédicace et fut si charmé de l'accueil reçu qu'il prit l'abbaye sous sa particulière protection, l'exemptant de l'autorité de qui que ce soit et l'appelant, par un jeu de mots que le nom même du moûtier justifiait, le *monastère romain*. Nous pensons que cette église de 753 doit être identifiée avec la deuxième, dont les fondations ont été remises au jour par les fouilles. Dans ce cas, l'abbé d'alors se nommait Gudinus, et l'ambon (Pl. XXXII), sculpté par ses soins et retrouvé presque intact<sup>58</sup>), serait celui que vit Étienne II et dans lequel monta, sans doute, le meilleur chantre de l'abbaye, pour entonner l'*alleluia* solennel.

La décadence vint, pour Romainmôtier comme pour d'autres maisons religieuses, au cours du IX<sup>e</sup> siècle ; (peut-être les agissements du fameux

Saint-Denis, Fulrade. Le cortège ainsi complété reprit sa marche le long de la vallée du Rhône, puis à travers le pays de Vaud et, par Lausanne et Orbe, arriva à Romainmôtier, un jour du mois de décembre. L'abbaye du Nozon fut heureuse d'héberger, pour quelques journées, des hôtes si magnifiques. Une église nouvelle venait justement d'être terminée, dédiée, comme probablement la précédente, aux saints apôtres Pierre et Paul. Le pape en célébra lui-même la dédicace et fut si charmé de l'accueil reçu qu'il prit l'abbaye sous sa particulière protection, l'exemptant de l'autorité de qui que ce soit et l'appelant, par un jeu de mots que le nom même du moûtier justifiait, le *monastère romain*. Nous pensons que cette église de 753 doit être identifiée avec la deuxième, dont les fondations ont été remises au jour par les fouilles. Dans ce cas, l'abbé d'alors se nommait Gudinus, et l'ambon (Pl. XXXII), sculpté par ses soins et retrouvé presque intact<sup>58</sup>), serait celui que vit Étienne II et dans lequel monta, sans doute, le meilleur chantre de l'abbaye, pour entonner l'*alleluia* solennel.

La décadence vint, pour Romainmôtier comme pour d'autres maisons religieuses, au cours du IX<sup>e</sup> siècle ; (peut-être les agissements du fameux



Hucbert ne furent-ils pas étrangers à cette situation regrettable). C'est alors qu'une pieuse femme, Adélaïde, épouse de Richard le Justicier et sœur de Rodolphe, roi de Bourgogne, pria ce dernier de lui remettre l'abbaye délabrée, où elle pensait rétablir la vie normale. Rodolphe accéda volontiers à ce désir ; il donna le monastère, avec toutes ses dépendances, à la princesse, le 10 juin 888. Adélaïde ne semble pas avoir pu faire grand'chose, de son vivant, pour rendre à Romainmôtier la ferveur ; mais elle le donna, par testament daté du 14 juin 928, à l'abbaye naissante de Cluny. Ce fut le signal de la rénovation.



L'œuvre des disciples de saint Colomban, si féconde au milieu des forêts du Jura vaudois, à Romainmôtier et à Baulmes, s'étendit-elle, comme on l'a dit, jusqu'en Gruyère ? Nous ne le pensons pas. Nous la trouvons plutôt florissante du côté de l'Est, aux confins du diocèse de Bâle et de celui de Lausanne.

Nous nous arrêterons à peine un instant à saint Ursanne, parce que l'histoire ne fournit à son sujet presque aucune donnée vraiment indiscutable.

Seule, une biographie trop récente, puisqu'elle date du XI<sup>e</sup> siècle, a gardé touchant ce personnage quelques traits plus ou moins légendaires. Sur les bords de l'étroit sillon que le Doubs creuse dans le Jura, près de l'endroit où la rivière, après avoir coulé du Midi au Nord, se détourne subitement vers l'Ouest, nous trouvons aujourd'hui la ville de Saint-Ursanne. Elle est née, dit-on, du choix qu'avait fait de cette âpre contrée un disciple de saint Colomban, pour y vivre dans la solitude. *Ursicinus*, Ursanne, était probablement Irlandais, puisque sa légende le rattache à Luxeuil et à Colomban, mais, comme saint Gall, comme saint Sigisbert, il ne suivit pas son maître en Italie. Il préféra rester au milieu des rochers escarpés et couverts de sapins qui dominaient le cours du Doubs. En grimpant, à la suite de leur bétail, dans ces gorges sauvages, des pâtres le découvrirent et vinrent annoncer à leurs compagnons de la vallée qu'ils avaient trouvé là-haut un homme hâve et maigre, vivant en compagnie des ours. Ce fut peut-être l'origine du nom nouveau par lequel on remplaça le nom celtique du moine Irlandais ; car *Ursicinus* veut dire Ourson. Mais, presque toujours, tandis que la vertu des solitaires excitait l'admiration des uns, elle éveillait l'hostilité des autres.

Seule, une biographie trop récente, puisqu'elle date du XI<sup>e</sup> siècle, a gardé touchant ce personnage quelques traits plus ou moins légendaires. Sur les bords de l'étroit sillon que le Doubs creuse dans le Jura, près de l'endroit où la rivière, après avoir coulé du Midi au Nord, se détourne subitement vers l'Ouest, nous trouvons aujourd'hui la ville de Saint-Ursanne. Elle est née, dit-on, du choix qu'avait fait de cette âpre contrée un disciple de saint Colomban, pour y vivre dans la solitude. *Ursicinus*, Ursanne, était probablement Irlandais, puisque sa légende le rattache à Luxeuil et à Colomban, mais, comme saint Gall, comme saint Sigisbert, il ne suivit pas son maître en Italie. Il préféra rester au milieu des rochers escarpés et couverts de sapins qui dominaient le cours du Doubs. En grimpant, à la suite de leur bétail, dans ces gorges sauvages, des pâtres le découvrirent et vinrent annoncer à leurs compagnons de la vallée qu'ils avaient trouvé là-haut un homme hâve et maigre, vivant en compagnie des ours. Ce fut peut-être l'origine du nom nouveau par lequel on remplaça le nom celtique du moine Irlandais ; car *Ursicinus* veut dire Ourson. Mais, presque toujours, tandis que la vertu des solitaires excitait l'admiration des uns, elle éveillait l'hostilité des autres.

Un riche habitant du voisinage attira chez lui l'ermite, lui fit boire du vin, et le pauvre ascète, qui n'en avait pas l'habitude, se sentant incommodé, fut obligé de sortir. Alors l'hôte perfide se mit à le siffler avec de grands éclats de rire, le qualifiant d'ivrogne et le dénonçant comme tel aux colons du voisinage. L'aventure ne discrédita pas l'austère anachorète ; il regagna sa cellule, y vit affluer les disciples, et finit par bâtir un couvent plus près de la rivière. Il y avait ménagé un logement pour les pauvres malades, et il entretenait des bêtes de somme, destinées à aller chercher ces malheureux à travers les sentiers de la forêt montagneuse<sup>59</sup>). Le petit monastère de Saint-Ursanne, ainsi que celui de Saint-Imier, fit plus tard partie des possessions de l'abbaye de Moûtier-Grandval... Mais en nommant cette maison célèbre, nous entrons dans l'histoire sérieusement documentée.

Le duc d'Alsace, Gondoin, ayant appris que saint Walbert, abbé de Luxeuil, était en quête de terrains propices à de nouveaux établissements monastiques, lui offrit un domaine dans son duché, une vallée profonde et solitaire, traversée par la Birse, rivière particulièrement poissonneuse. Un certain nombre de religieux et, à leur tête, le vieux Fridoald

un des premiers compagnons de saint Colomban, vinrent aussitôt défricher une partie du territoire et jeter les fondements de la nouvelle abbaye, qui prit le nom de Monastère de la Grande Vallée, *Monasterium Grandis Vallis*, Moûtier-Grandval, et dont le premier abbé fut saint Germain<sup>60</sup>).

Germain était né à Trêves, aux environs de l'an 610. Son père, issu d'une famille sénatoriale, s'appelait Optard. De ses deux frères, l'un Optomar, remplit d'importantes fonctions à la cour de Dagobert I<sup>er</sup>, puis de Sigebert II ; et l'autre, Numérien, devint probablement évêque de Trêves, après Modoald. C'est ce Modoald qui fut d'abord chargé d'instruire le petit Germain. A l'âge de 17 ans, le jeune homme, désireux d'embrasser la vie religieuse, se rendit auprès de saint Arnould, dans la retraite de Horemberg ; il passa de là à Remiremont, puis à Luxeuil, où il arriva en compagnie de son frère Numérien et du moine Chunnan, le futur abbé de Réomé. Walbert accueillit avec joie Germain, lui donna la prêtrise et le chargea bientôt de la nouvelle abbaye de Moûtier-Grandval.

Outre l'église principale dédiée à la Vierge Marie, le monastère possédait deux autres édifices religieux, consacrés l'un à saint Pierre, l'autre à saint



1



2



3



4



5



6



Monnaies carolingiennes. 1. 2, 3, 4, trouvées au Saint-Bernard;  
5, 6, trouvées à Bel-Air, près Lausanne.







Ursanne. Parmi les grands travaux que Germain fit exécuter, sa Vie mentionne la réfection et l'aménagement d'une route qui reliait les diocèses de Bâle et de Lausanne, en donnant accès aux deux extrémités de la vallée.

Au duc Gondoin avait succédé Boniface, puis Atic ou Adalric, connu par un diplôme de Childéric II, daté de 675, et par ses démêlés avec l'illustre saint Léger : nous le voyons intervenir aussi dans l'histoire de saint Germain.

Situées entre les royaumes de Bourgogne et d'Allemagne, les populations de la vallée de la Birse furent souvent prises dans des difficultés politiques. L'auteur de la Vie de saint Germain nous les montre maltraitées par le duc Adalric et révoltées contre lui. L'abbé Germain prit leur défense. Un jour, ayant su que des bandes d'Alamans commandées par le duc allaient sévir sur les paysans de la vallée, Germain sortit du monastère avec son prévôt Randoald, emportant ce qu'il avait de plus précieux, les reliques et les livres, et se mit en route à la rencontre du duc. Il le trouva se concertant avec le comte Eric, près de Courtetelle, dans une chapelle dédiée à saint Maurice, parla avec lui, mais ne put obtenir que de vagues promesses. Tandis

Ursanne. Parmi les grands travaux que Germain fit exécuter, sa Vie mentionne la réfection et l'aménagement d'une route qui reliait les diocèses de Bâle et de Lausanne, en donnant accès aux deux extrémités de la vallée.

Au duc Gondoin avait succédé Boniface, puis Atic ou Adalric, connu par un diplôme de Childéric II, daté de 675, et par ses démêlés avec l'illustre saint Léger : nous le voyons intervenir aussi dans l'histoire de saint Germain.

Situées entre les royaumes de Bourgogne et d'Alamannie, les populations de la vallée de la Birse furent souvent prises dans des difficultés politiques. L'auteur de la Vie de saint Germain nous les montre maltraitées par le duc Adalric et révoltées contre lui. L'abbé Germain prit leur défense. Un jour, ayant su que des bandes d'Alamans commandées par le duc allaient sévir sur les paysans de la vallée, Germain sortit du monastère avec son prévôt Randoald, emportant ce qu'il avait de plus précieux, les reliques et les livres, et se mit en route à la rencontre du duc. Il le trouva se concertant avec le comte Eric, près de Courtetelle, dans une chapelle dédiée à saint Maurice, parla avec lui, mais ne put obtenir que de vagues promesses. Tandis

qu'il revenait à l'abbaye, Germain rencontra sur sa route, près de Courrendlin, une bande d'Alamans qu'il essaya vainement de fléchir. Ceux-ci le dépouillèrent de ses vêtements et le tuèrent à coups de lance, ainsi que son compagnon. C'était le 21 février 670. La nuit suivante, pendant que les moines du moûtier, réunis à l'église, chantaient matines, un messager vint leur annoncer la triste nouvelle. Ils allèrent aussitôt chercher les corps inanimés des deux martyrs, les emportèrent avec respect, et les ensevelirent dans l'église Saint-Pierre. Aujourd'hui, les restes des saints Germain et Randoald sont conservés à l'église de Delémont, avec plusieurs autres précieuses reliques, dont la plus intéressante est la crosse même de saint Germain, vraie merveille d'orfèvrerie mérovingienne (Pl. XXII).

Le temps passait. A mesure que disparaissaient les privilégiés qui avaient personnellement connu Germain, l'abbaye désirait davantage posséder par écrit la Vie de son illustre père. Au déclin du VII<sup>e</sup> siècle, on chargea de cette rédaction le prêtre Bobolène, sans doute un moine de Luxeuil en rapports étroits avec Moûtier-Grandval, où il avait fait un certain séjour. Deux vétérans, Chaldoald et Ariedius, autrefois témoins des vertus du saint fonda-

teur, lui fournirent des documents. Et c'est ainsi que nous possédons cette Vie de saint Germain, dont le plus ancien manuscrit connu ne remonte qu'au X<sup>e</sup> siècle, mais dont la valeur historique et le mérite littéraire ont trouvé grâce devant les critiques les plus difficiles.

Une centaine d'années s'écoulaient ensuite, durant lesquelles nous ne savons plus grand'chose de Moûtier-Grandval. Il continue cependant son existence ; il se développe même, puisque, vers 770, le roi Carloman, frère de Charlemagne, confirme les privilèges accordés par ses prédécesseurs au monastère, met à l'abri de toute juridiction étrangère ses biens, ses hommes et ses colons, et l'affranchit de tout impôt : nous apprenons par cet acte que l'abbé d'alors s'appelait Gondoald. En 849, l'abbaye appartient au comte Liutfrid, fils d'Hugues de Tours, descendant peut-être des anciens ducs d'Alsace. Deux fils de ce Liutfrid sont encore mentionnés, en 866 et en 884, dans les diplômes relatifs à la même maison, sur laquelle la famille paraît avoir des droits héréditaires. La rareté des documents ne nous permet pas d'expliquer la contradiction qui existe entre cette situation et l'immunité royale accordée par Carloman <sup>61</sup>). Du reste, une anomalie semblable

teur, lui fournirent des documents. Et c'est ainsi que nous possédons cette Vie de saint Germain, dont le plus ancien manuscrit connu ne remonte qu'au X<sup>e</sup> siècle, mais dont la valeur historique et le mérite littéraire ont trouvé grâce devant les critiques les plus difficiles.

Une centaine d'années s'écoulaient ensuite, durant lesquelles nous ne savons plus grand'chose de Moûtier-Grandval. Il continue cependant son existence ; il se développe même, puisque, vers 770, le roi Carloman, frère de Charlemagne, confirme les privilèges accordés par ses prédécesseurs au monastère, met à l'abri de toute juridiction étrangère ses biens, ses hommes et ses colons, et l'affranchit de tout impôt : nous apprenons par cet acte que l'abbé d'alors s'appelait Gondoald. En 849, l'abbaye appartient au comte Liutfrid, fils d'Hugues de Tours, descendant peut-être des anciens ducs d'Alsace. Deux fils de ce Liutfrid sont encore mentionnés, en 866 et en 884, dans les diplômes relatifs à la même maison, sur laquelle la famille paraît avoir des droits héréditaires. La rareté des documents ne nous permet pas d'expliquer la contradiction qui existe entre cette situation et l'immunité royale accordée par Carloman <sup>61</sup>). Du reste, une anomalie semblable

se rencontre dans l'histoire d'autres abbayes, à cette époque, et particulièrement dans l'histoire de Romainmôtier. *Grandisvallis* est mentionné, le 8 août 870, parmi les localités principales attribuées à Louis le Germanique lors du partage du royaume de Lothaire.

Nous devons signaler aussi, comme témoin du monastère à cette époque, une Bible remarquable. Soit qu'elle y ait été vraiment écrite, soit plutôt qu'on l'y ait acquise par achat ou par donation, elle atteste chez les moines le culte des choses de l'esprit. « La Bible de Grandval nous montre un type du style décoratif du milieu du IX<sup>e</sup> siècle. Cet admirable manuscrit porte aujourd'hui, au Musée Britannique, à Londres, le numéro *add.* 10546 ; on le désigne en Angleterre par le nom de *Codex Carolinus*. Les premières lignes des divers livres ou des divers morceaux sont successivement en onciale d'or, en onciale noire, en une belle et grosse semi-unciale et en minuscule. » La riche décoration artistique du manuscrit a été décrite par des spécialistes, tels que Westwood, Thompson, Delisle. Quant au texte, tant dans les parties accessoires que dans le détail des leçons, il a des caractéristiques particulières qui permettent de croire notre Bible

se rencontre dans l'histoire d'autres abbayes, à cette époque, et particulièrement dans l'histoire de Romainmôtier. *Grandisvallis* est mentionné, le 8 août 870, parmi les localités principales attribuées à Louis le Germanique lors du partage du royaume de Lothaire.

Nous devons signaler aussi, comme témoin du monastère à cette époque, une Bible remarquable. Soit qu'elle y ait été vraiment écrite, soit plutôt qu'on l'y ait acquise par achat ou par donation, elle atteste chez les moines le culte des choses de l'esprit. « La Bible de Grandval nous montre un type du style décoratif du milieu du IX<sup>e</sup> siècle. Cet admirable manuscrit porte aujourd'hui, au Musée Britannique, à Londres, le numéro *add.* 10546 ; on le désigne en Angleterre par le nom de *Codex Carolinus*. Les premières lignes des divers livres ou des divers morceaux sont successivement en onciale d'or, en onciale noire, en une belle et grosse semi-unciale et en minuscule. » La riche décoration artistique du manuscrit a été décrite par des spécialistes, tels que Westwood, Thompson, Delisle. Quant au texte, tant dans les parties accessoires que dans le détail des leçons, il a des caractéristiques particulières qui permettent de croire notre Bible

antérieure à celle de Charles le Chauve. « A tous égards, la Bible de Grandval est un beau type de la deuxième manière de l'école de Tours. » <sup>62)</sup>

Parmi les plus illustres personnages qui donnèrent à l'école monastique de Moûtier un grand relief et dont la présence est une preuve des rapports qu'elle entretenait avec les principaux centres scientifiques de l'empire franc, il faut nommer Ison de Saint-Gall et Heiric d'Auxerre.

Né au pays de la Thur <sup>63)</sup>, nous dirions aujourd'hui en Thurgovie, Ison fut moine à Saint-Gall, où il ne tarda pas à devenir un professeur très apprécié, d'abord à l'école intérieure du monastère, puis à l'école extérieure ouverte aux étrangers. Plusieurs de ses élèves se distinguèrent dans les sciences ou dans les arts : Ratpert, Tutilo, Notker, avec lesquels il composa une Encyclopédie, malheureusement disparue depuis longtemps, mais qu'on retrouvera peut-être un jour dans quelque bibliothèque. Il ne négligea pas les études historiques — on possède encore son Recueil des Miracles de saint Othmar — et se signala même par ses cures merveilleuses, car il se livrait avec succès à la médecine. Un grand personnage ayant demandé à l'abbé Grimold, de Saint-Gall, quelque maître qui pût ensei-



antérieure à celle de Charles le Chauve. « A tous égards, la Bible de Grandval est un beau type de la deuxième manière de l'école de Tours. » <sup>62)</sup>

Parmi les plus illustres personnages qui donnèrent à l'école monastique de Moûtier un grand relief et dont la présence est une preuve des rapports qu'elle entretenait avec les principaux centres scientifiques de l'empire franc, il faut nommer Ison de Saint-Gall et Heiric d'Auxerre.

Né au pays de la Thur <sup>63)</sup>, nous dirions aujourd'hui en Thurgovie, Ison fut moine à Saint-Gall, où il ne tarda pas à devenir un professeur très apprécié, d'abord à l'école intérieure du monastère, puis à l'école extérieure ouverte aux étrangers. Plusieurs de ses élèves se distinguèrent dans les sciences ou dans les arts : Ratpert, Tutilo, Notker, avec lesquels il composa une Encyclopédie, malheureusement disparue depuis longtemps, mais qu'on retrouvera peut-être un jour dans quelque bibliothèque. Il ne négligea pas les études historiques — on possède encore son Recueil des Miracles de saint Othmar — et se signala même par ses cures merveilleuses, car il se livrait avec succès à la médecine. Un grand personnage ayant demandé à l'abbé Grimold, de Saint-Gall, quelque maître qui pût ensei-

gner à Moûtier, on lui permit de prendre Ison, mais pour trois ans seulement et à la condition que, trois fois chaque année, l'illustre professeur reviendrait faire une visite à ses confrères Saint-Gallois. De la Burgondie et même de toute la Gaule, rapporte une chronique à peu près contemporaine, les élèves affluèrent à Moûtier, pour entendre, ne fût-ce qu'une heure, ce maître singulier qui savait aiguïser les esprits les plus obtus, *etsi optusa inveniret ingenia, ipse dabat acumina*. Lorsque le temps promis fut écoulé, Grandval obtint de le garder encore pour une nouvelle période triennale ; mais, le 14 mai 871, l'illustre savant fut emporté par la mort à la fleur de l'âge et enseveli, dans l'église de Saint-Germain de Moûtier. Peu après, on trouva son tombeau vide, et le bruit courut qu'un grand de Bourgogne avait secrètement enlevé les restes de cet homme extraordinaire, pour les avoir dans l'église de sa villa.

C'est peut-être pour le remplacer qu'on fit venir Heiric d'Auxerre ; il y a du moins coïncidence de dates<sup>64</sup>). Heiric, appelé par les divers manuscrits Heric, Héréric, Elpéric, Alpéric, Albric, etc., naquit près d'Auxerre en 841. Tonsuré à huit ans, sous-diacre à dix-huit, génie précoce, il fit, sous la

gner à Moûtier, on lui permit de prendre Ison, mais pour trois ans seulement et à la condition que, trois fois chaque année, l'illustre professeur reviendrait faire une visite à ses confrères Saint-Gallois. De la Burgondie et même de toute la Gaule, rapporte une chronique à peu près contemporaine, les élèves affluèrent à Moûtier, pour entendre, ne fût-ce qu'une heure, ce maître singulier qui savait aiguïser les esprits les plus obtus, *etsi optusa inveniret ingenia, ipse dabat acumina*. Lorsque le temps promis fut écoulé, Grandval obtint de le garder encore pour une nouvelle période triennale ; mais, le 14 mai 871, l'illustre savant fut emporté par la mort à la fleur de l'âge et enseveli, dans l'église de Saint-Germain de Moûtier. Peu après, on trouva son tombeau vide, et le bruit courut qu'un grand de Bourgogne avait secrètement enlevé les restes de cet homme extraordinaire, pour les avoir dans l'église de sa villa.

C'est peut-être pour le remplacer qu'on fit venir Heiric d'Auxerre ; il y a du moins coïncidence de dates<sup>64</sup>). Heiric, appelé par les divers manuscrits Heric, Héréric, Elpéric, Alpéric, Albric, etc., naquit près d'Auxerre en 841. Tonsuré à huit ans, sous-diacre à dix-huit, génie précoce, il fit, sous la

IN SICUTI MUNDI REGIT  
 OMNIPOTENTIS QUI PER APOR  
 TOLURE MARCI RESSUOR  
 DIVERAS ANIQUA. DONA  
 LARGIATUR. FRATRE DE PRECI  
 MUR. UT HUIUS SERVUS SUO  
 QUI TY PUM QUARTANI UYA  
 CIONE FATIGATUR. FIDE  
 LIR FAMOLIS IN SICI MUNDI.  
 PRECIBUS. CLEMENTER. OCCUR  
 RES. DOMINUS NOBIS ILLUS FA  
 CI. MERITA ISTI CONFERT  
 MEDICINAM. SECRETA  
 NCLINADNE PIAS PRECIS  
 ADDISIDERIASUPPLIAN  
 CIU ET QUE DEVO TE CORDE  
 POSCIMUS. BENIGNUS AD  
 MITTE. UT SERVUS TUO SIT  
 QUI TY PUM QUARTANI  
 UYACIONE FATIGATUR  
 FIDELIR FAMOLUS.



direction du célèbre abbé Loup de Ferrières, de brillantes études. Tout jeune encore, il dédia deux ouvrages, un poème et un recueil de morceaux choisis, à l'évêque d'Auxerre. Son érudition s'étendait presque à tout. Nous avons de lui des commentaires philosophiques, des traités sur l'astronomie, la chronologie, le comput ecclésiastique. Il collabora à l'histoire des évêques de son diocèse et consacra six livres en vers et deux livres en prose à la Vie et aux Miracles de saint Germain d'Auxerre. Il fut un spécialiste des notes tironiennes, qui sont la sténographie de ce temps-là. Cet éminent propagateur de la vraie méthode scientifique a formé d'illustres élèves, entre autres Hucbald de Saint-Amand, le célèbre musicien, et Remy d'Auxerre, le restaurateur de l'école épiscopale de Reims. Après avoir passé plusieurs années à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, Heiric partit pour Moûtier-Grandval. Mais il y mourut bientôt, après avoir souffert beaucoup, n'ayant à peine que trente-cinq ou trente-six ans<sup>65</sup>).

On comprend le vide que dut laisser la mort prématurée de ces deux maîtres incomparables. Leur passage, si court fût-il, à l'école monastique de Moûtier, reste une preuve de la prospérité qu'elle avait acquise au IX<sup>e</sup> siècle.

direction du célèbre abbé Loup de Ferrières, de brillantes études. Tout jeune encore, il dédia deux ouvrages, un poème et un recueil de morceaux choisis, à l'évêque d'Auxerre. Son érudition s'étendait presque à tout. Nous avons de lui des commentaires philosophiques, des traités sur l'astronomie, la chronologie, le comput ecclésiastique. Il collabora à l'histoire des évêques de son diocèse et consacra six livres en vers et deux livres en prose à la Vie et aux Miracles de saint Germain d'Auxerre. Il fut un spécialiste des notes tironiennes, qui sont la sténographie de ce temps-là. Cet éminent propagateur de la vraie méthode scientifique a formé d'illustres élèves, entre autres Hucbald de Saint-Amand, le célèbre musicien, et Remy d'Auxerre, le restaurateur de l'école épiscopale de Reims. Après avoir passé plusieurs années à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, Heiric partit pour Moûtier-Grandval. Mais il y mourut bientôt, après avoir souffert beaucoup, n'ayant à peine que trente-cinq ou trente-six ans<sup>65</sup>).

On comprend le vide que dut laisser la mort prématurée de ces deux maîtres incomparables. Leur passage, si court fût-il, à l'école monastique de Moûtier, reste une preuve de la prospérité qu'elle avait acquise au IX<sup>e</sup> siècle.



Mais au moment où cette gloire l'enveloppait, l'ancienne abbaye luxovienne avait changé de règle. Ison, Heiric sont des bénédictins. Et cela pose un problème auquel il faut un instant s'arrêter.

Nos abbayes romandes se rattachèrent jadis à Luxeuil. Une seule fait exception, celle d'Agaune ; encore n'est-elle pas sans rapport avec l'institution luxovienne : le séjour de saint Eustase à Saint-Maurice et le départ de saint Amé pour Luxeuil le prouvent. C'est que, dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle, la règle de saint Colomban jouit d'une exceptionnelle popularité. Des plaines de la Lombardie jusqu'aux plages de la mer du Nord, chaque année voyait naître une nouvelle fondation des moines de Luxeuil, et les villes épiscopales demandaient pour évêques des hommes formés à leur forte discipline.

Or, tandis que tout devait assurer, dans le royaume franc, la prépondérance du monachisme colombanien, tandis que la règle de Luxeuil avait pour elle la sympathie généreuse des grands de Bourgogne et d'Austrasie, la réputation sans égale de ses nombreuses maisons, les vertus et les miracles





Mais au moment où cette gloire l'enveloppait, l'ancienne abbaye luxovienne avait changé de règle. Ison, Heiric sont des bénédictins. Et cela pose un problème auquel il faut un instant s'arrêter.

Nos abbayes romandes se rattachèrent jadis à Luxeuil. Une seule fait exception, celle d'Agaune ; encore n'est-elle pas sans rapport avec l'institution luxovienne : le séjour de saint Eustase à Saint-Maurice et le départ de saint Amé pour Luxeuil le prouvent. C'est que, dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle, la règle de saint Colomban jouit d'une exceptionnelle popularité. Des plaines de la Lombardie jusqu'aux plages de la mer du Nord, chaque année voyait naître une nouvelle fondation des moines de Luxeuil, et les villes épiscopales demandaient pour évêques des hommes formés à leur forte discipline.

Or, tandis que tout devait assurer, dans le royaume franc, la prépondérance du monachisme colombanien, tandis que la règle de Luxeuil avait pour elle la sympathie généreuse des grands de Bourgogne et d'Austrasie, la réputation sans égale de ses nombreuses maisons, les vertus et les miracles



Ambon de Romainmôtier. (L'original  
mesure environ 122 × 80 cm.)



Ambon de Romainmôtier. (L'original  
mesure environ 122 × 80 cm.)



de ses saints, l'ordre bénédictin, pourtant d'abord beaucoup plus modeste, s'implantait partout, chez nous comme ailleurs. De très bonne heure, en effet, non seulement dans les filiales, mais dans la maison-mère de Luxeuil, la règle de saint Benoît se juxtapose graduellement, puis se substitue à l'autre. Vers 670, à Autun, c'est-à-dire au cœur même de cette Bourgogne dont Colomban semblait devoir être à jamais le législateur religieux, un concile de cinquante-quatre évêques, présidé par saint Léger, prend plusieurs décisions relatives à la discipline monastique : on n'y parle même plus du fondateur de Luxeuil, mort depuis cinquante ans à peine, et l'on adhère unanimement à la règle de saint Benoît. Pourquoi cette apparente anomalie ?

On a répondu : parce que la monarchie franque a plutôt propagé l'ordre bénédictin. C'est vrai, mais seulement à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, et du reste, cette réponse recule la question sans la résoudre. Nous pouvons demander encore pourquoi les rois ont agi de la sorte. Parce que les papes les y inclinaient ? Alors, pourquoi l'Église romaine préféra-t-elle à toutes les autres la règle de saint Benoît ? La principale raison, c'est que la règle de Luxeuil, trop dure sur certains points, n'avait pas une suffisante faci-

de ses saints, l'ordre bénédictin, pourtant d'abord beaucoup plus modeste, s'implantait partout, chez nous comme ailleurs. De très bonne heure, en effet, non seulement dans les filiales, mais dans la maison-mère de Luxeuil, la règle de saint Benoît se juxtapose graduellement, puis se substitue à l'autre. Vers 670, à Autun, c'est-à-dire au cœur même de cette Bourgogne dont Colomban semblait devoir être à jamais le législateur religieux, un concile de cinquante-quatre évêques, présidé par saint Léger, prend plusieurs décisions relatives à la discipline monastique : on n'y parle même plus du fondateur de Luxeuil, mort depuis cinquante ans à peine, et l'on adhère unanimement à la règle de saint Benoît. Pourquoi cette apparente anomalie ?

On a répondu : parce que la monarchie franque a plutôt propagé l'ordre bénédictin. C'est vrai, mais seulement à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, et du reste, cette réponse recule la question sans la résoudre. Nous pouvons demander encore pourquoi les rois ont agi de la sorte. Parce que les papes les y inclinaient ? Alors, pourquoi l'Église romaine préféra-t-elle à toutes les autres la règle de saint Benoît ? La principale raison, c'est que la règle de Luxeuil, trop dure sur certains points, n'avait pas une suffisante faci-

lité d'adaptation. Celle de saint Benoît, au contraire, était sage, pratique, remarquable entre toutes, comme le dit Grégoire I<sup>er</sup> dans ses Dialogues, par sa discrétion, *discretione praecipua*. La rigueur de Colomban, d'abord utile pour apprivoiser les Barbares, ne tarda pas à paraître excessive ; la douce énergie de Benoît fut d'une efficacité plus stable : sa modération, marquée au coin du bon sens latin, l'emporta. Les statuts de Luxeuil s'endormirent bientôt dans les manuscrits qui seuls en conservèrent la mémoire ; et tout le long des siècles, les âmes désireuses de perfection chrétienne allèrent instinctivement à la règle toujours vivante du Mont-Cassin, dont le début marque déjà l'esprit : « Écoute, ô mon fils, les préceptes du Maître, incline vers lui l'oreille de ton cœur... » Les plus célèbres maisons du IX<sup>e</sup> siècle, Einsiedeln, Saint-Gall, sont filles de saint Benoît, et Cluny, le prodige du X<sup>e</sup>, n'est qu'un vigoureux et fécond rameau de l'arbre bénédictin.



Mais ne dépassons pas la limite que nous nous sommes imposée : arrêtons-nous à l'année 888. Cette date marque le moment où les parties essen-

lité d'adaptation. Celle de saint Benoît, au contraire, était sage, pratique, remarquable entre toutes, comme le dit Grégoire I<sup>er</sup> dans ses Dialogues, par sa discrétion, *discretionē praecipua*. La rigueur de Colomban, d'abord utile pour apprivoiser les Barbares, ne tarda pas à paraître excessive ; la douce énergie de Benoît fut d'une efficacité plus stable : sa modération, marquée au coin du bon sens latin, l'emporta. Les statuts de Luxeuil s'endormirent bientôt dans les manuscrits qui seuls en conservèrent la mémoire ; et tout le long des siècles, les âmes désireuses de perfection chrétienne allèrent instinctivement à la règle toujours vivante du Mont-Cassin, dont le début marque déjà l'esprit : « Écoute, ô mon fils, les préceptes du Maître, incline vers lui l'oreille de ton cœur... » Les plus célèbres maisons du IX<sup>e</sup> siècle, Einsiedeln, Saint-Gall, sont filles de saint Benoît, et Cluny, le prodige du X<sup>e</sup>, n'est qu'un vigoureux et fécond rameau de l'arbre bénédictin.



Mais ne dépassons pas la limite que nous nous sommes imposée : arrêtons-nous à l'année 888. Cette date marque le moment où les parties essen-



tielles de la Suisse romande sont unies sous un même sceptre, celui du roi de Bourgogne. D'autre part, elle ouvre la période où le nombre des sources devient considérable et leur étude facile. Avec elle se clôt la phase des origines. Dès lors, mieux documentée, l'histoire nous permet de suivre à loisir le développement de cette vie religieuse du moyen âge dont les imperfections ne doivent pas nous faire oublier les incontestables mérites.

Le fleuve coule, entraînant les impurs débris de ses rives, mais bienfaisant quand même et majestueux. Il valait la peine, semble-t-il, de remonter jusqu'à la source, encore que les grandes herbes nous empêchent d'en pénétrer tous les secrets...

---



## NOTES

---

1. Sur tout ceci, voir M. BESSON, *Recherches sur les origines des Evêchés de Genève, Lausanne et Sion*, Fribourg, Librairie de l'Université, 1906, p. V-X.
2. Sur les antiquités chrétiennes de la Suisse romande, voir outre le livre cité à la note précédente, p. V-XV, Samuel GUYER, *Die christlichen Denkmäler des ersten Jahrtausends in der Schweiz*, Leipzig, Dietrich, 1907 (*Studien über christliche Denkmäler*, herausgegeben von J. Ficker, IV. Heft).
3. M. BESSON, *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, Lausanne, Rouge, 1909, p. 136.
4. F. DUCREST, *La fibule d'or d'Attalens* ; *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, t. VI, 1912, p. 58. — M. BESSON, *Les relations commerciales du pays de Vaud avec l'Orient, au VI<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècles* ; *Revue historique vaudoise*, t. XXIII, 1915, p. 240.
5. M. REYMOND, *Les martyrs de Nyon*, *Semaine catholique du diocèse de Lausanne et Genève*, t. XLIV, 1915, p. 444.
6. S. GUYER, *l. c.*, p. 24 ss.
7. P. BOURBAN, *Les fouilles de Saint-Maurice, II, La fondation de saint Théodore* ; *Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, t. XVIII, 1916, p. 278 ss. Au moment où nous mettons sous presse notre livre, M. le chanoine Peissard achève la publication d'un important travail sur cette question.
8. C. BAYET, *Wisigoths, Burgondes et Francs*, dans *l'Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, publiée par Ernest Lavisse, Paris, Hachette, 1903, t. II, I, p. 78-79. Je fais de larges emprunts à cet ouvrage pour tout ce qui concerne les institutions mérovingiennes.

9. Ce que je dis ici de l'origine des paroisses est essentiellement tiré du livre de M. IMBART DE LA TOUR, *Les paroisses rurales du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Picard, 1900. — Voir aussi J.-P. KIRSCH, *Die ältesten Pfarrkirchen des Kantons Freiburg* ; *Freiburger Geschichtsblätter*, t. XXIV, 1918, p. 75-142.
10. IMBART DE LA TOUR, *l. c.*, p. 100-101.
11. M. BESSON, *Le diocèse de Lausanne sous la domination franque*, Fribourg, Fragnière, 1908, p. 39 et 134.
12. Sur les origines de nos évêchés romands, outre le livre cité ci-dessus, note 1, voir DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I, 1907, p. 225 et 245 ; t. III, 1915, p. 219.
13. Les références, dans DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. I, 1907, p. 246.
14. M. BESSON, *Les évêques de Genève, d'Abélénus à Bernard* ; *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, t. I, 1907, p. 241.
15. S. GUYER, *Die Krypta von S. Gervais in Genf* ; *Anzeiger für schw. Altertumskunde*, t. VII, 1906, p. 25.
16. M. REYMOND, article *Lausanne*, du *Dictionnaire historique du Canton de Vaud*, publié par M.-E. Mottaz, X<sup>e</sup> livraison, 1915, p. 50-51 (p. 12-13 du tiré à part).
17. FUSTEL DE COULANGES, *La monarchie franque*, p. 508.
18. C. BAYET, *l. c.*, p. 233.
19. *Conservateur suisse*, t. VIII, p. 44.
20. Les références, dans M. BESSON, *Monasterium Acaunense*, Fribourg, Fragnière, 1913. Pour le récit des origines, nous suivons la *Vita Abbatum Acaunensium*.
21. Grégoire DE TOURS, *Liber in gloria martyrum*, 75 ; M. G., *Script. Merov.*, t. I, p. 538.
22. M. BESSON, *Monasterium Acaunense*, p. 70. — P. BOURBAN, *La tour de Saint-Maurice en Suisse et ses antiques basiliques de martyrs* ; *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, t. XXII, 1916, p. 105-107.
23. E. MARTIN, *La Suisse mérovingienne*, Genève, 1907, p. 135.
24. Grégoire DE TOURS, *l. c.*
25. M. BESSON, *Mémoire pour servir à l'histoire de saint Amé* ; *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, t. I, 1907, p. 31.

26. Chroniques dites de Frédégaire, IV, I ; *M. G., Script. Merov.*, t. II, p. 124.
27. *Gesta Dagoberti*, 35 ; *M. G., Script. Merov.*, t. II, p. 402-414 ; -51, p. 424.
28. *Vita Sadalbergae*, 17 ; *M. G., Script. Merov.*, t. V, p. 59.
29. La chronique de 830 a été publiée par J. GREMAUD, dans le *Mémorial de Fribourg*, t. IV, 1857, p. 344. Les Bulles, *ibid.*, p. 348 ss.
30. Ces privilèges sont mentionnés dans la chronique de 830 (voir note précédente). — Sur la chronologie des rois mérovingiens, voir LEVISON, *Neues Archiv*, t. XXXV, 1909, p. 15-53. — Le diplôme de Charlemagne pour Farfa, dans *M. G., Diplomata Karolinorum*, t. I, p. 141. — Les formules de Marculf, dans *M. G., Formulae*, p. 39.
31. *Vita Praeiectionis episcopi*, 34 ; *M. G., Script. Merov.*, t. V, p. 244. — DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 37.
32. *Vita Bonitii episcopi*, 22 ; *M. G., Script. Merov.*, t. V, p. 131. — DUCHESNE, *l. c.*
33. *Vitae Audomari, Bertini, Winnoci*, 21 ; *M. G., l. c.*, p. 769.
34. *Gesta abbatum Fontanellensium*, 14 ; PERTZ, *Script.*, t. II, p. 290.
35. *Vita Chrodegangi Mettensis*, 30 ; PERTZ, *Script.*, t. X, p. 571.
36. P. BOURBAN, *L'archevêque saint Vultchaire et son inscription funéraire* ; *Société helvétique de Saint-Maurice*, t. II, Fribourg, 1901, p. 247 ss. — DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. I, p. 246.
37. M. BESSON, *La donation d'Ayroenus* ; *Revue d'histoire eccl. suisse*, t. III, 1909, p. 294.
38. *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, t. LIX, 1899, p. 241.
39. EINHARD, *Annales*, anno 773 ; PERTZ, *Script.*, t. I, p. 151.
40. P. BOURBAN, *La tour de Saint-Maurice* ; *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, t. XXII, p. 146.
41. EINHARD, *Annales*, anno 804 ; PERTZ, *l. c.*, p. 192.
42. J. GREMAUD, *Mémorial de Fribourg*, t. IV, p. 353. — E. AUBERT, *Le trésor de Saint-Maurice*, p. 29.
43. *M. G., Capitularia regum francorum*, t. I, p. 308, 314-315.
44. *M. G., Cap. reg. franc.*, t. II, p. 112.

26. Chroniques dites de Frédégaire, IV, I ; *M. G., Script. Merov.*, t. II, p. 124.
27. *Gesta Dagoberti*, 35 ; *M. G., Script. Merov.*, t. II, p. 402-414 ; -51, p. 424.
28. *Vita Sadalbergae*, 17 ; *M. G., Script. Merov.*, t. V, p. 59.
29. La chronique de 830 a été publiée par J. GREMAUD, dans le *Mémorial de Fribourg*, t. IV, 1857, p. 344. Les Bulles, *ibid.*, p. 348 ss.
30. Ces privilèges sont mentionnés dans la chronique de 830 (voir note précédente). — Sur la chronologie des rois mérovingiens, voir LEVISON, *Neues Archiv*, t. XXXV, 1909, p. 15-53. — Le diplôme de Charlemagne pour Farfa, dans *M. G., Diplomata Karolinorum*, t. I, p. 141. — Les formules de Marculf, dans *M. G., Formulae*, p. 39.
31. *Vita Praeiectionis episcopi*, 34 ; *M. G., Script. Merov.*, t. V, p. 244. — DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 37.
32. *Vita Bonitii episcopi*, 22 ; *M. G., Script. Merov.*, t. V, p. 131. — DUCHESNE, *l. c.*
33. *Vitae Audomari, Bertini, Winnoci*, 21 ; *M. G., t. c.*, p. 769.
34. *Gesta abbatum Fontanellensium*, 14 ; PERTZ, *Script.*, t. II, p. 290.
35. *Vita Chrodegangi Mettensis*, 30 ; PERTZ, *Script.*, t. X, p. 571.
36. P. BOURBAN, *L'archevêque saint Vultchaire et son inscription funéraire* ; *Société helvétique de Saint-Maurice*, t. II, Fribourg, 1901, p. 247 ss. — DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. I, p. 246.
37. M. BESSON, *La donation d'Ayroenus* ; *Revue d'histoire eccl. suisse*, t. III, 1909, p. 294.
38. *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, t. LIX, 1899, p. 241.
39. EINHARD, *Annales*, anno 773 ; PERTZ, *Script.*, t. I, p. 151.
40. P. BOURBAN, *La tour de Saint-Maurice* ; *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, t. XXII, p. 146.
41. EINHARD, *Annales*, anno 804 ; PERTZ, *l. c.*, p. 192.
42. J. GREMAUD, *Mémorial de Fribourg*, t. IV, p. 353. — E. AUBERT, *Le trésor de Saint-Maurice*, p. 29.
43. *M. G., Capitularia regum francorum*, t. I, p. 308, 314-315.
44. *M. G., Cap. reg. franc.*, t. II, p. 112.

45. M. G., *Epistolae karolini aevi*, t. III, p. 612-614. — MIGNE, P. L., t. CXV, p. 691.
46. P. MAILLEFER, *Histoire du Canton de Vaud*, p. 83.
47. L.-A. MURATORI, *Antiquitates italicae medii aevi*, Milan, 1740, t. III, p. 155-156.
48. HINCMAR, *Annales, anno 872* ; PERTZ, *Script.*, t. I, p. 493-494.
49. L'identification est soutenue par M. le chanoine Bourban (article cité ci-dessus, note 40), p. 151.
50. HINCMAR, *Annales, anno 875* ; PERTZ, *Script.*, t. I, p. 498.
51. R. POUPARDIN, *Le royaume de Bourgogne*, Paris, 1907, p. 11.
52. Sur saint Himier et saint Point, voir M. BESSON, *Le diocèse de Lausanne sous la domination franque*, Fribourg, 1908, p. 57 et 70.
53. M. BESSON, *Recherches sur les origines des évêchés*, p. 220. On trouvera dans ce travail la bibliographie et les discussions de textes qui n'ont pas ici leur place.
54. Le texte des deux épîtres, dans M. G., *Epist.*, t. III (*Epistolae aevi merovingici et karolini*, t. I), p. 116 et 117. — F. SAVIO, *Gli antichi vescovi d'Italia, La Lombardia*, t. I, Milano, Florence, 1913, p. 231-232. — Sur la préface des *Epigrammata* de Prosper, voir Carlo PASCAL, *Litteratura latina medievale*, Catane, 1909, p. 57-61.
55. M. BESSON, *Le diocèse de Lausanne*, p. 18. — JONAS, *Vitae Columbani abbatis discipulorumque*, I, 14 ; M. G., *Script. Merov.*, t. IV, p. 79 ; dans l'édition de 1905, p. 176.
56. M. BESSON, *l. c.*, p. 19.
57. *Vita Wandregisili abbatis*, 3-10 ; M. G., *Script. Merov.*, t. V, p. 14-18.
58. La bibliographie relative aux fouilles de Romainmôtier, dans M. BESSON, *L'art barbare*, p. 19-33. Je crois aujourd'hui que cet ambon n'est pas du VII<sup>e</sup> siècle, mais du VIII<sup>e</sup>.
59. MONTALEMBERT, *Les moines d'Occident*, t. II, p. 594 et 595.
60. Ce que nous savons des origines de Moûtier-Grandval nous est fourni par la vie de saint Germain, œuvre de Bobolène. Voir l'édition des M. G., *Script. Merov.*, t. V, p. 33, et la préface que M. Krusch lui a consacrée.

- 
61. Ces privilèges sont publiés, entre autres, dans TROUILLAT, *Monuments de l'histoire de l'ancien évêché de Bâle*, t. I, p. 78, 108, 112, 120. — Celui de CARLOMAN, dans *M. G., Dipl. Karolin.*, t. I, p. 75.
  62. S. BERGER, *Histoire de la Vulgate*, Paris, 1893, p. 209-211. La bibliographie, p. 389.
  63. EKKART, *Casus sancti Galli*, 31 ; ed. MEYER VON KNONAU, *St. Gallische Geschichtsquellen*, t. III, 1877, p. 121 ss.
  64. L. TRAUBE, *Computus Hilderici* ; *Neues Archiv*, t. XVIII, 1893, p. 71-105. — A. EBERT, *Histoire de la littérature du moyen âge en Occident*, trad. Ayméric, t. II, Paris, 1884, p. 314 ss.
  65. Sur l'école de Moûtier-Grandval, A. DAGUET, *Moûtier-Grandval, centre intellectuel au moyen âge ; L'Emulation*, Fribourg, 1846, t. V, p. 161-170 ; mémoire intéressant, mais qui a besoin d'être mis au point.
-



- 
61. Ces privilèges sont publiés, entre autres, dans TROUILLAT, *Monuments de l'histoire de l'ancien évêché de Bâle*, t. I, p. 78, 108, 112, 120. — Celui de CARLOMAN, dans *M. G., Dipl. Karolin.*, t. I, p. 75.
  62. S. BERGER, *Histoire de la Vulgate*, Paris, 1893, p. 209-211. La bibliographie, p. 389.
  63. EKKART, *Casus sancti Galli*, 31 ; ed. MEYER VON KNONAU, *St. Gallische Geschichtsquellen*, t. III, 1877, p. 121 ss.
  64. L. TRAUBE, *Computus Hilderici* ; *Neues Archiv*, t. XVIII, 1893, p. 71-105. — A. EBERT, *Histoire de la littérature du moyen âge en Occident*, trad. Ayméric, t. II, Paris, 1884, p. 314 ss.
  65. Sur l'école de Moûtier-Grandval, A. DAGUET, *Moûtier-Grandval, centre intellectuel au moyen âge ; L'Emulation*, Fribourg, 1846, t. V, p. 161-170 ; mémoire intéressant, mais qui a besoin d'être mis au point.
-



# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
AVANT PROPOS . . . . .	5
LES ORIGINES . . . . .	11
<p>La préhistoire, p. 11. — Divisions à l'époque romaine, p. 11. — L'arrivée des Barbares, p. 11. — Premières traces du christianisme, p. 13. — Établissement des Burgondes, p. 21. — La condition des personnes, p. 25. — Le domaine rural et l'origine des villages, p. 29. — L'origine des paroisses, p. 34. — La vie religieuse, p. 40.</p>	
LES ÉVÊCHÉS. . . . .	45
<p>Les circonscriptions ecclésiastiques, p. 45. — Le diocèse du Valais, p. 47. — Le diocèse de Genève, p. 51. — Le diocèse de Lausanne, p. 56. — L'influence des évêques, p. 73.</p>	
LES MONASTÈRES . . . . .	77
<p><i>Monasterium Acaunense</i>, Saint-Maurice, p. 78. — Saint Himier et saint Point, p. 105. — <i>Romanum Monasterium</i>, Romainmôtier, p. 107. — Les disciples de saint Colomban. Saint Ursanne, p. 119. — Saint Germain: <i>Monasterium Grandisvallis</i>, Moûtier-Grandval, p. 121. — Pourquoi la règle de saint Benoît supplante celle de saint Colomban, p. 130.</p>	
NOTES . . . . .	135

---



















